N° 465 — Tome CXXIV 1er Novembre 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, J.-W. BIENSTOCK, LÉON BOCQUET et ERNEST HOSTEN,
MAURICE BOISSARD, JULES CHOPIN, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
JEAN DE GOITISOLO, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
ALFRED MACHARD, CHARLES MERKI, GEORGES MIGOT, PAUL MORISSE,
GIOVANNI PAPINI, LE RÉGISSEUR.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

N° 465. — 1er NOVEMBRE 1917

Léon Bocquet et Ernest Hosten	*Les Buschkanters de la Forêt d'Houthulst*	5
Gustave Kahn	*Degas*	31
Georges Migot	*Images doubles*, poésie	38
Jules Chopin	*L'Autriche-Hongrie et le Catholicisme.*	40
Jean de Goïtisolo	*Le Jour des Morts en Lorraine*	62
J.-W. Bienstock	*La Révolution Russe : L'Okhrana* (fin).	77
Alfred Machard	*Trique, gamin de Paris*, roman (Deuxième partie, III-VIII, fin)	98

REVUE DE LA QUINZAINE

Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	127
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	131
Maurice Boissard	*Théâtre*	139
Le Régisseur	*Le Théâtre au front*	145
Giovanni Papini	*Lettres italiennes*	147
Divers	*Ouvrages sur la Guerre actuelle*	151
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	162
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	168
	A travers la Presse (Paul Morisse)	172
Mercvre	*Publications récentes*	177
—	*Echos*	178

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie PAYOT & Cie, Paris, 106, Boulevard Saint-Germain

Dr ACHALME
Directeur du Laboratoire Colonial du Muséum

A SCIENCE DES CIVILISÉS et LA SCIENCE ALLEMANDE

Avec une préface de Edmond PERRIER

Président de l'Académie des Sciences

Et une réponse du **Professeur OSTWALD**

Un volume in-16..... 4 francs

M. le Dr Achalme a mis bien nettement en évidence l'injustice jalouse et voulue des emands à l'égard de la Science française. C'est une bonne œuvre qu'il aura accom- e en la relevant.

EDMOND PERRIER, *Président de l'Académie des Sciences.*

Dans son ouvrage, qui est comme un réquisitoire, M. Achalme montre que dans les uisitions fondamentales de la biologie, de la chimie et de la physique, les savants emands n'ont fait qu'appliquer les découvertes étrangères, sans citer leurs auteurs. met en relief les mensonges de leur bibliographie, leur dogmatisme, leur méthode ganisée se manifestant, non dans les synthèses, mais exclusivement dans les plus mes détails.

Professeur ALBERT ROBIN, *de l'Académie de Médecine.*

« La Hollande et la Science allemande. »

On ne saurait me blâmer pour ce titre d'article. Je sais qu'il n'existe qu'une seule ièce de science dont la patrie est l'univers. Mais le terme « Science allemande » a origine en Allemagne où il est très aimé, de sorte que c'est à eux-mêmes que les emands doivent s'en prendre si un livre que je viens de lire est intitulé : « *La Science Civilisés et la Science allemande* ».

Ce livre, sur lequel je désire attirer l'attention toute particulière de nos gouvernants, nos étudiants et de nos travailleurs scientifiques, confirme tout ce que je pense depuis gtemps au sujet de la « Science allemande ».

Professeur HECTOR TREUB (*Le Telegraaf*, Amsterdam).

e Dr Achalme, qui s'est spécialisé dans des études aussi ardues qu'intéressantes, qui té un initiateur lors de son passage dans nos hôpitaux, a publié sous le titre « *La ence des Civilisés et la Science allemande* », un livre que tout médecin devrait ...

Dr MARCEL BAUDOUIN.

e voudrais voir le livre du Dr Achalme dans toutes les mains. Aucun travail, depuis début de la guerre, ne présente un intérêt plus réel, aucun n'est plus utile à notre se, aucun ne porte un coup plus direct à l'ennemi

ALPHONSE SÉCHÉ.

L'auteur étudie la production scientifique de l'Allemagne dans les acquisitions capi- s de la chimie, de la physique, de la biologie. Aucun précurseur, bien peu de réali- urs, de la quantité, certes ! mais une qualité inférieure, tel est le bilan de la grande nce nationale allemande pendant ses cinquante dernières années.

(*Revue internationale de Médecine et de Chirurgie.*)

Avec méthode et sang-froid, le Dr Achalme anéantit de manière irréfutable les pré- ions démesurées de l'Allemagne dans le domaine scientifique.

N. G. M. (*The New East*, Tokio).

PAYOT et Cie, Éditeurs, PARIS, 106, Boulevard Saint-Germain

L'Amérique et la Guerre

GABRIEL ALPHAUD

Les Etats-Unis contre l'Allemagne

Du rappel de Dumba à la déclaration de Guerre

(25 septembre 1915 — 4 avril 1917)

Un volume in-8..... **6** francs

Comment les Etats-Unis, malgré leur désir de paix et leur éloignement du théâtre de la guerre, ont été contraints de rompre avec l'Allemagne, c'est ce qu'expose, dans son nouvel ouvrage, M. Gabriel Alphaud.

Les documents et les faits y abondent. Sur les complots allemands en terre américaine, sur le " black-list " et la propagande anti-anglaise, sur les menées du comte Bernstorff au Parlement de Washington, autant que sur la conspiration germanique au Mexique, des renseignements inédits sont apportés. La guerre sous-marine y est traitée dans tous ses détails et aussi les intrigues allemandes pour la paix. Toutes les notes diplomatiques échangées entre Berlin et Washington, comme entre Washington et Vienne, y sont traduites et rassemblées, ainsi que tous les discours et messages du Président Wilson.

C'est le livre de l'heure, sans lequel il est impossible de comprendre quoi que ce soit à l'intervention américaine et à sa portée.

On sait que le premier ouvrage de M. Gabriel Alphaud révéla, il y a deux ans, l'extraordinaire organisation de l'espionnage allemand en Amérique. Préfacé par l'éminent historien, M. Ernest Lavisse, *L'Action Allemande aux Etats-Unis* fut couronnée, l'année dernière, par l'Académie française. *L'Action allemande aux Etats-Unis* et *les Etats-Unis contre l'Allemagne* forment aujourd'hui un tout complet du 2 août 1914 à la déclaration de guerre du 3 avril 1917.

GABRIEL ALPHAUD

L'Action allemande aux Etats-Unis (De la mission Dernburg aux incidents Dumba). — (2 août 1914-25 septembre 1915). — In-8..... 5 fr.

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

GEORGES LAFOND

L'Effort français en Amérique latine. In-16..... 4 fr.

—

E. SERVAN

L'Exemple américain. Le Prix du Temps aux Etats-Unis. In-16. ..... 4 fr.

Sous presse :

SCHALCK DE LA FAVERIE

Napoléon et l'Amérique. In-8. **6** fr.

—

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites par J.-L. DUPLAN. In-16..... 4 fr.

L'EDITION — BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*	7.50
L'Œuvre du Marquis de Sade	7.50
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*	7.50
— II. *Le Jardin parfumé*	7.50
— III. *Les Kama Sutra*	7.50
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)	7.50
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)	7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)	6 fr.
La vie de garçon 1774 (Caylus)	6 fr.
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)	6 fr.
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne	6 fr.
Le Divan d'amour du Chérif Soliman	6 fr.

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)	5 fr.
La Fin de Babylone — —	5 fr.
Les Trois don Juan — —	5 fr.

Romans

Scène grande première, par O. Diraison Seylor	3.50
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire	3.50
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse	3.50
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau	3.50
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse	3.50
La Nuit d'été, par Charles Derennes	3.50
La Lanterne rouge, par F. Boutet	3.50
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations : 0 fr. 50

Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, Rue Racine, PARIS

Nouveautés :

François DE NION

LA MISSIONNAIRE

ROMAN

Un volume in-18. Prix..... **3 fr. 50**

Dans ***La Missionnaire,*** les plus beaux problèmes du mélange des classes, de leur transformation par l'amour, sont peints avec cette grâce alerte, mondaine, presque gamine qui est une des marques de l'éminent romancier.

Maurice LEVEL

VIVRE POUR LA PATRIE...

ROMAN

Un volume in-18. Prix..... **3 fr. 50**

Vivre pour la Patrie... est le roman de l'arrière. Tous ceux que le hasard de la guerre conduisit dans une de ces mille petites garnisons, écloses du jour de la mobilisation au lendemain, y reconnaîtront les mœurs, les idées et les travers qu'ils ont déplorés ou dont ils ont souri.

Henri BACHELIN

LA GUERRE SUR LE HAMEAU

ROMAN

Un volume in-18. Prix..... **3 fr. 50**

L'auteur nous montre les images fugitives que la guerre crée dans le cerveau, les impressions profondes qu'elle grave dans l'âme des simples. C'est une minute de long drame, vécue à distance du théâtre où il se joue, comme derrière les portants.

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

Majoration temporaire **50** centimes

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, Successeur

Charles BAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL

Préface de GUSTAVE KAHN

Un volume in-16 elzévir. Prix broché : **3** fr. — Reliure amateur : **6** fr.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

LES BUSCHKANTERS
DE LA FORÊT D'HOUTHULST

—

La Belgique, ce champ de bataille naturel des peuples, n'est pas que le riche et généreux décor d'admirables monuments où s'atteste la magnifique floraison d'art du passé. Elle n'est pas qu'une terre féconde d'héroïsme et d'expériences sociales, ainsi qu'on l'a justement désignée. On commence seulement à la connaître et l'on s'aperçoit, à la détailler mieux, qu'elle est pleine d'imprévu et d'inattendu. Il y a toujours dans son paysage modéré un site à ravir et qu'on n'avait point remarqué, dans son histoire une noble page à commémorer, dans ses mœurs et ses coutumes une part d'inédit qu'on soupçonnait à peine et qui vaut qu'on s'y attarde.

Souvent dans les communiqués ou les relations de la guerre il a été question de la forêt d'Houthulst. Se doute-t-on que ces bois abritaient, jusqu'à hier, une des plus curieuses tribus et des plus indépendantes qui soient, sur laquelle des siècles de progrès ont passé sans en entamer le caractère, sans en modifier sensiblement ni les usages, ni l'habitat, ni l'humeur, ni le type? A l'ombre des grands arbres et sur le giron tutélaire de la nature, des générations d'hommes se sont succédé, ont vécu et sont mortes, gardant intacts la rudesse et la vigueur ancestrales, les conditions élémentaires de la vie primitive et leurs goûts d'autonomie farouche. Ce sont les Buschkanters, à la fois fabricants de balais et de brosses et sabotiers, tout ensemble nomades et casaniers, étrangers de physionomie, de manières et d'esprit, anachronisme flagrant au milieu

de la population flamande et de la civilisation contemporaine.

Il suffisait de voir ces demi-sauvages sortis des clairières et des fourrés de la forêt natale se ruer en troupes turbulentes, les dimanches de kermesse, dans les rues de Dixmude, d'Eessen, de Woumen ou d'Handzaeme, pour juger d'un coup toute la distance qui les séparait des placides citadins du Veurne-Ambacht ou des paysans, pourtant gauches et peu raffinés, du Blooteland et de l'Houtland. Au trot sonore et rutilant de petits chevaux nerveux secouant grelots et sonnailles, pomponnés de houppes écarlates et parés de harnachements aux cuivres bien astiqués, ils s'en venaient dans de bizarres carrioles semblables aux banneaux traînant, à la suite des armées d'invasion, les familles des peuples en migration. Ils déversaient, parmi les braves ruraux arrivés eux aussi en rustique équipage et parmi les blondes et roses campagnardes ébahies et un peu scandalisées, une foule tapageuse de joyeux drilles et de gaies luronnes, d'allures exubérantes et provocantes. Et d'autres s'amenaient en cortège, sautant et ballant au rythme d'un accordéon nasillard, battant la mesure d'une « wisse » ou vergette écorcée cueillie au bois natal. C'étaient, ceux-là, les amoureux qui aimaient muser au long des routes bordées de saules penchés, s'asseoir au dos des talus et agacer au passage l'amour peu farouche des jeunes filles énervées par la chaleur et les libations dans les cabarets. D'autres encore, par goût du plaisir ou de l'entrain, avaient pris les devants. Une courroie passée autour des reins, bravement attelé dans les brancards d'une charrette couverte, sous laquelle, participant au rude effort de l'homme, deux chiens ahanaient, la langue pendante, celui-ci avait conduit dans la ville sa marmaille heureuse et sa femme. Toute la nichée campait depuis deux jours à proximité du champ de foire, dans la roulotte remisée aux platanes ombreux d'un quai ou d'un boulevard. Et ils faisaient songer aussitôt à une halte de romanichels.

Mais chez les uns et les autres, chez les jeunes ou chez les vieux, il y avait même air de famille, même ressemblance ethnique, mêmes façons d'être, d'agir et de se vêtir. Dans ces Flandres traditionnalistes et comme immobilisées dans leurs habitudes et leurs atours d'autrefois, un Buschkanter, homme ou femme, se reconnaissait entre mille. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Les hommes ne revêtaient, sur la jaquette de drap,

ni le sarrau de toile bleue écourtée des paysans de l'Houtland, ni la blouse longue des rouliers d'Ypres ou de Poperinghe. Vieux, ils chaussaient des sabots jaunes qu'ils avaient eux-mêmes façonnés et dégrossis aux interminables veillées sous bois ; jeunes et plus farauds, ils préféraient les « slaffers » ou pantoufles en velours grenat ou vert, ornées de broderies sur quoi flotte et s'élargit en pied d'éléphant l'uniforme pantalon de velours sombre ou beige gansé aux coutures extérieures de mohair noir. Ceux qui se mettaient en frais d'une veste la portaient courte et parée de deux rangées de boutons de nacre. Mais chez la plupart, le gilet seul, à manches de même étoffe, tenait lieu de plus complète vêture. Une chaîne de montre en argent, à triple ou quintuple rang, compliquée de breloques lourdes et ostentatoires, s'y étale complaisamment. A leur cou claque au vent, serré d'un nœud plat, un foulard de soie bariolée. Ils se coiffent invariablement d'une casquette qui est rejetée en arrière sur la nuque, afin de découvrir et de laisser bien en vue les boucles épaisses de cheveux noirs, leur naïf orgueil, savamment descendues sur le front et luisantes de pommade. N'étaient aux oreilles de minuscules bélières qui leur confèrent un faux air hollandais, ainsi accoutrés ces hommes évoqueraient en perfection les silhouettes inquiétantes des rôdeurs de barrière et des hors-la-loi des grandes villes. Aux femmes elles-mêmes ne manque pas cet aspect singulier des plus authentiques fleurs de fortif que dément aussitôt d'ailleurs un bon regard, simple et droit. Mais elles aiment s'habiller de jupes peu longues, aux couleurs violentes, et les « onder-rokken » (1) que leur marche dégingandée remue laissent entrevoir des tissus d'un goût assurément douteux. Leurs corsages ou blousons aussi sont de teintes voyantes et criardes. Un tablier de cotonnade à petits carreaux ou de satinette noire, avec de vastes poches de ménagères prévoyantes, complète la toilette. Point de chapeau, bonnet ou coiffe qui dérangerait l'échafaudage bien ordonné des chevelures abondantes et huilées qui encadrent le visage de menues ondulations sombres. Leur luxe s'affirme par de lourdes pendeloques d'or ciselé qui balancent, tels que de beaux fruits, aux lobes des oreilles, par des sautoirs cadencés sur la poitrine et des anneaux d'argent baguant les doigts.

(1) Dessous.

Par contre, les enfants, nu-tête et pieds déchaux, trottinent, morveux et sales, habillés de guenilles et déjà effrontés, à distance, sur les pas des parents.

Ce sont eux, ces minables, qui tendent la main, font la collecte, sollicitent avec insistance l'aumône quand, d'aventure, quelqu'un des leurs s'arrête dans les rues et les ruelles et devant les portes pour jouer de l'accordéon, moudre quelque ritournelle d'orgue de Barbarie, donner aubade ou sérénade. Car aux jours de ducasse et de fête patronale, les sabotiers, les boquillons, les vanniers et les faiseurs de balais d'Houthulst s'improvisent volontiers musiciens, rapsodes et dramaturges. Ils interprètent des airs connus et faciles, le refrain *Den uyl die op den peerboom zat* (1) ou *Harba Lorifa* (2). Ils chantent, d'une voix traînante, des complaintes inspirées par les événements locaux. Devant une toile fixée à quatre perches et dont l'imagerie grossièrement peinte représente des scènes ingénues ou bizarres et soutient l'intérêt médiocre des pauvres mélopées, ils vendent leurs chansons aux *boereknechten* (3) et aux *boeremeissens* (4) qui, bouche bée aux couplets, ânonnent les reprises.

Cependant, dédaigneux de gains illusoires et de succès faciles, les autres, les jeunesses, vont joyeusement d'éventaire en éventaire avec leur amoureuse et s'extasient comme des enfants que tout tente et séduit. Ils achètent, ici et là, aux bonnes femmes qui vendent des « couques » ou du pain d'épice, aux marchands de cerises ou de poisson salé qui font des boniments ; ils régalent la promise qui a l'estomac complaisant, absorbent eux-mêmes d'incroyables quantités de sucreries communes et de gâteaux d'un sou. Puis, toujours faisant de grands gestes et poussant de puissantes exclamations, ils s'installent dans les cours des débits de liqueurs et de limonade, passent de cabaret en cabaret, engloutissant, pendant ces pérégrinations, un nombre invraisemblable de « pinten » ou grands verres de bière brune ou blonde. Ils achèvent de s'échauffer en valsant avec le plus rude élan dans les vastes pièces des *afspanningen* (5) converties en salles de danse. Il

(1) Chanson du Hibou, au rythme très allègre. (*Le hibou était perché sur un poirier....*)
(2) Minneliedje ou chant d'amour.
(3) Garçons d'écurie.
(4) Filles de ferme.
(5) Auberges avec remises.

arrive que la *lief* (1), entre deux tours de polka, lorsque, colorée de plaisir et en nage, elle se repose sur un banc à l'écart, ait des attentions pour l'un ou l'autre de ses cavaliers. Alors, ce sont de sourdes colères qui couvent, des scènes, des disputes...Le Buschkanter joué remâche son injure et alimente sa jalousie. L'heure pourpre des drames est proche. A la sortie de l'auberge, un pas sournois se glisse sans bruit derrière un couple tendrement enlacé. L'offensé voit rouge. Parfois l'éclair rapide d'un long couteau brille dans l'ombre. Et le lendemain, sur le chemin que les galants ont suivi pour le retour, à côté des herbes foulées, on trouve un cadavre ou un mourant étendu au bord des beaux blés mûrs ou des herbages hauts de la plaine flamande. Une vengeance est satisfaite. Il est inutile alors de chercher qui a frappé. Ce sont là les résultats de querelles fréquentes et passionnées que les Buschkanters vident entre eux. Le meurtrier est rentré dans la forêt sauvage. Là, son ivresse dissipée et sa rancune apaisée, il est redevenu le compagnon inoffensif, et la coquette, cause du malheur, et le mourant lui-même se feront un point d'honneur de ne pas dénoncer le coupable. L'esprit de corps est trop accentué et la crainte des représailles trop salutaire pour amener jamais, en pareil cas, une dénonciation ou une parole compromettante. Et puis la forêt antique recouvre et protège les siens. Dans la profondeur de ses halliers, comme dans un maquis corse, il y aurait toujours un endroit secret et inviolable où celui que nul ne désapprouve pourrait, narguant la justice, passer toute une vie de réfractaire et de contumace. La chose s'est vue.

§

La forêt est le domaine des Buschkanters, leur refuge, leur bien inaliénable. Ils y sont maîtres souverains. Ils y vivent selon un code et des lois à eux, séparés en quelque sorte par leurs habitudes du reste des gens du pays et véritablement en marge de la vie sociale ordinaire. Là où ils ont choisi de bâtir leur maison, il semble que la terre leur appartienne de droit divin.

Cette prise de possession se faisait, naguère encore, selon des rites tout à fait curieux et qui n'avaient rien à voir avec les règles admises de la propriété. Lorsqu'un individu enten-

(1) Fiancée.

dait fonder un foyer, il s'en allait quêter dans l'épaisseur du bois un endroit propice à ce dessein ; il préparait en grand secret les matériaux indispensables à la construction, puis, un beau jour, il annonçait à la tribu assemblée ses intentions. Si, durant le temps compris entre le coucher du soleil et le lever du matin suivant, les anciens constataient que l'habitation était suffisamment avancée pour qu'on pût faire flamber dans la cheminée un fagot de broutilles, cela équivalait à la reconnaissance et titre officiel de patrimoine. Et nul ne se serait avisé de contester ce droit et l'usage.

Aussi bien, une nuit de plein travail, parmi la solitude recueillie et mystérieuse des grands arbres, suffisait-elle sans trop de peine à l'édification de la demeure. L'architecture n'était pas en cause ; rien de plus primitif et de plus sommaire tout ensemble. Qu'on se représente une manière de hutte assez proche d'aspect de ce que durent être une cabane gauloise ou une habitation lacustre. On ne creuse point de fondations pour l'établir, mais sur des pieux de chêne fichés en terre, on dresse l'armature de la chaumière avec de grosses branches tout juste dépouillées de leurs feuilles et de leurs extrémités. Les rameaux les plus rugueux et les plus fourchus ne sont pas les moins avantageux. D'un rondin à l'autre, les interstices sont remplis avec de la fougère sèche, bouchés par de la paille longue, maintenue et consolidée transversalement par des gaules, des cordages et parfois du fil de fer. On applique là-dessus, plaqué à la main, un mortier grossier composé de boue, de teille et d'étoupe. Ce torchis est recouvert lui-même d'une couche de glaise plus fine égalisée au moyen d'un râcloir. Puis quand le tout s'est coagulé et durci, à l'intérieur comme à l'extérieur, les murs séchés sont badigeonnés à l'eau de chaux.

L'agencement ne varie pas : une pièce unique à cette cabane. La lumière y pénètre par neuf petites ouvertures disposées dans un châssis qui va s'étrécissant vers le haut, afin d'épouser mieux, entre deux supports, la forme des traverses entrecroisées. Une seule entrée aussi. Elle s'ouvre le plus près possible du foyer, afin, sans doute, d'aider au dégagement de la fumée. C'est comme une vaste chattière, si peu élevée qu'un homme de taille moyenne est contraint de se courber pour y passer. Elle se ferme tantôt par une sorte de paillasson mobile qu'on enlève complètement l'été et qui s'assujettit du dedans,

tantôt par une porte coupée dont la partie supérieure demeure presque toujours ouverte. Close, elle s'ouvre du dehors, en actionnant une simple lanière de cuir qui soulève un loquet, tandis que la partie inférieure cède en introduisant le buste à l'intérieur de la maison et en tirant la bobinette, ni plus ni moins que dans le conte du Petit Chaperon rouge. Fenêtres et porte sont sagement percées du côté du sud. Le toit bas est fait, comme les murs, de menus branchages recouverts de paille et de roseaux. Il se prolonge en auvent afin de protéger le bousillage contre l'humidité et la coulée des pluies qui le détrempent et l'effritent. A la jonction des deux ailes, la « veurst » ou crête est liée de souple terre gâchée où les saisons apportent et sèment tous les pollens et semences qui voguent et passent au vent de la forêt. Aussi le faîte des humbles paillottes est-il souvent couronné, l'été venu, d'une jolie floraison : mufliers sauvages, herbe de Saint-Jean, murets, poussés là au hasard et qui s'épanouissent à l'envi. Par larges plaques vertes et rougeâtres croît aussi, aux deux versants du chaume, la joubarbe vivace. La plante est placée soigneusement, dès l'édification de la hutte, au-dessus de la porte. Car sa vertu, dans la pensée des Buschkanters, est de préserver le pauvre logis contre la foudre qui guette, pendant les fréquents orages, la cime altière des chênes voisins.

Les huttes des Buschkanters ne se groupent pas sous bois en hameaux sympathiques. Le sens de l'indépendance est à ce point développé chez tous que d'avoir des voisins leur semblerait une atteinte portée à leur liberté. Chacun cherche à s'isoler le plus qu'il peut et les habitations sont éparses comme des îlots noirs dans une mer de verdure. Elles s'écartent des routes tracées et des chemins trop bien frayés. Une sente de chevreuil ou une piste à peine foulée parmi les plantes enlianées, les ronces et les broussailles y conduit. Elles se tassent au bout, comme accroupies, confondues au sol par leurs assises, aux branches basses par leur toit. A peine si la fumée qui s'en dégage les dénonce de loin, sous le couvert, à la façon d'une meule de charbonniers qui achève sa lente combustion. Souvent une haie de charmes touffus enclôt l'étroit domaine, le parque, le cache aux regards du passant. C'est l'habitation de Robinson qui se dissimule et se gare des surprises fâcheuses.

A l'intérieur de ces clôtures vives, la disposition est uniforme. Précédant la porte, à droite et à gauche, sont creusées deux citernes : dans l'une, on pousse les immondices, les détritus de ménage et les résidus de cuisine ; l'autre sert de puits et contient l'eau potable qui affleure ici aux couches les plus élevées du sol. S'il reste sur les côtés et derrière les cabanes quelques pieds de terrain libre, ils forment jardinet et des herbes potagères maigriottes et des navets mal venus s'efforcent d'y vaincre le chiendent qui les étouffe. D'ailleurs le courtil en somme est superflu. La forêt nourricière n'est-elle pas là qui fournit abondamment aux Buschkanters comme aux premiers hommes, et aux bêtes qui fourmillent dans son immensité vierge, des baies, des fruits sauvages, des herbes comestibles, faînes délicates, noisettes, châtaignes, mûres, cornouilles et prunelles, champignons, pissenlits et oseille? Et les ménagères savent fort bien tirer parti de toutes les ressources qui s'offrent sous la main pour qu'on les cueille. Prévoyantes, elles savent dans leurs allées et venues à travers les fourrés, comme on ramasse du bois mort pour en grossir le bûcher d'hiver, récolter au passage ce qui est bon, ce qui se conserve et qui se tasse en provisions. Jamais elles ne rentrent de leurs courses que ployant sous le faix et tiraillées vers le sol par le poids des vastes poches de leur tablier qui, gonflées à craquer comme des outres pleines, leur meurtrissent les cuisses durant la marche.

Dès qu'on pénètre dans un de ces logis, une chose surprend : la nudité inconfortable et indigente du milieu et l'odeur écœurante qui y stagne. Tandis qu'un chien de mauvaise humeur retrousse les babines, montre les crocs et gronde aux mollets de l'intrus, tandis qu'un chat mal domestiqué, hostile dans un coin, se hérisse de colère, les enfants se hâtent de chercher refuge et protection derrière leur mère peu avenante. Car tout inconnu qui franchit le seuil prend immédiatement figure de Croquemitaine ou d'ennemi.

Un simple coup d'œil suffit pour embrasser le taudis et détailler son contenu. Face à la porte : l'âtre. Il se réduit presque toujours aux trois pierres noircies du foyer ancestral posées en triangle au bord d'un trou creusé à même la terre, à la façon des feux de plein air qui indiquent les haltes des populations nomades et des bohémiens. Quelquefois, il est

consolidé et cimenté par un enduit d'argile. La flamme s'active et la fumée s'échappe par une ouverture du toit à laquelle s'ajuste, de temps à autre, un tuyau de drainage ou un conduit de bois. Dans quelques rares huttes de construction plus récente, il arrive qu'on voie pourtant de véritables cheminées, grosièrement maçonnées avec des briques. C'est, ou peu s'en faut, le seul emprunt que les Buschkanters aient consenti jusqu'à ce jour à l'art du bâtiment et aux raffinements de la civilisation.

Le sol est de terre battue comme l'aire d'une grange, mais il n'a pas tellement été pressé et durci qu'il ne soit raviné de taupinières et miné de trous de rats qui sont bien les visiteurs les plus fréquents et les plus incommodes de la demeure. Au milieu, planté et immuable, un gros tronc d'arbre à peine équarri ; on adapte là-dessus, à l'heure des repas, une planche qui sert de table. Point de chaises. On les considère comme un luxe superflu. Le Buschkanter s'assied ou se repose sur ce qui est à sa portée : un paquet de hardes, un fagot, des bûches, son grabat de feuillage et de paille. Un banc raboteux ou un billot posé sur un support est une exception. Le reste du mobilier est sommaire à l'avenant.

Pourtant, il y a chez tous une huche. On y range les ustensiles de ménage ; on y serre les vivres et le pain, du moins pendant le jour. La nuit, en effet, on accroche le pain à une corde nouée à une poutre, afin de soustraire la miche à la voracité des souris et des rats qui ne se font pas faute, malgré tout, de faire au long du câble d'audacieuses acrobaties pour aller grignoter la mie entre ciel et terre. En hiver, c'est contre le froid qu'il s'agit en outre de préserver le pain et les victuailles. A cet effet, on place le tout dans une marmite qui ne bouge plus du foyer, où couve sous la cendre un feu qu'il est prudent d'entretenir, car les soirs et les matins d'automne sont humides sous les arbres où la pluie s'éternise et les mois de gel sont rudes, quand le vent souffle parmi les branches dont il secoue le givre. Cette marmite est d'ailleurs l'ustensile essentiel des ménages de Buschkanters qui l'emploient aux usages les plus variés et les plus imprévus. Quelques assiettes et bols de faïence roussie, des pots de grès, des louches de bois et voici dénombrés les articles de la vie journalière. La proverbiale propreté flamande, si en honneur

dans les Pays-Bas, devient ici un mythe et cela déjà suffirait à indiquer que cette race de gens des bois se rattache à un autre type ethnique que ceux qui l'avoisinent.

Les femmes de la tribu, faraudes de leurs atours dans la prime jeunesse, perdent tout souci de plaire une fois mariées et ne témoignent en tout cas d'aucune coquetterie pour l'arrangement de leurs minables intérieurs. Bien mieux, les principes de l'hygiène la plus élémentaire y sont totalement méconnus. Le triste taudis est la plupart du temps d'une crasse repoussante. Une odeur fétide y règne d'air raréfié, de choses croupissantes et de gadoues. Le puits à détritus est près de la porte, mais, provisoirement, on relègue derrière celle-ci tous les reliefs de mangeaille et les déchets de la journée. Le tas est élevé et putrescent, lorsqu'on se décide à le pousser dehors. Et si, la nuit, les enfants terrorisés à l'idée des revenants dont on les épouvante, ou les grandes personnes qui redoutent le froid, éprouvent le besoin de satisfaire à la nature impérieuse, tout ce monde se soulage dans un coin en famille, au grand dommage de la propreté et des convenances. Aussi advient-il qu'une promiscuité déplorable déshonore les mœurs de la peuplade. Il est même surprenant qu'elle n'y provoque pas plus souvent de graves désordres ou de fréquentes atteintes à la morale. Du moins ne le constate-t-on pas au dehors; les Buschkanters ne se livrent pas aisément, on le soupçonne, à un contrôle de leurs actes délictueux et les choses de leur intimité dorment au secret de leur maison.

Une particularité de l'habitation des Buschkanters est celle-ci : on la déplace, le cas échéant, avec autant d'aisance qu'un baldaquin à la procession. Lorsque l'un des naturels déménage, il fait comme l'escargot, il emporte son toit, à cela près que d'autres compagnons aident au transfert.

L'opération se pratique de préférence un dimanche ou un jour de fête, afin que les parents et amis y puissent contribuer sans détriment aucun pour le travail. Tout le voisinage arrive à la rescousse. Ceux qui n'ont rien à faire donnent des conseils ou regardent. Avec d'infinies précautions, la cabane est soulevée de sa base à l'aide de perches solides et fraîchement coupées. Des bras vigoureux la portent, à pas comptés, jusqu'à l'endroit choisi, tandis que, de chaque côté, d'autres mains étayent les parois ébranlées par la marche et qui ris-

queraient sans cela de s'écrouler en route. Cortège silencieux, un peu ému qui s'avance, comme des dévots autour d'une châsse. Peu à peu, à mesure que la distance à parcourir diminue et qu'il semble que l'effondrement redouté ne se produira pas, les conversations à droite et à gauche vont leur train. Les processionnants qui s'interpellent et s'envoient des quolibets ne tardent pas à se mettre à chanter et les voix mâles sous les ogives élancées de la forêt ont des répercussions graves et profondes. Amusés, les enfants qui font escorte ajoutent sans retard leurs accents aigus au chœur majestueux et lent. Ils frappent à tour de bras, à coups de cuiller ou de bâton, contre les objets sonores qu'ils transportent, ou battent des mains en cadence. Ils exécutent, à ce rythme, une sorte de bamboula effrénée. Gambades, cris et chants redoublent quand la chaumière, sans trop de dégâts, est enfin installée sur ses nouvelles fondations. Vite, on gâche paille et glaise. On rebouche avec cet enduit les fissures qui se sont produites dans le pisé durant la marche. On raccommode les plaques d'argile qui, malgré tous les soins, se sont détachées chemin faisant; on replace le bahut, la table et l'attirail divers. Le déménagement est accompli. C'est l'instant de se reposer des fatigues et des émotions dans une auberge du prochain hameau. Là, hommes et femmes boivent jusqu'à plus soif et si tard que des discussions s'ensuivent et s'enveniment. Il n'est point rare que le bel acte de solidarité de la matinée se termine en brutale bagarre où le couteau joue un rôle prépondérant. Ce qui n'empêche nullement les Buschkanters de s'entr'aider de même la semaine suivante, quitte à s'entretuer après.

§

Nos gens habitant la forêt en vivent. Si les ménagères connaissent les fruits que donne chaque saison et les enfants les nids des couvées de faisans ou de poules d'eau, les hommes n'ignorent pas où déboulent les lièvres, où se blottissent les cailles, où se terrent les lapereaux. Nul ne s'entend comme eux à tendre, aux bons endroits, des collets, des lacets et autres engins prohibés et à y surprendre le gibier, par les belles nuits de clair de lune. Braconniers impénitents, ils n'omettent même pas la chasse à plus grande envergure. Aussi dans leurs demeures de pauvres il y a toujours appendu au mur un fusil. Un adroit épaulement abat d'un brusque coup

de feu le levraut ou le lapin; les bois sont tellement vastes et touffus qu'une brève détonation s'y perd dans les échos qu'elle éveille et qu'il faut une oreille bien avertie pour en discerner la juste orientation. Au surplus, les Buschkanters en fraude savent mille ruses pour dépister qui voudrait les ennuyer; ils ont dans les fourrés des cachettes nombreuses et sûres où jeter en hâte le corps du délit et disparaître eux-mêmes. Des chiens merveilleusement dressés, qui ne trahissent pas leur maître, les secondent dans leurs larcins. Une réputation solide, quoique peut-être exagérée, de mauvais garçons vindicatifs leur confère aisément l'impunité. Personne volontiers ne se frotte à leur humeur. Il paraît plus sage aux gardes de fermer les yeux que de dresser procès-verbal. Aussi n'est-il point besoin dans la peuplade forestière de bouchers ni de charcutiers : la viande ne manque jamais et de la meilleure; des toits de chaume, le fumet des succulentes gibelottes, des civets et des oiseaux rôtis se dégage souvent parfumant l'atmosphère.

Mais l'affût, les lacs et filets et les battues constituent des distractions. Les Buschkanters ne sont point paresseux et ne vivent pas seulement de braconnage. Ils ont tous une profession reconnue, avouée, sinon patentée. Ils sont fabricants de balais et de brosses, de balais de bois et de bruyères et, par surcroît, bûcherons et sabotiers. C'est là leur principale occupation. Et la forêt encore leur fournit les matériaux nécessaires à leur métier. Sans la moindre redevance à quiconque, ils coupent, taillent et émondent les futaies et les baliveaux. Chez tout Buschkanter, dans le jeune âge du moins, il y a un « lander » ou colporteur. La facilité avec laquelle ils s'éloignent de chez eux, et s'en vont errer de pays en pays, pour vendre, de porte en porte, leurs brosses et leurs balais n'est pas une des moindres originalités de cette race curieuse, qu'on serait tenté de penser inextirpable de ses bois. On se tromperait fort à croire que les Buschkanters se contentent de parcourir Flandre et Wallonie, la Belgique et les villes et villages frontières du Nord de la France. Ils poussent leurs randonnées en Espagne, en Allemagne, en Pologne, en Russie, aux confins de l'Europe et jusqu'aux Amériques. Ils vont, leur charge de balais et de brosses en chapelet autour du cou et des reins et, en souvenir du pays, il leur arrive encore de compléter le poids déjà res-

pectable des marchandises par un accordéon pendu à leur ceinture. Ils jouent de leur grêle instrument aux étapes, pour charmer leurs hôtes, ou assis au rebord d'un fossé ou sur le talus d'une route, chaque fois que le sentiment les empoigne de la nostalgie du lointain logis où est demeurée la famille, et de la verte forêt sous les ombrages de laquelle il fait si bon vivre à sa guise. Et la musique monotone les enchante et les berce d'une évocation attendrie de choses et de figures qu'ils aiment et qu'ils ont pourtant quittées : la « lief », les kermesses, les dimanches et les jours de fête où l'on danse. Ils commencent de bonne heure leur vie nomade et voyagent, non pas par groupes, mais isolés, l'itinéraire de chacun ayant été établi au préalable, en vue d'éviter les concurrences et les compétitions. Les étapes principales sont déterminées d'avance où on leur expédie, à date fixe, de quoi se ravitailler en marchandises. Comme de véritables chemineaux, au cours de leurs pérégrinations par les campagnes, ils logent, le soir venu, dans la première ferme qui se présente sur leur route, couchent parmi les gerbes des granges et des chaudes étables, font leur lit aux javelles des meules ou sur un tas de foin, selon la clémence ou les rigueurs de la température. Comme des trimardeurs, ils mangent, quand tintent les Angélus, au revers d'un fossé, un quignon de pain, un morceau de lard ou de fromage, achetés au hasard des rencontres dans les villages parcourus ; quelquefois même leur repas a été troqué tout simplement contre un de leurs articles ou sollicité en supplément avant de conclure une affaire de marchandage ou une vente au rabais. S'ils ont soif, ils boivent au creux de leurs mains réunies, ou dans leur casquette, l'eau des sources ou se désaltèrent aux gobelets des fontaines publiques. On assure, mais ce sont là propos de mauvaises langues sans doute, que les landers ne se font pas faute, tout aussi bien que les romanichels, de rapiner parfois, là où ils s'arrêtent et dorment, des fruits dans les vergers, des légumes crus dans les jardins, et des œufs dans les basses-cours. Mais jamais ni pour le vivre ni le coucher ils n'entrent à l'auberge.

Dans ces conditions d'économie et de parcimonie, il est évident que la dépense d'entretien individuel se réduit au strict minimum. Malgré le maigre gain journalier, ces professionnels du gagne-petit possèdent néanmoins un appréciable pécule

lorsqu'ils reviennent à la forêt natale, une fois l'an, vers Pâques ou à Noël. Les retours sont bruyamment fêtés par les parents et les amis. On ripaille et on godaille en conscience dans les chaumines comme pour compenser les piètres pitances des longs mois d'absence et les privations obligées de l'exode et tous les agréments dont on était sevré. Pendant plusieurs jours, les slaffers neufs, les foulards voyants, les jupes écarlates arrivent en bandes joyeuses dans les villes et villages proches de la forêt. Les stations se succèdent dans les magasins et chez les boutiquiers; elles se prolongent surtout aux cabarets en copieuses et insignes beuveries. Et, sou par sou, ici et là, l'argent s'en va comme il était venu.

Pendant leurs tournées au loin, les Buschkanters sont amenés forcément à parler, bien ou mal, la langue des pays qu'ils traversent. Cela leur est rendu assez aisé par une très grande faculté d'assimilation des vocabulaires de racines les plus différentes. Ils ont vraiment le don des langues. Ensuite, rentrés chez eux, soit force de l'habitude, soit commodité, ils font à l'un et à l'autre des divers idiomes des emprunts facilement compréhensibles par tous. Il en résulte que le clan entier parle une manière de sabir qui n'a qu'une lointaine parenté avec le pur flamand. C'est un amalgame du dialecte du westhoutland corrigé et enrichi d'un apport considérable de mots français, de patois wallon et de termes dérivés des langues germanique et espagnole. Cet idiome composite se nomme *Bougonds* ou *Dievetale*, ce qui peut signifier à peu près « langage de voleurs ». La tribu entière a fini par l'adopter dès qu'il s'agit de traiter une affaire qu'on ne veut pas laisser connaître aux gens de la contrée. C'est en flamand renforcé de bougonds que les landers ayant renoncé définitivement, à cause de l'âge et de l'établissement d'une famille, à leurs instincts voyageurs racontent aux enfants émerveillés les souvenirs et impressions de leurs courses par le monde, font part des remarques de leur expérience et de la sagesse acquise. Ces récits constituent la profitable leçon propre à développer, à l'insu de l'auditeur, le désir de l'aventure. Ainsi s'explique peut-être la continuité de l'exode, d'une génération à l'autre, chez un groupe d'individus par ailleurs casanier et de nature peu expansive. Mais on n'en saurait rien inférer de certain en vue de préciser les origines ethniques.

§

D'où sont venus les premiers Buschkanters et comment se sont-ils implantés au milieu des populations flamandes auxquelles ils ressemblent si peu par le type et les mœurs? On en est réduit à des hypothèses. Il est certain du moins que s'ils ne sont pas, comme d'aucuns inclinent à le croire, des autochtones ayant miraculeusement conservé à peu près invariables, à travers les siècles, les caractéristiques des anciens habitants du pays, leur installation en cet endroit remonte à des temps immémoriaux. Peut-être appartiennent-ils aux races primitives qui peuplaient ce coin des Gaules-Belgiques avant les invasions des Francs et des Celtes. Ils se rattacheraient ainsi aux hommes de l'âge néolithique, comme permettent de le supposer, non sans vraisemblance, divers indices observés chez eux. On a remarqué en particulier que pour affiler et aiguiser les couteaux et autres instruments qui servent à la fabrication de leurs balais et de leurs brosses, les Buschkanters font usage, encore aujourd'hui, d'objets en pierre polie dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Quelques-uns de ces silex sont même travaillés et ornés de figures et de dessins allégoriques analogues à ceux que les archéologues, lithologues et connaisseurs attribuent à l'invention des hommes de l'âge de pierre. Lorsqu'on les interroge sur la provenance de ces armes, les Buschkanters ne laissent pas que de s'étonner : ils les ont toujours eues entre les mains, transmises de père en fils, ils ignorent depuis quand. Et ils avouent qu'on en trouve de semblables parfois dans les fossés ou les sentiers de la forêt et que leurs parents, avant eux, ont bien pu en découvrir aussi.

Certes, il est évident que tout jaloux qu'ils soient d'éviter la fusion avec d'autres races, les Buschkanters n'ont point traversé en vain des millénaires sans subir, contre leur gré sans doute, l'apport et le contact des différentes peuplades errantes qui ont envahi ou conquis la Belgique. Il y a eu dans leur sang une contribution de sang étranger. C'est ainsi qu'on rencontre parmi eux quelques rares individus au poil blond, aux yeux bleus et au facies germain indiscutable. Ceux-là sont les métis, produits d'alliances avec la population indigène telle qu'elle est issue du flux et du reflux des peuples. Mais le vrai Buschkanter est autre. Trapu, osseux, taillé en force, les cheveux et la barbe noirs et crépus, les yeux bruns sous d'é-

pais sourcils, le crâne arrondi, le teint olivâtre, il s'apparente directement aux Mongoloïdes, la plus ancienne des races connues qui, d'après l'opinion des anthropologues, aient habité la Belgique.

Purs ou adultérés, les Buschkanters ont en quelque sorte pour douaire et domaine toute la forêt d'Houthulst et les villages et agglomérations disséminés à l'orée du bois. Cela depuis une époque qu'on ne parvient pas à déterminer. Il semble toutefois qu'on doive considérer le hameau de Terhest comme le berceau originel de la tribu qui n'a essaimé ou provigné ailleurs que très tard. C'est à Terhest que l'on rencontre, encore maintenant, les spécimens les plus authentiques de la race. Aucun vrai Buschkanter ne consent volontiers à passer pour avoir un autre endroit comme point initial de sa famille.

D'après une vieille tradition locale, cette appellation de Terhest ne serait autre que la transcription presque littérale des mots latins « Terra est! » Une légende veut en effet que Jules César, développant au Nord sa conquête des Gaules et abordant en ce lieu, ait atterri sur la hauteur en poussant ce cri : « C'est trop beau ». Sans doute n'est-ce là qu'une de ces étymologies inventées à plaisir par des historiens à l'imagination poétique et féconde et plus amis de la fantaisie que de l'exactitude. Terhest dérive plus probablement du flamand « hest », la colline, parce que le sol formait comme un renflement au-dessus des marécages d'alentour. Aujourd'hui encore, Terhest, à michemin entre Zarren et Houthulst, est relié au Goudberg, ou Mont d'Or, par un ancien *œrdeweg* (1) de 47 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et qui domine par conséquent toute la contrée. Aux temps préhistoriques la colline, ainsi que semble le prouver la nature du terrain, où on ne relève pas traces de tourbe, a dû former une île sur les eaux qui sont devenues maintenant les *broeken* (2) de Woumen, Eessen, Zarren et les bas du lac Blankaert. Emergée dès une époque immémoriale, cette île a pu être habitée de tout temps et peut-être même par une population lacustre qu'attirait une situation exceptionnellement avantageuse tant par les ressources que ce coin offrait pour nourrir les indigènes que par la sauvegarde qu'elle présentait contre le danger permanent des fau-

(1) Chemin.
(2) Marécages.

ves venus de la forêt prochaine ou les surprises d'agression des peuplades nomades, non moins redoutables que les bêtes. En tout cas, tandis qu'on remonte sans trop de peine à la fondation des autres hameaux épars aux bords de la forêt, comme Houthulst et Zwartegat, les origines de Terhest, le plus important de tous, demeurent, malgré les investigations des savants, perdues dans la nuit archaïque. Et d'ailleurs tout, jusqu'au nom de Vrybusch par lequel on désigne dans la région et depuis fort longtemps la forêt d'Houthulst, paraît donner du poids et de la vraisemblance à la supposition d'une population quasiment aborigène à Terhest. Le Vrybusch, c'est la forêt sans maîtres, le bois des hommes libres, accessible à tout le pauvre monde qui s'y taille, à son gré, sa part. Cela s'accorde admirablement avec l'idée que s'en font les Buschkanters qui le considèrent comme leur alleu et propriété naturelle. Aussi avant qu'on fouille dans les âges on trouve les Buschkanters, pareils aux chênes et aux sapins séculaires, confondant leurs faces rudes et luisantes et leur profil brun à l'écorce des arbres et au ton des feuillages d'automne. Et, de période à période et de génération à génération, ont été transmis la manière sommaire et l'art grossier de construire leurs abris et depuis toujours l'usage qui est fait des ramilles de hêtre ou de saule et de paquets de bruyères. La forêt, pendant que se succédaient des postérités d'hommes au retrait de ses fourrés, passait bien sur les cédules et les chartres nominativement d'un possesseur à un autre. Ses hôtes seuls demeuraient francs, indépendants et fiers, ne reconnaissant à personne l'autorité de leur contester le droit d'agir à leur volonté ou de limiter leurs évolutions et de fixer, ici plutôt que là, leur humeur sans contrainte.

Située presque au centre de la Flandre occidentale sur la rive droite de l'Yperlée, la forêt d'Houthulst ou Vrybusch s'étend entre les communes de Clerken, Zarren, Staden, West-Roosebeke, Langemarck et Merkem. Il n'est pas douteux que jadis la superficie qu'elle recouvrait était de beaucoup plus vaste que celle d'aujourd'hui. L'historien Meyer assure qu'au IX^e^ siècle elle se développait d'Ypres à Wynendaele et de Roulers à Dixmude. On le croit sans peine. D'après Sanderus, la forêt d'Houthulst s'appellait primitivemt *Thoralti nemus*, ce qui équivaut à « Bois de Thourout ». Quoi qu'il en soit, il est cer-

tain que le village d'Houthulst, d'où dépend Terhest, groupé à la lisière nord, et Jonckerhove, qui se rattache à Woumen, sur le bord ouest, ont dû être, à une époque qu'il est impossible de préciser, situés au cœur de la forêt.

Le plus curieux, c'est que ces deux communes continuent d'être habitées presque exclusivement par de purs Buschkanters. Ce fait, en dehors d'autres considérations ou indices, suffirait à expliquer que la peuplade, défendue en quelque sorte par les bois contre les incursions des gens de la plaine, ait résisté, dans ses mœurs et son type, à la contamination et au mélange inévitable des sangs nouveaux.

Le plus ancien document qui fasse mention de la forêt d'Houthulst est une charte de l'abbé Nicolas de Corbie, datée de 1096. Le bois y est désigné sous le nom de « Nemus Walnense » ; ce n'est qu'à partir du xv^e^ siècle qu'apparaît le mot Oud Hulst, et l'orthographe courante Houthulst n'est guère usitée avant le xvm^e^ siècle. Quant à l'appellation « Vrybusch », elle n'est point consacrée par l'écriture et n'est familière qu'aux habitants de la région.

Le cartulaire de Corbie indique nettement que la forêt d'Houthulst appartenait en sa totalité à l'abbaye de Saint-Pierre. Bientôt les moines, prévoyant sans doute qu'on les dépouillerait de leur propriété, pensèrent parer le coup en cédant la moitié de leur tenure au comte de Flandre qui la convoitait. La donation n'empêcha pourtant pas les successeurs du bénéficiaire d'arrondir peu à peu le lot gracieusement offert jusqu'à accaparer le bois entier. Mais Robert II, au moment de partir pèleriner et guerroyer en terre sainte, voulut faire acte de justice et remit par traité aux religieux la portion de leurs biens dont ils avaient été spoliés.

En 1559, près de 3000 hectares de la forêt furent vendus, sous certaines conditions restrictives, au seigneur de Boscholtz de Grevebranck. Or, l'acquéreur n'ayant pas respecté les clauses du contrat, les archiducs Albert et Isabelle le firent annuler. Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que le bois devint domaine de la couronne et fut, à ce titre, placé sous la juridiction de la Châtellenie d'Ypres. A cette époque, par suite de défrichements méthodiques entrepris par les riverains, la forêt, de grignotement en grignotement, avait déjà été fort diminuée. Pour mettre fin à ces empiètements et établir une

fois pour toutes le cadastre, un édit de 1624 fut proclamé invitant tous ceux qui se croyaient des droits ou des présomptions de propriété sur telle ou telle partie à en faire la déclaration à des commissaires royaux nommés à cet effet. Cette mesure n'empêcha nullement les Buschkanters aborigènes de continuer à augmenter par des usurpations successives les parts qui leur avaient été assignées et d'aller s'installer, en véritables maîtres, là où bon leur semblait, malgré les réclamations des autres propriétaires. Si bien qu'en 1682, quatre délégués des Etats furent envoyés sur place, secondés par la force armée, afin de trancher les nombreux différends, entendre les plaignants et reviser de nouveau les droits individuels. Mais tant que la forêt appartint à l'Etat, c'est-à-dire jusqu'en 1829, époque où elle fut cédée à deux particuliers, les Buschkanters furent à peu près les maîtres omnipotents du lieu, du moins dans la partie intérieure. Les nouveaux propriétaires prétendirent faire acte d'autorité et réduire la peuplade rebelle. Des gendarmes furent dépêchés pour chasser les Buschkanters tenaces des terrains qu'ils s'étaient indûment appropriés. Alors, ce fut la révolte dans les clans. La résistance s'organisa. Une bataille en règle s'engagea par les clairières et les halliers où les femmes du Vrybusch ne se montrèrent ni les moins âpres à soutenir leurs maris, ni les moins violentes. Il fallut supporter sur tous les points contre les réfractaires une lutte de guerilla et de chouannerie où les fusils de braconniers jouèrent un rôle décimant. La maréchaussée ne parvint pas à déloger les assiégés de leurs repaires. On dut composer avec eux qui n'abandonnaient aucune de leurs prérogatives ou prétentions et assuraient que « la forêt est le bien des pauvres gens ». Aussi leur accorda-t-on un statut de privilégiés. A condition qu'ils en useraient avec mesure et discrétion, les laissa-t-on libres de prendre, vert ou sec, tout le bois qui leur pouvait être utile. On les autorisa tacitement à rester sur leurs positions.

Quant aux meneurs, quelques-uns qui avaient été condamnés à de longs emprisonnements furent considérés comme des héros de l'indépendance. Et depuis lors, le souvenir de l'insurrection est exalté à l'égal d'une glorieuse victoire du droit ancien qui ne se définit pas tout à fait selon le code accepté et admis. Au surplus, d'être suspect aux gardes forestiers,

recherché par la police, inquiété à cause de quelque larcin ou fait de braconnage continue à être tenu non pour une infamie, mais pour une singulière preuve de bravoure et motif à considération.

Ainsi que nous l'avons vu, les Buschkanters ont longtemps été sous le patronage assez peu exigeant, à ce qu'il semble des religieux de l'abbaye de Corbie. Ceux-ci avaient fondé, au sud du bois, un monastère de leur ordre placé sous l'invocation de Saint-Pierre. Le couvent, après une ère de prospérité plus ou moins longue, fut abandonné on ne sait pour quelles raisons et ne tarda pas à tomber en ruines. Les bâtiments échappés à la décrépitude furent, sous la Révolution, transformés en ferme que les gens du pays, en mémoire des premiers occupants, appelèrent *Ter Meuniken*, « Aux moines ». Cette ferme elle-même abandonnée à son tour, la dégradation s'accentua ; il n'y avait plus hier que des vestiges branlants qu'on pouvait voir entre les villages de Langemarck et de Poelcappelle. Il y a peu d'années, le corps de logis aménagé en hangar servait de magasin pour le bois passé en vente publique, tandis que dans une salle encore debout au milieu de décombres, un Belge avisé avait installé un cabaret assez fréquenté par tous les promeneurs du dimanche et même par les Buschkanters des environs. Cela dura jusqu'au moment où, à la veille de la guerre, un brasseur de la région construisit, à quelque distance, une auberge rivale qui, à son tour, consacra la mémoire du couvent disparu en arborant sur son enseigne : *In't nieuw Meuniken*, « Au nouveau les moines ».

Il est infiniment probable dès lors que les moines de Saint-Pierre, envoyés en missionnaires dans la contrée, furent, bien avant de s'y fixer, les évangélisateurs de la population idolâtre du pays et notamment du Vrybusch et des Buschkanters. La plupart de ceux-ci en effet sont catholiques, mais d'un catholicisme qui ne laisse pas d'en prendre à l'aise avec les obligations et commandements de la religion, agrémenté d'un lot fort peu orthodoxe de pratiques héritées du paganisme, entamé enfin par une foule de superstitions. Dans beaucoup de cabanes, il n'est pas rare de voir pendu au mur un crucifix, mais il voisine parfois avec d'étranges fétiches. Si la plupart des Buschkanters sont baptisés, font leur première communion, se marient devant le prêtre et reçoivent, à l'heure de mourir,

les secours spirituels de l'Eglise romaine, leur croyance se réduit à peu près à ces quelques manifestations extérieures du culte qui marquent les principales étapes de la vie. Le reste du temps, ils demeurent éloignés, sans regret ni scrupule, des exercices de piété si fidèlement observés autour d'eux par la dévote population flamande. Ils affectent une souveraine indifférence à l'endroit des pratiques restrictives de leur liberté, ils ne subissent aucunement la contrainte de la discipline morale que le catholicisme impose. Leur conduite, le plus ingénument du monde, se ressent de cette absence de principes directeurs et du sens moral. Jamais leur conscience ne paraît tourmentée par les exigences impérieuses, les conflits ou sollicitations du bien ou du devoir.

Cependant, il est à remarquer que les Buschkanters respectent le prêtre et le craignent. Il vont même jusqu'à lui attribuer un pouvoir surnaturel. Est-ce un souvenir du temps lointain où les ancêtres virent arriver vers eux les hardis défricheurs de forêts païennes, les grands moines d'Occident dont la vertu et le savoir réalisaient des miracles? Il se peut. Toujours est-il qu'il y a une trentaine d'années, par exemple, un des vicaires d'Houthulst avait conquis sur ses ouailles insubordonnées un tel ascendant que sa seule présence apaisait les discordes, calmait les disputes et refrénait les fureurs des bagarres. Le curé était ainsi devenu le plus précieux auxiliaire de l'autorité civile souvent impuissante. S'entr'égorgeait-on après boire dans un cabaret? Vite on mandait le desservant et, comme par enchantement, les colères tombaient et les luttes cessaient. La vue de sa robe noire, prétendaient les Buschkanters, paralyse nos mouvements, domine notre volonté, et le couteau s'échappe de nos mains.

Les Buschkanters attribuent de même au prêtre une puissance d'action instantanée sur les éléments. Qu'un incendie éclate quelque part, aussitôt le curé ou le vicaire de l'endroit sont réquisitionnés pour « couper le feu », tant nos gens ont la conviction que le vent va changer de direction et le fléau diminuer d'intensité, dès que l'ecclésiastique sera là et aura tracé le signe de croix sur le brasier. Semblable crédulité s'allie de fort près à des superstitions invétérées et à des frayeurs irréfléchies et puériles. Ainsi ces joyeux compagnons, ces trolleurs de route et ces trimardeurs qui ont traîné leurs grè-

gues par tous les pays, ces demi-sauvages de qui les subites et rouges colères sont redoutables, deviennent chétifs et peureux comme des enfants à la seule pensée des revenants et des esprits malins. Cet état d'esprit provoqua parmi la population sylvestre, il y a un peu plus de cinquante ans, une grosse et durable émotion et amena des scènes fort piquantes. Vers 1865, il n'était question d'Houthulst à Terhest et de Vlae à Nachtegael que de l'*Euwige Jager* ou chasseur éternel. C'était, assurait-on à la ronde, le fantôme de l'ancien propriétaire du château d'Houthulst, M. Casier, qui revenait chaque nuit errer dans les bois et gémissait lugubrement aux alentours du manoir. M. Casier, de son vivant, grand fouilleur de futaies et abatteur de lièvres, était censé, Dieu sait en expiation de quel péché et en sanction de quel mystérieux et divin châtiment, se livrer à des chasses nocturnes et infructueuses.

Au cours de ses vaines battues, il poussait des plaintes lamentables qui, multipliées par les échos, glaçaient d'épouvante les Buschkanters jeunes et vieux, immobiles au fond de leurs chaumières. Naturellement, tout le monde avait vu l'apparition ou frôlé l'âme en peine. Cette fable prit si bien consistance et se répandit à ce point que de toutes les bourgades circonvoisines de Dixmude, d'Ypres, de Thourout, de Lichtervelde, des curieux affluaient, le soir, à l'orée de la forêt, afin d'entendre, pas trop rassurés eux-mêmes, les lamentations de l'Euwige Jager. Et ils s'en retournaient, le matin, vers les villes et les villages, affirmant avoir ouï distinctement les étranges et funèbres cris : *Dood, dood* (1), jetés sans répit par le chasseur infortuné aux profondeurs noires des ormoies et des sapinières. Or, il advint qu'une nuit un forestier, plus audacieux que les autres, se posta à l'affût, tira dès qu'il perçut un frôlement de branches à sa portée et tua un vieux hibou de taille tout à fait insolite. Et les Buschkanters depuis lors n'entendirent plus le chasseur éternel emplir l'obscurité de sa clameur effrayante. Mais ils auraient pu voir la bête, cause de tant d'alarmes, empaillée ailes large ouvertes dans le vestibule de M. Degroote, le nouveau châtelain et bourgmestre d'Houthulst. Celui-ci avait réussi à se gagner l'affection de ses farouches administrés, en leur laissant non toute latitude d'agir suivant leur bon plaisir, mais en appliquant avec indul-

(1) Mort! mort!

gence à leur endroit les préceptes des lois et les articles des codes, comme il sied à l'égard d'hommes en marge de la société.

§

Car les Buschkanters étaient d'instinct rétifs à toute obligation stricte de la vie publique. Ils considéraient aisément comme une sujétion et une restriction de leurs libertés les moindres commandements ou exigences de l'ordre. Cela dès le plus jeune âge. Aussi, de même que les parents se pliaient difficilement à l'exercice de leurs devoirs civiques, de même les enfants avaient toutes les peines du monde à fréquenter l'école. Ils préféraient, en véritables petits sauvages, explorer la forêt natale. Il en résultait naturellement un nombre considérable d'illettrés. Le laisser-aller était tellement prononcé en ce sens qu'il ne manquait pas de Buschkanters pour ignorer jusqu'à leur nom de famille. Entre eux, qui se connaissent, il n'en est pas besoin, puisqu'ils ont, finalement, un nom de guerre qui les distingue. On sait qui sont le Frisé, le Costaud, la Terreur de Terhest. En outre, à la mode ancienne, la plupart se désignent par leur prénom suivi du prénom paternel. Sarrel van Ko's est Charles de chez Jacques et Gusten van Jan's est Auguste fils de Jean. Nul ne s'y trompe. Toutefois, pas mal de Buschkanters, surtout parmi les plus métissés, portent le nom de Montmorency. Et l'on admire de trouver comme patronyme à ces rustres un des plus beaux noms de France. On s'en étonne moins dès que l'on sait que les Montmorency possédaient, sous l'ancien régime, un pavillon de chasse à Houthulst. La valetaille qu'ils y amenaient pendant de fréquents séjours ne se privait pas, tandis que les maîtres exploraient la forêt giboyeuse, de chasser elle aussi, mais en terrain illicite. Il s'ensuivit, en l'absence prolongée des chefs de famille, beaucoup de naissances de bâtards et d'enfants adultérins qu'on prit l'habitude à l'état civil et ailleurs de désigner sous le vocable général de Montmorency, c'est-à-dire issus des œuvres des habitants du château. La peuplade étant prolifique, les descendants des Montmorency crurent et multiplièrent à l'égal de la postérité promise à Abraham. Et ce fait aussi bien que l'omission de toute indication précise rendait très difficiles les identifications, lorsqu'il s'agissait, par exemple, des inscriptions sur les listes électorales ou de faire tenir en mains

propres les rares correspondances adressées aux habitants du Vrybusch. Il importait, pour y réussir, d'ajouter à la profession ou au libellé de la suscription le sobriquet du destinataire. Malgré quoi, une tournée aux cabanes était le tourment des braves facteurs des postes belges ou des gardes-champêtres. Pour les affaires de recrutement ou de tribunaux, en particulier, les Buschkanters, au lieu que de faciliter la tâche ingrate des employés communaux, s'activaient plutôt à la compliquer, pensant ingénument dérouter tout de bon l'Administration. Ils sont en effet foncièrement antimilitaristes, non pas certes au sens d'hostilité anarchique qui s'attache à ce mot, ni par lâcheté, mais par peur d'être obligés de se conformer à une discipline rigoureuse et de subir le contact permanent, eux si jaloux de leur solitude et de leurs franchises, d'individus qui ne sont pas de leur race.

Rien n'était curieux par suite, avant l'établissement du service obligatoire — la conscription n'a été abolie en Belgique qu'en 1910, — comme les scènes qui se déroulaient le jour du tirage au sort dans le chef-lieu de canton à l'arrivée des Buschkanters. Le spectacle était amusant de ces rudes gaillards, batailleurs et redoutés qui, si la déveine leur faisait amener un « mauvais numéro », se mettaient à pleurnicher comme des enfants. Et lorsqu'ils sortaient de la maison communale, leur malchance inscrite sur leur casquette enrubannée selon l'usage, c'était dans le groupe anxieux des parents et des amis venus les attendre un concert inoubliable de plaintes, de récriminations et de sanglots. Par contre, la gens entière, après force embrassades, sauteries, chants et musique, ribotait jusqu'à l'aube suivante, dès que le hasard les favorisait d'un numéro d'exemption. Et l'on pouvait voir les chiffres fatidiques précieusement conservés dans les huttes indigentes, en place d'honneur entre le crucifix et le fusil, jusqu'à totale usure.

De tout temps les Buschkanters avaient montré peu d'enthousiasme à l'idée de passer, fût-ce pendant la paix, un an ou deux sous les drapeaux. A l'époque de la Révolution française, les autorités militaires avaient eu mille difficultés pour incorporer les gens du Vrybusch. Baeckelandt, le fameux bandit émule flamand des Mandrins et des Cartouches, n'était au début qu'un chef de réfractaires, inoffensif comme la plupart de ceux de sa sinistre bande. Traqué avec ses compagnons, sou-

tenu par la complicité tacite du clan, il défia longtemps sous bois la surveillance des gendarmes et des soldats. Puis, devant le renom de valeur que lui conférait sa résistance, devant l'obstination des patrouilles envoyées contre lui, poussé peut-être par la faim, le goût et l'audace lui vinrent d'autres exploits. Baeckelandt et les siens s'attaquèrent, comme à de vulgaires gendarmes, aux voyageurs qui se risquaient dans la forêt, organisèrent de dommageables expéditions nocturnes dans les fermes et les habitations isolées. Ils pillèrent, rançonnèrent, razzièrent d'abord, tuèrent ensuite, au cas de résistance, terrorisant toute la contrée. Il fallut pour rendre la sécurité à la région éprouvée envoyer un bataillon de soldats qui, après bien des battues et de pénibles et meurtrières aventures, finirent par cerner le bandit et le capturer. Baeckelandt et une dizaine de ses funestes coadjuteurs furent décapités en 1801 sur la grand'place de Bruges. Mais le nom du bandit reste inséparable de l'histoire de la forêt d'Houthulst et des Buschkanters. Ceux-ci, loin de vouer ces souvenirs à l'opprobre, montraient jusqu'à hier, avec une nuance d'orgueil inavoué, le souterrain où la troupe se réunissait et qui lui permit si longtemps d'échapper au châtiment.

Les Buschkanters cependant, en dépit des peccadilles qu'on leur reproche et qui sont souvent le fait d'individus isolés, en dépit de leur brutale manie de régler leurs querelles au couteau, valent mieux que leur réputation. Ils sont, dans l'ensemble, d'honnêtes gens et laborieux. D'ailleurs, ils avaient, sous diverses influences heureuses, commencé de s'adapter plus étroitement à notre époque et de se plier aux lois de la civilisation : des écoles congréganistes pour les deux sexes avaient été fondées en vue de leur distribuer l'instruction gratuite et de leur donner une éducation capable d'amender leur rudesse barbare. Plusieurs déjà avaient souci de s'installer dans des maisons de briques plus confortables et mieux tenues que les huttes ancestrales; leur commerce avait pris de l'extension et, pour fabriquer « bezems en borstels », au lieu de se contenter de rapiner dans le Vrybusch, quelques-uns recevaient la matière première d'Amérique par Anvers, ou d'Ardenne ou de France. Même, à Houthulst, une importante fabrique, actionnée par la vapeur et pourvue d'un mécanisme tout moderne, fonctionnait déjà.

La guerre a surpris la peuplade étrange de ces pacifistes insoupçonnés en pleine évolution. Chassés de la forêt protectrice secouée par le plus formidable ouragan d'obus et de mitraille qui ait jamais ébranché les chênes antiques et fracassé les troncs, distraits brusquement de leurs habitudes séculaires qu'ils se décidaient enfin à modifier, mêlés, malgré eux, à la grande tuerie mondiale, perdus dans la tourmente et décimés, leurs femmes et leurs enfants exilés aux quatre horizons, les « rescapés » retrouveront-ils jamais la force et la cohésion nécessaires pour reconstituer, l'orage fini, leur tribu dispersée? Les derniers Buschkanters ont sans doute vécu.

LÉON BOCQUET et ERNEST HOSTEN.

DEGAS

Degas, avant de mourir, a vu s'épanouir toute sa gloire et a pu connaître qu'il prenait rang, dans l'histoire de l'art, parmi les maîtres les plus incontestés. L'assurance lui en était apportée par l'admiration des artistes et les suffrages profanes manifestés par les fortes enchères dans les grandes ventes. Il n'est pas certain qu'il en ait éprouvé de très vives joies, car c'était une âme hautaine, difficile et soucieuse surtout de sa propre approbation. Les enthousiasmes dont il était l'objet lui apparaissaient le plus souvent maladroitement fondés ou entachés d'impropriété dans leur expression. La grande gloire d'ailleurs lui était venue assez tardive, pour que les rayons en aient pu perdre quelque peu de leur chaleur.

Il y avait longtemps que les artistes lui rendaient justice et qu'un mot de lui fixait l'opinion sur les questions d'art. Les adversaires irréconciliables du mouvement dont il avait été un des représentants les mieux inspirés, et dont il fut un moment le chef, avaient depuis longtemps désarmé devant lui. Mais c'était moins par déférence que par crainte, car Degas excellait dans l'épigramme où son succès balançait celui de Becque et ses mots avaient souvent les honneurs d'une célébrité durable.

Du côté de l'Institut, des peintres habitués à penser souvent à Apollon et à Marsyas comme sujets de concours pour le prix de Rome, ne se souciaient pas d'être écorchés vifs. Aussi M. Degas avait à peine dépassé la cinquantaine qu'il était un homme considérable, admiré des uns pour son talent, loué des autres par égard pour sa causticité.

Degas fut un des fondateurs de l'Impressionnisme. Après

la mort de Manet, ce fut lui qui guida quelques années le groupe. Parmi les maîtres qui, par le refus obstiné des jurys de Salon à les recevoir, des administrations des Beaux-Arts à les accueillir dans les Musées, des critiques d'attache officielle à leur trouver du talent, prirent l'habitude d'exposer ensemble et d'accord dans des expositions particulières admirables et pittoresques, il en est qui déclarent qu'il n'y eut jamais d'Ecole Impressionniste et que, si cette Ecole avait existé, elle n'avait pas et n'avait jamais eu de chef.

M. Degas a pu être à certains moments de cet avis. Mais si c'est la vérité, le contraire n'en est pas moins exact pour une grande part; s'il n'y a pas eu une Ecole impressionniste, l'Impressionisme a existé et s'il n'y a pas eu de chef d'école, il y eut des initiateurs, des guides; il y eut des amitiés déférentes, des influences écoutées et des accords de technique et de tactique. Il y eut lien et serré.

L'impressionnisme avait des partis-pris de deux sortes. Les uns concernaient la technique du tableau, les autres son sujet. Peindre d'une façon neuve et logique la vie réelle et la nature réelle comportait tout ensemble une évolution dans l'art de reproduire la lumière et ses reflets sur les choses et aussi de peindre au mieux ce qu'on voyait. La lutte d'Apollon et de Marsyas ou celle de Jacob avec l'Ange, on peut les voir, c'est-à-dire les figurer à l'atelier par des modèles affublés selon la tradition. On peut les reconstituer par l'imagination s'appuyant sur des éléments physiques palpables, mais on ne les voit pas. Sur ce point l'Impressionnisme rompt avec Delacroix qu'il admire, en passant à un autre principe, et s'éprend de la vie moderne. Il suit sur ce point l'enseignement d'une série d'artistes qui, insoucieux des Grecs, des Romains et des médailles d'honneur, avaient tenté la synthèse de la vie moderne par le crayon, Daumier, Gavarni, Guys, qui influencèrent les impressionnistes diversement, mais de façon certaine.

Manet ne pouvait que porter attention à cette profusion d'éléments nouveaux que créaient les grands caractéristes du dessin, de même qu'il savait que depuis Constable le paysage s'affranchissait de vieux procédés, que la nature se reflétait dans Corot, et dans Théodore Rousseau et Daubigny. Il devait admettre, en cherchant un autre mode d'interprétation, la vision réaliste de Courbet. Il savait que Jongkind et que

Boudin, très affranchis des modes anciennes, traduisaient un paysage vu avec des yeux neufs. Il y eut pourtant assez de nouveauté dans l'Impressionnisme tel que le conçut Manet pour exciter toutes les colères de gens qui admettaient à regret, avec réticence, bien loin de les mettre à leur haute et vraie place, mais les admettaient, Corot et Daubigny. Ces nouveautés, chez Manet et les autres impressionnistes, consistaient dans une compréhension de la luminosité plus fraîche et plus franche que chez les devanciers et dans l'étude de la carrure des personnages, dont les poses sont moins conventionnelles que chez Courbet ou chez Millet, ingénument théâtral. Avant que s'affirmât le mouvement littéraire réaliste, les peintres allaient à la description franche des choses. Quand l'esthétique naturaliste fut promulguée, les impressionnistes y virent une confirmation de leur doctrine et de leurs intuitions. Au début, le groupe dont Manet est le représentant le plus en vue a pour lien principal la recherche de la sincérité artistique. Fantin-Latour y passe auprès de Manet, Renoir, Bazille.

Whistler voisine avec eux. Pissarro s'y joint. Degas s'y accorde, puis Cézanne, Raffaëlli et Guillaumin, Gauguin, Sisley, puis Forain. Une influence émane du groupe qui rallie des artistes comme de Nittis, influe sur toute la jeune peinture, décide les prix de Rome à peindre clair et les élèves de l'Ecole à rajeunir leur palette pour retracer des coins de Paris et des scènes populaires ; le groupe impressionniste pur (c'est-à-dire ceux qui ont apporté au groupe un idéal personnel et offrent immédiatement entre eux des différences tranchées qui ne firent que s'accentuer par la suite, ceux qui deviendront profondément dissemblables, de par le libre exercice de leur génie et le droit à un terroir d'art différent) ne cessa de s'obstiner sur ces deux points, faire clair et faire moderne. Il y parvient pour les espèces du paysage, du portrait, du tableau de genre et affirma, par des tempéraments divers, la recherche des mêmes vérités. Les contacts les plus opposés, la connaissance de Turner, créateur de féeries, ou la fréquentation des écrivains naturalistes ne firent que confirmer, par des raisons différentes, les novateurs dans leurs affirmations.

Degas venait rejoindre Manet vers 1865. Il modifiait pour lui sa route. Manet, élève de Couture, admirateur exercé de Velasquez et de Goya, n'en avait pas moins pris ses meilleures

leçons de la rue de Paris. Degas débutait par le goût de la peinture classique et l'admiration d'Ingres. Ses recherches l'orientaient vers la disposition de groupes aux allures nobles, à l'étude des attitudes et des draperies, mais, tout de même, un souci de réalisme, d'exactitude, de pénétration de la psychologie du modèle éclate dans les premiers portraits que Degas aborda, avec une évidente dilection pour cet art difficile du portrait, si exigeant pour l'artiste consciencieux, soucieux de dire juste et complet. Très rapidement l'influence réaliste se fait sentir par des recherches de mise en page où se fait sentir aussi le goût intelligent de l'art japonais, comme dans la *Femme aux Chrysanthèmes*, un des premiers tableaux où Degas rompt avec les traditions ingresques. Ce tableau est de 1865. C'est de ce moment qu'on peut dater la pleine participation de Degas à l'art impressionniste.

§

Que lui apporte-t-il, à l'impressionnisme? Des qualités de primitif, son obstination heureuse à saisir l'intelligence du modèle, une vision aiguë, un sens du moderne réfléchi, littéraire, car ce peintre, qui détesta l'intrusion de la littérature dans la critique d'art et dans la peinture, était, parmi les peintres, un des plus lettrés; encore que ses amitiés d'art aient été moins notoires que celle de Manet, il fréquenta les gens de lettres, mais le nom même de l'écrivain le plus célèbre qui se rencontre le plus souvent auprès du sien explique sur quel point il admettait la rencontre de la littérature et de l'art. Cet écrivain était Ludovic Halévy; leur terrain commun était sans doute l'observation parisienne, l'évaluation exacte de la vie brillante des coulisses, du turf, de la galanterie, du spectacle de la rue.

Degas fut un observateur très clairvoyant, sans bienveillance, sans trop de rudesse, très sensible à la grâce, mais la saisissant sûrement et sans enjolivement. De ce que le geste de la danseuse est harmonieux, paradoxal, que la femme s'offre en un développement de blanc papillon, s'ensuivra-t-il forcément que les lignes de son corps soient d'une harmonie parfaite et que son masque rappelle la beauté pure et que son profil soit celui d'une médaille grecque? Un peintre non moderniste, pour obtenir une eurythmie et une beauté d'ensemble, ayant suivi un joli mouvement, voudra que son harmonie soi

totale, et si le modèle ne lui donne pas de beauté physique, ou de grâce plastique, il juxtaposera sur la danseuse des traits et des formes d'origines différentes, faisant poser un modèle pour le mouvement, empruntant la tête à une jolie femme, les mains à une autre. Cuisine d'école, pour Degas ! Le spectacle de ses danseuses est homogène; il ne traduit pas un geste de danseuse, mais un épisode de beauté, de luxe, de plaisir, d'art contemporain. Il y a certainement dans l'art et l'œuvre de Degas trois périodes, la période de tâtonnement, la période de recherche de la grâce, la période d'amertume et de mysoginie. Ses danseuses appartiennent presque toutes à sa période de grâce. Cette recherche s'affirme d'abord par son souci de mise en page. Elle est neuve et ingénieuse; le détail y joue pour la constitution des fonds, pour l'arabesque du premier plan un rôle toujours heureux, inspiré par le japonisme, mais traduit dans notre langue picturale, très nettement, sans à peu près; l'arabesque est tirée de la présentation normale des choses. Dans la composition on sent une préoccupation voisine de celle qui animait les Goncourt lorsqu'ils parlent, dans *Manette Salomon*, du mélange possible du nu et du costume moderne, et qu'ils esquissent en une page célèbre le tableau de la Revision que peint Corialis.

Degas a voulu, dans ses tableaux de danseuses, donner la marge de son sujet et mettre en place sa féerie moderne. Il y introduit le dilettante, l'instrumentiste, le maître de ballet en manches de chemise, l'abonné en habit noir; il colore le portant du décor ; sur ce fond très ordonné il fait jaillir sa libellule. Son souci d'observation le mène aux salles d'étude des danseuses; on le sent épris du mouvement rythmique; on le voit se conformer scrupuleusement aux déformations du métier dans ces corps souples, car il veut donner de la grâce réelle et aussi indiquer ce qu'il est permis d'en trouver dans nos spectacles d'apparat. Que ce soit d'un air ironique qu'il apporte ce bilan, cela n'empêche point qu'il soit très sensible à la beauté de la forme et du visage.

Quelques portraits de femme, précis comme des études de primitifs, fouillés dans une interprétation stricte, comme la *Tête de femme* de la collection Viau, en sont la marque certaine ; mais il veut détailler, et où un classique, convié à faire danser sous nos yeux le corps de ballet, se croira forcé d'obéir

à l'idée générale de grâce harmonieuse qu'implique cette présentation, l'observateur, le vériste qu'est Degas proclame les droits de la réalité de ne mettre de la beauté qu'où elle lui apparaît manifeste. Il atteint ainsi dans ces études de danseuses à une élégance suprême et ordonnée, en même temps qu'à une parfaite évocation du détail, et précise la date de son œuvre.

Lorsque plus tard, devenu plus amer, et parfois irrité, il aborde sa série des femmes à leur toilette, trahissant ainsi un besoin littéraire de légitimer l'emploi du nu, d'expliquer l'emploi qu'il en fait, on pourra noter le même souci d'art. Certes, on peut évoquer le vers de Baudelaire : « Je laisse à Gavarni, poète des chloroses », on peut aussi songer à l'esthétique naturaliste qui veut peindre la femme comme elle est, en tenant compte des déformations du corset, des talures de la vie, des fatigues de la maternité. Jamais Degas n'enjolive ; il ne fait pas d'académies ; il entend que les femmes nous donnent leur vérité. Là aussi, il voudra, dans la description d'un élément de plaisir et d'esthétique, trouver la note juste. Mais ce besoin de vérité, qu'on a pu, sans trop d'erreur, présenter comme une tendance au pessimisme, ne l'empêche point d'obéir encore à des recherches de grâce. Il ne les dirigera pas vers l'illusion ; il dit ce qu'il voit, avec rigueur, non sans un plaisir un peu âcre, mais la grâce est dans la disposition générale, dans le geste, dans la courbe du corps qu'il veut vraie, elliptique et qui est rarement sans élégance.

Les études de café-concert, comme certaines études de danseuses, ressortent de cette préoccupation de l'impressionnisme qu'a si nettement dégagée Whistler dans son célèbre *Ten o'clock*, à savoir que s'est surtout le soir, à l'heure des lumières, que l'heure vraie de la peinture sonne et que les plus belles recherches sont possibles. La doctrine est vraie, si à côté on laisse subsister que rien n'est plus beau que la parfaite traduction d'un ensoleillement. Les impressionnistes ont pu d'ailleurs être attirés vers ces études de soir par les modifications et les améliorations des lumières scéniques nouvelles, par les belles intensités qu'ils y trouvaient et les surprises qu'ils y découvraient dans l'étincellement des chairs et le miroitement des étoffes. Degas observe les cafés-concerts pour y saisir des gestes et des allures, du même esprit qui lui faisait dans son quartier regarder les tanières claires des blanchisseuses. C'était

la même recherche du caractère, du mouvement féminin ; son ironie a pu se plaire à juxtaposer dans son œuvre les gestes d'apparat les plus futiles et les gestes de travail les plus monotones de la femme ; vieillissant, il accentua les études dont le réalisme paraîtra sévère, mais il y trouva la satisfaction de son besoin de rejeter l'idée toute faite et de peindre les êtres et choses dans leur intimité vraie, même si la vision en peut sembler sardonique à quelqu'un qui saura regarder d'un œil moins juste et moins avisé que le sien.

A l'encontre des autres impressionnistes, Degas n'est pas un paysagiste excellent. Souvent les tableaux où il fait défiler des chevaux de course, vus finement et joliment, plaisent par des fonds très frais d'un vert calme et doux, mais le paysage n'est qu'un hors-d'œuvre dans la conception d'art de cet observateur de la vie des grandes villes.

L'Impressionnisme a été un peu la découverte des moyens de transcription du Paris nouveau qu'avait créé sous le second Empire des aspects de la vie jusque là inconnus. Degas se fit là une part considérable, car il fut longtemps le seul avec manet à prendre pour terroir les endroits de luxe, de lumière et de décor. Ses études préalables, son passage par le classicisme ne lui ont pas nui, car on voit par ses copies que les Primitifs ou les peintres de l'Ecole anglaise avaient dans ses admirations une place plus haute que ses maîtres immédiats. Ses sympathies pour Ingres, n'ont pas, heureusement, influencé son goût de coloriste qui s'est toujours développé très pur et très délicat, car ce n'est certes pas là qu'il eût trouvé un modèle à l'éclat des carnations de ses danseuses. Il était d'ailleurs dans sa nature réfléchie de se rendre compte très exactement de ce que l'art pouvait donner au moment où il se crut capable d'y ajouter.

Il n'était pas né, comme Manet, doué de l'esprit de mécontentement ; il ne fut pas tout de suite soucieux de renouveler la peinture. Mais il s'y mit vite, et une fois qu'il se fut persuadé et eut fixé ses tendances, il pratiqua l'art le plus personnel, le plus neuf et le moins obéissant aux leçons du passé. Intelligence très claire, doué de dons de métier exceptionnels, il a le droit d'être traité de grand peintre, pour avoir été souverain dans une province de l'art.

GUSTAVE KAHN.

IMAGES DOUBLES

A Gustave Kahn.

Un ciel de porcelaine gris perle
où des craquelures se ramifient
et s'entrecroisent en traits noirs. —
Des papillons blancs-roses s'y posent
par milliers ! — Le Cerisier en fleurs.

Par toute la campagne
de fins réseaux noirs et bruns
sont tendus pour captiver la neige,
la neige de fleurs blanches et roses,
posée sur toute branche —
neige éternelle — comme le printemps !

Un ruban pailleté d'or,
que fixent sur de la soie verte
de multiples épingles ! —
— La Route se sauve entre les arbres.

En S, quittant la forêt sombre,
un serpent rose et or
traverse son village
aux maisons ocre jaune. —
Des meules près la grand'route. —

Des vagues jaunes, roses et brunes,
à l'écume verte, vont toutes s'assoupir

contre une borne en pierre. —
— Les toits et les arbres du village
s'arrêtent au clocher !

Une dame en soie verte aux reflets argentés
s'accoude au vieux balcon de pierre
pour voir passer la rivière. —
— Par-dessus le vieux mur, les feuilles du saule
frémissent d'amusement !

Sur un écran bleu sombre,
que fixent des milliers de clous d'or,
passent, en ombres chinoises,
des bilboquets nombreux. —
— Vois, sur le ciel étoilé,
Tous ces pommiers qui s'en détachent en noir ! —

Vois ces femmes assises
qui se cachent derrière des éventails
pour jacasser !
— C'est l'hiver, on vous voit toutes, petites maisons,
à travers le réseau de branches nues !

Le ciel est immense comme la solitude !
Un arbuste — une petite maison —
— quelqu'un y est entré, laissant à la porte
son balai vert !

Sur le pont — (d'Avignon ?)
on s'écrase, on se presse, car
tout le monde y veut tenir. —
— Sur un vieux pont au change
les maisons y sont toutes
de travers !

Une lame d'acier bleu a coupé le ruban d'or !
— La route éclatante de soleil a fui
derrière un mur à contre jour. —

GEORGES MIGOT.

L'AUTRICHE-HONGRIE
ET LE CATHOLICISME

La guerre qu'elle a provoquée a posé la question du démembrement de l'Autriche-Hongrie. Cette question, moins sensible au début, a pris une acuité plus grande lorsque l'Italie d'abord, la Roumanie ensuite, entrèrent dans le conflit. Elle devint enfin pressante lorsque le Président Wilson posa comme base de la paix future le droit des nations à disposer d'elles-mêmes. Un Etat comme la Monarchie des Habsbourgs, formé de peuples divers (Italiens, Roumains, Yougoslaves) qui se réclament des pays voisins et que les pays voisins réclament, ou de nations qui revendiquent leur indépendance, comme les Tchéco-slovaques, ne peut subsister si le principe des nationalités est appliqué. D'autres arguments ont été émis, d'ailleurs, par les partisans de ce démembrement, surtout depuis que le gouvernement austro-hongrois s'est, presque ouvertement, rallié au plan pangermanique de la *Mitteleuropa*. On voit, en effet, le danger qu'offrirait ce bloc de l'Europe Centrale composé de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Bulgarie et de la Turquie. L'Europe serait séparée en deux tronçons par un syndicat d'Etats comptant, au bas mot, 150 millions d'habitants. Les grandes voies de communication entre le nord et le sud seraient accaparées par cette *Mitteleuropa* qui, en outre, barrerait toutes les routes entre l'Occident et l'Orient. Maîtresse de la plus grande partie du continent européen, cette formidable organisation n'aurait pas de peine, avec ses nombreuses armées de terre et de mer dressées à la prussienne, à s'assurer la maîtrise de l'Europe, d'abord, celle

du monde ensuite. La dislocation de l'Empire des Habsbourgs briserait les reins du monstre et rendrait cette *Mitteleuropa* impossible.

L'Autriche-Hongrie a pourtant trouvé des partisans. Certains se sont élevés pour la défendre, aussi bien parmi les Alliés de l'Entente que parmi les neutres. Les catholiques, surtout, ne voyaient pas sans une certaine appréhension se dessiner un mouvement anti-autrichien. Ils craignaient de voir disparaître le dernier grand Etat européen nominalement catholique dans son gouvernement, et les Habsbourgs cesser d'être empereurs-rois apostoliques. Ils essayèrent donc d'argumenter en faveur de la Monarchie dualiste. Certains soi-disant diplomates leur prêtèrent l'appui de leur plume et de leur influence. On prétendit, par exemple, que l'Autriche-Hongrie catholique était indispensable au véritable équilibre européen. Elle s'opposerait à l'Allemagne que dirige la Prusse protestante. C'était là le fond de tous les raisonnements, car nous passons sur une foule de détails que les événements, surtout les déclarations et les discours des députés slaves au Reichsrat, ont démentis. N'avait-on pas dit, en effet, que les sujets des Habsbourgs s'étaient toujours montrés, et continueraient à se montrer les fidèles et loyaux serviteurs de leur empereur et maître ?

Les arguments n'ayant pas suffi à convaincre l'Entente, des conciliabules furent tenus en Espagne et en Suisse. Les représentants des partis catholiques des Empires centraux y prirent part aux côtés de divers prélats. Qu'y dit-on ? Dieu le sait. Ces parlotes en pays neutres furent-elles sans influence sur la note que Benoît XV adressa aux belligérants ? Il est difficile de le nier. Des catholiques eux-mêmes ont vu dans la démarche pontificale une tentative en faveur de l'Autriche.

L'*Osservatore Romano*, écrit M. Julien de Narfon dans le *Journal de Genève* du 6 septembre, a démenti que la note pontificale fût d'inspiration autrichienne ou même principalement favorable aux empires centraux. Il y a dans la note une phrase caractéristique à laquelle ce démenti nous oblige à nous reporter. Le pape y affirme qu'il n'écoute « les suggestions ou les intérêts d'aucune des parties belligérantes », mais il se déclare en même temps poussé, dit-il, par les sollicitations de nos enfants qui implorent notre intervention et notre parole pacificatrice.

Donc l'intervention du Pape a été sollicitée, implorée, c'est Benoît XV lui-même qui le dit. Par qui l'a-t-elle été et de quelle manière? Voilà ce que nous ne savons pas. Peut-être ne s'agit-il que de sollicitations et d'implorations privées. L'opinion, même catholique, a beaucoup de peine à le croire. Sans doute il y a le démenti de *l'Osservatore Romano*. Mais puisque le document pontifical appartient sans conteste et exclusivement à l'ordre diplomatique, le démenti de *l'Osservatore Romano* est peut-être bien de même nature, et ce serait tout dire. D'ailleurs il ne dément pas le fait de la suggestion, il nie que la note soit due à quelque suggestion que ce soit. Ce n'est pas la même chose. Même observation à propos de l'affirmation pontificale à laquelle se réfère *l'Osservatore* : « Nous qui n'écoutons les suggestions ou les intérêts d'aucune des parties belligérantes..., etc. » Benoît XV ne nie pas ces suggestions. Il affirme qu'il ne les a pas écoutées. Et ne serait-ce pas sous-entendre qu'elles se sont produites, plutôt que le nier?

Il nous serait difficile de démentir l'écrivain catholique qu'est M. de Narfon. Il connaît trop bien la casuistique pour s'être trompé dans son analyse. Nous pouvons donc le croire lorsqu'il voit dans la note papale une suggestion de Vienne. Il y en a, d'ailleurs, une preuve qu'il ignorait probablement. Le 21 juillet, trois semaines à l'avance, la *Reichspost*, organe du parti social chrétien de Vienne, annonçait une prochaine démarche du pape. Ce journal la commentait même dans un article intitulé : *le Pape et la question de la paix*.

L'Eglise, disait la feuille viennoise, devait user de toute son influence pour faire de nouveau fraterniser les Etats.

Elle laissait entendre que Benoît XV avait déjà tenté plusieurs fois cette réconciliation des peuples et elle ajoutait :

Il n'est ni nécessaire, ni recommandable de livrer à l'opinion publique toutes les phases de cette action délicate.

On sait que la tentative pontificale eut lieu comme l'annonçait la *Reichspost*. On sait que, dans sa note, le Souverain Pontife s'exprimait en des termes qui rappellent ceux du journal allemand des bords du Danube :

Nous n'avons pas cessé, disait le Saint-Père, d'exhorter les peuples et les gouvernements belligérants à redevenir frères, bien que la publicité n'ai pas été donnée à tout ce que nous avons fait pour atteindre ce noble but.

En dehors de la teneur même de la Note, — qui ne nomme

ni la Russie, ni la Serbie, ni la Roumanie, ni les Slaves de la Double Monarchie, — cette coïncidence porte conséquemment à penser que Benoît XV n'a cherché qu'à sauver l'Autriche-Hongrie qui, dans son esprit, a remplacé la France comme fille aînée de l'Eglise.

Nous voudrions donc examiner si réellement l'Eglise a intérêt à soutenir ainsi la cause des Habsbourgs. Disons franchement que nous ne le croyons pas. Nous montrerons, en effet, que le catholicisme n'a été, entre les mains des gouvernants austro-hongrois, qu'une arme politique pour l'asservissement des peuples. Il nous sera facile, d'autre part, de prouver que, loin d'affaiblir l'Allemagne prussianisée, le maintien de l'Autriche-Hongrie catholique la fortifie d'une alliée fidèle. Enfin nous exposerons que l'Eglise risque de voir la quitter tous les peuples qu'elle aura contribué à maintenir sous la férule habsbourgeoise.

§

Certes, si les Habsbourgs n'ont pas avec eux apporté le christianisme dans les Etats qu'ils assujettirent, ils ont tout fait pour en extirper l'hérésie. C'est par là sans doute qu'ils méritent le titre de monarques apostoliques. Il faut dire qu'ils eurent fort à faire. Lorsqu'en 1526 Ferdinand devint maître de la Bohême, il trouva ce royaume encore plein du souvenir de Jean Huss et des guerres hussites. Les théories de Luther n'avaient donc pas eu de peine à se répandre dans ce milieu propice où elles partageaient le terrain avec les doctrines de l'Unité des Frères Bohêmes. Il résolut de ramener au catholicisme toutes ces brebis égarées. Il employa dans ce but les moyens les plus rudes et mécontenta ses nouveaux sujets. Sous ses successeurs, et particulièrement sous Ferdinand II, le mécontentement général provoqua un soulèvement. Les Habsbourgs furent destitués et les Etats généraux de Bohême élurent Frédéric le Palatin (1619). La guerre de Trente ans commençait. Elle aboutit, pour les Tchèques, à la défaite de la Montagne Blanche (1620) et aux tortures de la Contre-Réforme. Pendant deux siècles tout ce qui était tchèque fut impitoyablement poursuivi. La noblesse fut anéantie, la population traquée, obligée à la conversion ou à l'exil. Les biens furent saisis au profit d'une aristocratie étrangère, allemande ou prête à se germaniser. Les souvenirs les plus précieux de

la nation furent détruits ; les livres furent brûlés. En plein dix-huitième siècle encore, le jésuite Koniaš se flatte d'avoir anéanti soixante mille volumes. La Bohême est donc devenue catholique, — mais elle a presque cessé d'exister.

Le même sort échut aux Slovaques, cette famille tchèque dévolue à la Hongrie, et aux Slovènes, Slaves du Sud qui avaient embrassé la religion luthérienne. La réaction catholique dirigée par les Habsbourgs, pour être moins cruelle envers eux, n'en fut pas moins rude.

Ce zèle apostolique des Habsbourgs n'était-il dû qu'à leur profond amour pour la religion catholique ? C'est fort douteux. A les voir en Bohême remplacer les habitants autochtones par des intrus, surtout par des Allemands, le cardinal de Richelieu ne s'y est pas trompé. Il a compris que cette prétendue lutte contre l'hérésie cachait une ambition dynastique, et que la maison allemande d'Autriche ne cherchait qu'à germaniser ce pays pour le mieux assujettir. Le but des Habsbourgs était le même en Slovénie. Il s'agissait pour eux, sous le couvert de la religion, d'imposer la domination allemande. Celle-ci s'imposa même si brutalement qu'elle provoqua une sorte de jacquerie. Quatre-vingt mille paysans slovènes et croates se soulevèrent pour essayer de s'arracher à l'oppression germanique. Leur soulèvement fut, d'ailleurs, brutalement réprimé.

Il n'est pas nécessaire même de remonter si loin dans l'histoire pour montrer quel rôle les Habsbourgs ont toujours songé à faire jouer à l'Eglise. Dans un décret du 3 mars 1792, Léopold II l'a nettement déclaré :

> Bien que le prêtre soit, comme il doit toujours l'être, un pasteur d'âmes, y disait-il, il faut pourtant le considérer non seulement comme un prêtre et un citoyen, mais encore comme un fonctionnaire de l'Etat dans l'Eglise, puisque le soin des âmes a sur les sentiments du peuple une influence illimitée et qu'il participe directement ou indirectement aux matières politiques les plus importantes.

Ce qui signifie que les prêtres, étant fonctionnaires de l'Etat en même temps que de l'Eglise, doivent se mettre au service du gouvernement. C'est, en effet, ainsi que les Empereurs d'Autriche ont fait de la religion un instrument de leurs intérêts et du clergé leur auxiliaire.

Le gouvernement, écrivait naguère un anonyme dans la *Revue de*

Paris (1), a besoin de lui partout : en Bohême, contre le nationalisme tchèque, en Carniole, pour faire échec aux libéraux, sur le littoral, pour attiser la discorde entre Slaves et Italiens.

Nous pourrions ajouter : en Dalmatie, en Croatie, en Bosnie-Herzégovine, pour mettre aux prises Serbes orthodoxes et Croates catholiques ; ou en Galicie pour jeter les uns contre les autres Ruthènes et Polonais. La « colonisation » de la Bosnie-Herzégovine en est l'exemple le plus récent. Dès les premiers jours de son occupation, l'Autriche-Hongrie s'est servie de la religion pour réaliser son fameux principe : *divide et impera.*

Pour mieux assimiler les populations, il fallait les forcer à abandonner tout ce qui était susceptible de renforcer leur conscience nationale, surtout l'islamisme, qui ne pouvait être dirigé par aucun fonctionnaire germanophile, et l'orthodoxie qui, avec sa liturgie serbe et son organisation autonome, pouvait échapper au contrôle de Vienne. Le gouvernement « ne perdit pas son temps pour réaliser le plan combiné d'avance : forcer les riches musulmans à émigrer en Asie-Mineure et les remplacer par des colons allemands et juifs. Les orphelins mahométans étaient forcés de renoncer à leur religion et d'embrasser le catholicisme ; les soldats et les gendarmes pénétraient dans l'asile sacré des mahométans : le harem. On foulait aux pieds la religion, en transformant les mosquées en écurie et en porcherie ; on confisquait les domaines ; on se moquait des mœurs et des traditions nationales. En même temps les orthodoxes étaient mis sous surveillance et les catholiques étaient favorisés par tous les moyens dont disposait un pouvoir jésuitique (2). »

Le catholicisme, uniforme pour tous et partout avec sa liturgie latine inaccessible au peuple, le catholicisme qui ne reconnaît pas même la traduction des Ecritures en langue vulgaire, semble parfaitement convenir aux Habsbourgs comme moyen de dénationalisation. Aussi le Memorandum que nous citons plus haut le range-t-il parmi les procédés employés par l'administration austro-hongroise pour soumettre les Yougo-

(1) *Le Saint-Siège et l'Autriche*, par XXX, *Revue de Paris* du 15 février 1917, p. 877.

(2) *Memorandum présenté à la deuxième conférence de la Paix à La Haye* par les Emigrants de Bosnie-Herzégovine. *Revue Slave*, nº de juillet-août 1907.

slaves de Bosnie-Herzégovine. Dans le but de faire oublier aux Bosniaques « la nation d'où ils tirent leurs origines », on saisit leurs livres et leurs journaux, on leur interdit l'emploi de la *gousla*, on abolit « l'autonomie de l'école et de l'église », on leur imposa « la surveillance par la police des conseillers municipaux orthodoxes et mahométans » ; défense fut « faite au peuple de fêter saint Sava, patron de l'église serbe, et la Slava, fête par laquelle les Serbes se distinguent de toutes les autres nations ». Ils peuvent s'estimer heureux encore qu'on ne leur eût pas imposé un autre saint patron, comme on le fit en Bohême, où l'on remplaça Jean Huss par un Jean Népomucène inexistant, affirment les savants tchèques.

C'est qu'aussi les dignitaires de l'Eglise sont, avant tout, en Autriche-Hongrie, des fonctionnaires de l'Etat. Ils ont leurs fonctions politiques au même titre que les lieutenants généraux, gouverneurs ou préfets. On les nomme ou on les déplace non pas suivant leur capacité sacerdotale ou leur piété exemplaire, mais selon qu'ils rendront plus ou moins de services à l'action gouvernementale. On nommera à l'archiépiscopat de Sarajevo Mgr Stadler, d'une famille juive convertie, parce qu'il possède, en même temps que le loyalisme le plus éprouvé, l'ardeur du néophyte et l'activité de sa race. On envoie à Olomouc (Olmütz), siège archidiocésain de peu d'importance, le cardinal Skrbenský, archevêque de Prague, qui est Tchèque. On le remplace, à la tête du diocèse le plus important de toute la Bohême et de toute la Moravie, par Mgr Huyn, un Allemand, lequel s'empresse d'appeler, comme coadjuteurs, des évêques allemands dans une région presque entièrement tchèque. En Hongrie également les évêques sont triés sur le volet. N'obtient un siège épiscopal que celui qui a donné des preuves de son chauvinisme magyar. Le haut clergé de la Monarchie jouit, d'ailleurs, de trop de privilèges accordés par l'Etat pour ne pas s'en faire le ministre — au sens propre du mot — presque autant que celui de l'Eglise. Les hauts dignitaires ecclésiastiques entrent de droit au Parlement comme membres de la Chambre des Pairs, — sans parler des titres nobiliaires et des énormes revenus attachés à leurs charges. Ils acceptent donc, en même temps que leur nomination, un rôle politique qui ne s'accorde pas toujours avec leur mission évangélique.

Le bas clergé semble cependant plus indépendant. Il est

respecté du peuple à la vie duquel il se mêle volontiers. S'il participe à la vie politique, c'est en tant que citoyen comme les autres, sans privilège spécial. Le simple prêtre même a souvent pris une part active au réveil des nationalités. Avant la guerre, l'Autriche laissa faire jusqu'à un certain point et, si elle se vengea, sa vengeance, ne portant que sur l'avancement du ministre de Dieu, n'apparut point. En Hongrie, il n'en fut pas toujours ainsi, témoin le cas d'André Hlinka, curé slovaque de Ružomberok. Patriote ardent, il a été scandaleusement condamné, il y a quelque dix ans, pour avoir dévoilé les malversations commises par la municipalité magyare et pour avoir appuyé un candidat slovaque. Depuis la guerre, les choses ont changé en Autriche et empiré en Hongrie. Le nombre des curés et des vicaires emprisonnés ou internés dans les camps de concentration est incroyable dans les Pays tchèques, en Slovaquie, en Transylvanie, en Istrie, en Dalmatie, en Croatie et en Bosnie-Herzégovine. Leur seul crime était d'appartenir à une nationalité autre que l'allemande et la magyare, et de se refuser à faire la propagande germanisatrice ou magyarisatrice que l'on exigeait d'eux. La *Nation Tchèque* et le *Bulletin Yougoslave*, ces deux revues auxquelles il faut toujours recourir quand on parle des affaires austro-hongroises, ont cité à ce sujet une foule de noms, exposé nombre de faits. On peut se demander si la Maison qui traite de cette façon l'Eglise et ses ministres possède une foi bien sincère.

§

Un jour, Joseph II recevait le Pape Pie VI. Lorsque le Saint-Père voulut, avant de se retirer, lui donner sa bénédiction pontificale, l'empereur ne daigna pas enlever son chapeau. Comme le Souverain Pontife le priait de se découvrir, Joseph II lui répondit impertinemment : « Si la bénédiction est bonne, elle passera bien à travers mon chapeau » (*Ist der Segen gut, so kommt er auch durch den Hut*). Depuis cette époque, les Habsbourgs ont, certes, bien changé — au moins en apparence. François-Joseph ne manquait aucun office religieux, et sa cour avait ordre d'y assister aussi. Le jeudi saint, on le voyait s'abaisser humblement à venir à l'église Saint-Etienne, de Vienne, laver les pieds propres de douze mendiants viennois convenablement choisis. A la Fête-Dieu il sui-

vait avec componction la procession du Très-Saint-Sacrement. Il aimait les pompes religieuses et triompha au Congrès Eucharistique de Vienne, en 1912, où, entouré de tous ses dignitaires, on le vit apparaître dans toute la majesté digne d'un monarque apostolique... Il était moins majestueux lorsque, le soir, il se rendait chez Caroline Schratt, l'actrice du Burg-Theater qu'il honorait de ses faveurs. Il manquait même à tel point de majesté que les Viennois l'appelaient irrévérencieusement « Herr Schratt ». La dévotion de l'empereur s'accommodait fort bien, d'ailleurs, d'une liberté de mœurs que partagait toute la cour. Il faut lire, à ce sujet, les récits de la comtesse Zanardi-Landi, fille naturelle de l'impératrice Elisabeth, ou ceux de la comtesse Marie Larisch, fille naturelle de Louis II de Bavière et nièce d'Elisabeth, dans deux livres (1) qu'on a interdits en Autriche, mais qu'on n'y a pas démentis.

Pour être prince, il est vrai, on n'en est pas moins homme. Cette conduite toute humaine est excusable : l'esprit est prompt, la chair est faible. Nous serions donc prêts à accorder à M. Schratt toute l'indulgence que prêchent les Evangiles : que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre. Mais M. Schratt était empereur, et l'empereur a fait pis. Il a violé, en maintes occasions, la parole donnée, les engagements les plus sacrés ; il a approuvé des mesures que l'Eglise réprouve ; il a imposé sa volonté au Vatican. Qu'il ait promis par des lois solennelles de respecter dans son Etat les droits les plus stricts des nationalités, et qu'il ait été le premier à violer ces lois ; qu'il ait pris envers les Tchèques des engagements formels — que tout dernièrement un journal de Prague rappelait encore en se contentant de les reproduire — et qu'il ne les ait pas tenus, cela regarde la politique intérieure de l'Autriche-Hongrie et la conscience du Monarque. Le Saint-Père, qui n'était pas alors Benoît XV, n'avait pas à intervenir, aussi n'est-ce pas de ces paroles-là que nous voulons parler. Le 18 août 1855, pour fêter son vingt-cinquième anniversaire, le jeune François-Joseph, sur les conseils de son ancien précepteur, Mgr Rauscher, archevêque de Vienne, et avec l'assentiment du ministre Bach, signa un Concordat qui accordait dans l'Empire une place prépondérante à l'Eglise. Ce

(1) *My Past*, by the Countess Marie Larish, London 1913, et *The Secret of an Empress*, by Countess Zanardi Landi, London 1914.

n'était, du reste, que la reconnaissance d'un fait accompli. Ce concordat avait été conçu et établi par une réunion des évêques d'Autriche tenue à Vienne aux mois de mai et juin 1849. Il avait même été appliqué en fait dès 1852 et devait, à perpétuité, reconnaître « les droits imprescriptibles que l'Eglise tire de sa Divine origine ». Cette perpétuité dura juste quelques années.

Le 30 juillet 1870, dit M. H. W. Steed (1), l'empereur adressa à son chancelier, le comte Beust, un rescrit déclarant que le dogme de l'infaillibilité pontificale avait détruit le Concordat, puisque le chef infaillible de l'Eglise ne saurait être lié par un contrat. Quatre ans plus tard, cette ordonnance fut complétée par des lois qui annulaient formellement le Concordat, réglaient l'autonomie ecclésiastique et déterminaient les limites au delà desquelles l'intervention ecclésiastique serait un empiètement sur les droits inviolables de l'Etat.

On fit grand bruit lorsque la République française rompit un Concordat qu'elle n'avait pas établi ; on en fit moins lorsque François-Joseph reniait ainsi sa propre signature. Il semble que Rome ne se scandalisa guère plus lorsque le roi apostolique de Hongrie qu'était François-Joseph, après avoir enlevé aux curés les registres d'état civil, institua le divorce dans son royaume (1894), se substituant à Dieu pour délier sur la terre ce qui ne doit l'être que dans le ciel. Le Vatican avait sans doute compris que cet acte irréligieux était aussi nécessaire à la politique du monarque que ses actes religieux.

Religion et politique sont toujours et indissolublement liées chez les Habsbourgs. Cette liaison va si loin même qu'en 1903 la politique austro-hongroise osa, lorsque le Conclave devait élire le successeur de Léon XIII, se permettre, selon le mot de M. Ernest Denis, de corriger l'inspiration du Saint-Esprit. On connaît le fait. Le cardinal Rampolla allait être élu. On savait à Vienne, parce qu'il ne les avait jamais cachées, que les sympathies du cardinal allaient à la France. Le cardinal Pyzyna déclara donc, au nom de l'empereur, qu'il exercerait son droit de *veto* contre le cardinal Rampolla. C'est ainsi que fut élu Pie X qui, dit-on, essaya au dernier moment de détourner de la guerre François-Joseph à qui il devait son siège.

(1) Henri Wickham Steed : *La Monarchie des Habsbourgs*, traduction de M. Firmin Roz. — Paris 1916, page 138.

Au lendemain du Conclave, dit M. Julien de Narfon, comme je venais d'exprimer à Mgr Gaspari mon étonnement un peu scandalisé de ce que le Sacré-Collège eût cédé si vite à l'insolent *veto* dont a candidature du cardinal Rampolla avait été frappée par Sa Majesté apostolique, le futur secrétaire d'Etat de Benoît XV me fit le plus naturellement du monde cette réponse : « On ne peut pas faire un pape contre l'Autriche. »

On accepta donc, à Rome, l'insolence, et l'on fit un pape pour l'Autriche et pour son alliée l'Allemagne. Pourtant, et nous le répétons après bien d'autres, la vie religieuse n'est, en Autriche-Hongrie, qu'apparente non, seulement à la cour, mais dans le clergé même. Quels grands noms y trouve-t-on ? Où sont les apôtres ? Où sont les saint Louis, les François de Salle, les Bossuet, les Fénelon, les Montalembert ? Le clergé d'Autriche-Hongrie est une classe à laquelle, comme l'a dit spirituellement l'auteur anonyme de la *Revue de Paris*, « la Providence épargne depuis longtemps le périlleux honneur de produire des grands hommes ». Elle lui épargne aussi celui de produire de grandes œuvres. Si l'on consulte les annales des différentes missions catholiques, on n'y trouve le nom d'aucun prélat, d'aucun prêtre autrichien. Les hauts dignitaires de l'Eglise joignent pourtant en Autriche à d'importants privilèges politiques d'immenses revenus. Les ordres religieux possèdent de véritables territoires. Que font-ils de toutes ces prospérités ? Les statistiques ne les montrent pas plus généreux envers le Denier de Saint-Pierre ou la Propagande qu'un pays soi-disant athée comme la France.

Ce qui se produisit à propos du fameux Congrès eucharistique de Vienne, en 1912, est caractéristique à l'égard de la générosité des Habsbourgs et de leur clergé. Le récit en fut fait par M. Yakchitch, l'éminent historien serbe, dans le *Temps* du 19 août 1917. Le véritable organisateur de ce Congrès fut l'archiduc François-Ferdinand. Cette cérémonie « devait servir à réveiller et à grouper autour du trône tous les dévouements et toutes les paroisses du catholicisme bariolé de l'Empire : des Tyroliens, des Slovènes, des Croates, des Ruthènes, des Magyars, des Tchèques, des Polonais surtout, sans parler des Viennois et des Autrichiens proprement dits. Il s'agissait d'appeler à Vienne la foule des prêtres et des fidèles et de leur montrer l'empereur et son héritier comme les lieutenants ac-

tuels et futurs du Dieu toujours présent dans l'eucharistie. » L'archiduc constitua un comité en vue de l'organisation de cette imposante cérémonie. Rien ne fut épargné pour donner à la fête un éclat digne de Dieu et des Habsbourgs. Des milliers de fidèles en costumes nationaux devaient être amenés, logés et nourris à Vienne. On fit si bien que le budget atteignit et dépassa cinq millions de couronnes.

Le comité fut d'abord sans inquiétude : l'archiduc avait été si pressant dans ses instructions et l'empereur et l'archiduc étaient si riches. Mais à la première audience où le projet et l'addition furent présentés à Son Altesse, le Comité dut constater que le projet plaisait, mais que l'addition ne semblait pas devoir être soldée par ce conseiller auguste : « C'est une grosse somme, leur répondit-il, mais je suis sûr que vous la trouverez. » Le comité frappa en vain à toutes les portes. Enfin le comte Stürgkh promit d'intervenir auprès du prince. Il n'obtint pas d'argent. « Mais j'ai un autre moyen », dit l'archiduc au ministre qui reçut des ordres en conséquence...Le Congrès eut lieu avec l'éclat que l'on sait.

Quelques jours après, la *Wiener Zeitung*, le journal officiel de la Monarchie, commençait à publier des décrets d'anoblissement dont le premier étonna un peu l'opinion et dont la suite la scandalisa, quand on sut que ces anoblissements étaient la rançon financière du Congrès, « l'autre moyen » trouvé par l'archiduc de régler la « douloureuse ». Au bout du compte six riches industriels et financiers israélites étaient anoblis pour avoir prêté leur concours à une œuvre de « défense monarchique », mais sans avoir su d'avance à quelle sorte d'œuvre leur généreux versement devait aller. L'un d'eux fut mis au courant de cet emploi après coup seulement : il protesta devant témoin, mais n'osa pas refuser le titre. L'*Arbeiter Zeitung* dévoila alors le scandale. Et voilà comment Jésus, qui avait chassé les marchands du temple, les retrouva à Vienne, auréolés des rayons de la Sainte-Eucharistie, le blason reluisant d'or juif.

Benoît XV s'est donc, comme bien d'autres, laissé prendre. Il n'a pas vu qu'il n'y avait en Autriche « que des cadres somptueux, des gestes vains, un squelette de religion drapé de pourpre et d'or (1) ». Et c'est par ces trompeuses ap-

(1) Julien de Narfon, *article cité.*

parences qu'il a été poussé à travailler au maintien de la monarchie dualiste si nécessaire à l'Allemagne.

§

En 1871, après notre défaite, l'Allemagne s'était réconciliée avec son ennemie de 1866 et, à l'entrevue qu'il avait à Gastein avec l'empereur Guillaume Ier, François-Joseph voulait bien oublier le désastre de Sadowa et jeter les bases d'une future alliance entre les deux Empires. L'officieuse *Kreuz-Zeitung* parlait alors de l'importance que l'Allemagne « attache au maintien de l'Autriche intacte et forte ». Que dirait-elle aujourd'hui? Guillaume II a conçu un rêve immense. Il veut mettre l'Allemagne à la tête d'un Empire universel et, pour commencer, lui assurer des débouchés vers l'Orient en créant une vaste Europe Centrale dont l'Autriche-Hongrie serait la clef de voûte. Ce projet, les Allemands ne l'ont jamais caché. Ils l'étalent encore aujourd'hui complaisamment dans leurs journaux ou dans mille brochures. C'est pour réaliser ce plan que luttent les armées allemandes et que les forces des Habsbourgs leur prêtent un concours précieux. C'est que l'Autriche-Hongrie officielle s'est, en effet, livrée à son alliée. La *Mitteleuropa* a trouvé des partisans enthousiastes dans les sphères dirigeantes de Vienne et de Budapest, et la cléricale *Reichspost* n'est pas la dernière à en souhaiter la réalisation. Le haut clergé lui-même apporte avec empressement son adhésion au projet qui doit faire de la monarchie danubienne une colonie allemande, le trait-d'union entre Berlin, Sofia, Constantinople et Bagdad.

Si Sa Sainteté Benoît XV connaît l'allemand, elle a peut-être lu à ce sujet un petit livre fort édifiant. Il est intitulé *Deutschland und Ungarn* (1) (L'Allemagne et la Hongrie) et a pour auteur M. Edouard Pálvi, rédacteur en chef du journal magyar *Budapesti Napló*. Ce journaliste reproduit dans son ouvrage deux lettres à lui adressées par les deux plus importants prélats de la Hongrie, au sujet de la *Mitteleuropa*. Elles peignent trop bien l'état d'esprit du haut clergé austro-hongrois pour que nous ne les citions pas. Voici donc, traduite fidèlement, la première (page 53) :

(1) Ed. Pálvi : *Deutschland und Ungarn*. S. Hirzel, édit. Leipzig, 1915.

Monsieur le Rédacteur (1),

Je vous remercie de l'article de journal que vous m'avez envoyé. Quant à l'opinion que vous m'avez demandé de formuler, je n'ai rien à objecter si vous vous appuyez, dans ceux de vos écrits qui paraissent en Allemagne, sur mon sentiment touchant l'alliance germano-austro-magyare.

Vous attendez sûrement de moi, Primat de l'Eglise catholique en Hongrie, Monsieur le Rédacteur en chef, moins un exposé des bases sentimentales ou des intérêts politiques, économiques et intellectuels qui lient la Monarchie austro-hongroise au puissant Empire allemand que, plutôt, l'indication des points de vue spécifiquement ecclésiastiques qui recommandent l'alliance avec l'Allemagne et en augmentent la force intime. *A mon avis, l'Eglise catholique a, aussi bien en Hongrie qu'en Autriche, un grand intérêt à ce que notre alliance avec l'Allemagne soit forte, durable et intime.* La race allemande se distingue par la profondeur du sentiment et la pénétration de la pensée. Son intelligence ne se contente pas de solutions superficielles, elle cherche plutôt des bases satisfaisantes ; c'est pourquoi elle est si exceptionnellement bien douée en matière religieuse. (*Eben deshalb ist sie aussordentlich religiös veranlagt.*)

Et, comme sa conviction religieuse est développée par une étude sérieuse, elle prend aussi les autres au sérieux et elle honore sincèrement la conviction religieuse des autres. En matière religieuse, l'Allemand est indulgent ; il honore et protège la liberté.

La capacité de l'Allemand comme créateur d'Etat est peut-être la plus grande du monde, aussi sait-il fort bien quel rôle important incombe à la religion dans la vie publique. En conséquence, il protège et soutient toujours la religion et ne commit point la faute politique que l'on a commise là où, en séparant l'Eglise de l'Etat, on a foulé aux pieds la liberté de conscience.

Le monde catholique de Hongrie et d'Autriche est plein d'un sincère dévouement pour l'alliance allemande et s'efforce de la renforcer.

En Hongrie et en Autriche, tout comme en Allemagne, l'Eglise catholique est libre au même degré que les autres religions. Les relations amicales mutuelles de ces deux puissants empires, qui garantissent la liberté de l'Eglise, ne peuvent constituer que des avantages pour les catholiques de la Hongrie aussi bien que de l'Autriche. Nous voyons donc avec satisfaction les douleurs et les espoirs communs, les luttes et les victoires communes lier plus fortement les deux empires et plus étroitement sceller leur union dans le sang.

Tout le monde en Hongrie a la plus inébranlable confiance dans

(1) Les phrases soulignées le sont dans l'original.

la victoire définitive des armes allemandes, autrichiennes et hongroises, dans un meilleur avenir, dans lequel l'esprit du vainqueur écartera de l'Eglise universelle beaucoup de dangers menaçants.

Veuillez agréer, etc.

Esztergom, 19 février 1915.

JEAN CSERNOCH,
cardinal, prince-primat
archevêque d'Esztergom (Gran).

Ainsi donc la plus haute autorité ecclésiastique du royaume apostolique de Hongrie oublie sciemment que l'Allemagne est un empire surtout protestant, régi par la Prusse protestante. Il prétend sciemment que l'Allemand a toutes les qualités morales et intellectuelles, la tolérance en matière religieuse, surtout. Le cardinal Csernoch oublie volontairement — car un prince de l'Eglise ne peut ignorer ce que sait tout profane — qu'il n'y a pas si longtemps que s'est apaisé en Allemagne le fameux *Kulturkampf*. Et tout cela pour en arriver à nous dire que l'Eglise catholique a intérêt à voir unies l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, et que le monde catholique austro-hongrois est tout dévoué à la Mitteleuropa.

Le Souverain Pontife reconnaîtra que nous avons quelque raison de suspecter les intentions de l'Autriche-Hongrie lorsqu'un archevêque, un si haut pasteur des âmes, s'exprime de telle sorte. Et pourtant le ton du Prince-primat de Hongrie est encore modéré. Sa lettre conserve une certaine noblesse; celle de Mgr Prohaszka, qui n'est pas prince, mais simple évêque, en manque absolument. Brièvement, carrément, Sa Grandeur dit leur fait à toutes les Puissances de l'Entente et crûment expose la nécessité de réaliser le projet pangermanique par une alliance des catholiques et des protestants. Mais le texte de cette missive (p. 57) se suffit à lui-même. Goûtons-le :

Monsieur,

La presse de l'Entente ayant, dans tous les domaines de la vie intellectuelle et économique, répandu tant de mensonges, on n'a pas lieu d'être surpris qu'elle s'aventure dans le domaine ecclésiastique et qu'elle veuille même persuader le public aveugle que nous, les coalisés, avons entrepris une croisade pour l'anéantissement du catholicisme. Il faut, en vérité, que celui qui écrit de telles choses soit bien à court d'œillères; et tous ces préjugés, toute cette excitation, qui empêchent la calme réflexion, ne sont pas autre chose. Nous

voyons clairement, par contre, que s'il y a quelque part quelque chose qui ressemble à une croisade, c'est du côté de l'Entente qu'il faut le trouver. Il n'est même pas nécessaire de chercher. Qu'essaye donc la Russie en Galicie ; comment y pratique-t-on le « prosélytisme » et comment y introduit-on l'orthodoxie ? Comment y viole-t-on les consciences et comment force-t-on les populations à abandonner l'Eglise catholique ? Une telle chose n'est possible qu'en Russie où, non seulement les corps, mais aussi les cœurs et les consciences saignent. *Si donc l'Eglise catholique a quelque chose à craindre, c'est la victoire de l'Entente.* La petite Belgique catholique, maintenant prise dans l'engrenage, n'y changera sûrement rien, et la France, mue d'une haine religieuse officielle, encore moins. C'est pourquoi l'on dit chez nous : *tenons-nous unis et luttons pour tous les intérêts grands et sacrés, les intérêts de l'Eglise catholique y compris.* Toute autre chose est un vain espoir, une illusion utopique. *L'Eglise catholique a besoin, elle aussi, d'une barrière solide* qui, de la Belgique (qui doit être rétablie), s'étendra jusqu'aux territoires du Croissant, lequel n'est pas si sanguinaire qu'il le semble. *L'Eglise catholique et la chrétienté protestante doivent s'unir* contre la violation destructive des consciences, contre la haine religieuse française. Notre instinct de conservation et notre amour pour l'Eglise et la Chrétienté le réclament également.

Avec la bénédiction de Dieu,

Votre tout dévoué

OTTOKAR PROHÁSZKA,
évêque.

Székesfejérvar, le 15 février 1915.

Certes nous comprenons jusqu'à un certain point la haine qu'éprouve Mgr Prohászka pour la Russie schismatique des tsars. Nous savons que, pendant l'occupation de la Galicie, les Uniates ont souffert des abus du trop ardent prosélytisme du Saint-Synode. Nous savons que l'archevêque uniate de Lwov (Lemberg), Mgr Szepticky, a été interné dans un couvent. Mais nous savons aussi que le fanatisme austro-hongrois, à la veille même de la guerre, s'était fortement exercé contre les Russes ou Ruthènes orthodoxes de cette même Galicie ou de sa voisine la Bukovine. Nous savons que des prêtres orthodoxes ont été arrêtés, jugés et condamnés sans preuves sérieuses à Lwov et à Marmaros-Sziget. Est-il surprenant que les Russes se soient souvenus de ces faits — que Mgr Prohászka a sans doute oubliés — et s'en soient voulu venger ? La vengeance est basse, nous l'avouons, mais elle est au moins une

excuse. Quelle excuse les Allemands peuvent-ils invoquer pour expliquer leur conduite à l'égard du clergé catholique belge ou français? Avaient-ils quelque raison valable pour priver de sa liberté le cardinal Mercier et pour fusiller des prêtres innocents? Et pourtant ni le gouvernement ni même le clergé austro-hongrois n'a protesté contre ces alliés déshonorants. Comment, d'ailleurs, ce clergé moutonnier aurait-il protesté, lui qui, dans la monarchie même, a laissé maltraiter des prêtres catholiques tchèques ou yougoslaves dont le seul tort était d'être fidèles à leur nationalité; lui qui, c'est le député polonais Daszinski qui l'a révélé au Reichsrat, dans cette Galicie soi-disant tant éprouvée par les Russes, a laissé les autorités austro-hongroises pendre et fusiller au moins trente mille Polonais catholiques? Comment aurait-il protesté, lui qui a laissé non seulement en Serbie, mais en Bosnie-Herzégovine même, perpétrer par les armées austro-hongroises les crimes les plus atroces? Comment aurait-il pu protester, puisque aussi bien un évêque trouve que les Turcs, ces massacreurs des Arméniens, des Grecs et de tous les Chrétiens de l'Orient, ne lui semblent pas si sanguinaires? Et Mgr Prohászka ose parler de la « haine religieuse officielle » de la France, de la violation des consciences. Le clergé français qui, partout et librement, exerce sa mission divine, pourra lui dire qu'en France on n'a fermé aucune église pendant la guerre. En a-t-on fait autant dans l'empire des Habsbourgs. Nous savons que non; nous savons que, pour n'en citer qu'une, l'église orthodoxe Saint-Nicolas de Prague a été fermée dès les premiers jours de la conflagration.

Cette « haine religieuse officielle » de la France pourrait servir d'exemple au catholicisme d'Etat de l'Autriche-Hongrie, arme politique que les Habsbourgs tournent contre le patriotisme national de leurs sujets, à ce catholicisme d'Etat qui avilit la religion en faisant des prêtres catholiques, les agents du germanisme. La « haine religieuse officielle » de la France a su unir en un effort commun catholiques et protestants, israélites et mahométans, a su faire « l'union sacrée » pour réconforter les corps et apaiser les âmes. Le « catholicisme d'Etat » de l'Autriche-Hongrie prétend aussi unir en une alliance indissoluble l'Eglise et la Chrétienté protestante, mais dans quel but? Est-ce pour réaliser les hautes paroles du

Christ : « Aimez-vous les uns les autres » ? Est-ce pour rappeler aux fauteurs de cette guerre que ceux qui frappent par l'épée périront par l'épée ? Non, c'est pour assurer à l'Allemagne luthérienne la suprématie sur l'Europe d'abord, sur le monde ensuite ; c'est pour assurer à la féroce Bulgarie orthodoxe la domination dans les Balkans ; c'est pour maintenir en Orient les Turcs, ces bourreaux des Chrétiens. Et nous ne voyons pas ce que l'Eglise catholique pourrait gagner à la conservation d'une Autriche-Hongrie qui s'est faite si complètement la complice des pangermanistes de Berlin, l'instrument de la domination prussienne.

§

Nous voyons, par contre, fort bien ce que le catholicisme perdrait à la création, grâce au maintien de l'Autriche-Hongrie, qui en sera la clef de voûte, de la vaste *Mitteleuropa* conçue en Prusse.

Le Souverain Pontife veut, par son intervention, amener une « paix juste et durable » ; il espère voir les peuples « redevenir frères ». Serait-ce une paix juste et durable, serait-ce même une paix tout simplement, que celle qui laisserait les Tchèques, les Slovaques, les Slovènes, les Serbo-Croates, les Ruthènes, les Roumains de la Transylvanie sous le joug des Allemands ou des Magyars vainqueurs ? La Belgique, qui devrait alors son apparente indépendance à la magnanimité du vainqueur germanique, la Serbie et la Roumanie, que les Austro-Bulgaro-Turco-Allemands n'évacueraient sûrement pas sans leur imposer de douloureuses amputations, pourraient-elles éprouver à l'égard de leurs vainqueurs cette fraternité que réclame le Saint-Père ? Les grandes puissances elles-mêmes devraient se tenir toujours prêtes à lutter contre la domination de la vaste Europe centrale qui sortirait, grâce à la conservation de l'Autriche-Hongrie, d'une paix ainsi conçue. Où seraient les désarmements nécessaires à la paix future et à la fraternisation des peuples ?

La Papauté elle-même sentirait bientôt le poids de cette *Mitteleuropa* germanique. Forte de son invincibilité, l'Allemagne ne tarderait pas à imposer au monde le culte du « vieux Dieu » de Guillaume, de ce Dieu qui est avec les Allemands (*Gott mit uns*), de ce Dieu farouche qu'invoquent toutes les proclamations impériales et qui ressemble plus à Wotan qu'à

Jésus-Christ. Grâce à l'appui de leurs alliés, les Turcs pourraient continuer la guerre sainte de l'Islam et balayer de l'Orient les derniers vestiges du catholicisme. Le « vieux Dieu » serait même prêt à collaborer avec les justiciers d'Allah dans cette besogne sanguinaire qui assurerait la disparition définitive de toute influence française, italienne ou anglaise en Asie Mineure.

Un principe s'est nettement affirmé pendant cette guerre : le droit des nations à disposer librement d'elles-mêmes. La note pontificale ne semble pas s'en être rendu compte, encore qu'elle conseille de prendre en considération les « sympathies des peuples ». La guerre que les Empires centraux ont provoquée a une tout autre signification que les guerres d'autrefois. Jadis des Etats se battaient en vue de conquêtes territoriales. On se bat aujourd'hui pour assurer la liberté des nations que veut subjuguer le germanisme. Bethmann-Hollweg, en 1913, a lui-même précisé que cette lutte serait une croisade des Germains contre les Slaves. Il se trompait pourtant : nous ne faisons pas une guerre de races, mais une guerre en faveur des nationalités. C'est pourquoi nous avons vu, après la traîtresse attaque qu'elle a subie, la France réclamer l'Alsace et la Lorraine. C'est pourquoi l'Italie est entrée dans le conflit pour délivrer ses nationaux du Tyrol et du Trentin, et la Roumanie pour libérer les Roumains asservis à la Hongrie. C'est pourquoi aussi, dès que le Reichsrat de Vienne ouvrit sa tribune aux députés austro-hongrois, on vit, le 30 mai dernier, les Tchécoslovaques et les Yougoslaves réclamer leur union et leur indépendance. L'idée religieuse n'avait aucune part dans ces revendications auxquelles s'associaient tous les partis, toutes les confessions. Ce fait est surtout évident parmi les Yougoslaves. Avant la guerre, le gouvernement austro-hongrois s'était servi de la religion pour essayer de les diviser. Il avait voulu établir une distinction entre les Croates en majorité catholiques et les Serbes en majorité orthodoxes. Ses efforts furent vains. Croates et Slovènes catholiques se sont joints aux Serbes orthodoxes ou musulmans pour réclamer l'union et l'indépendance des Yougoslaves, frères de langue et de nationalité. Catholiques ou protestants, les Tchèques et les Slovaques proclament de même leur désir d'union et d'indépendance. Dernièrement encore, à la séance du Reichsrat

du 26 septembre, le député tchèque Zahradnik, qui est prêtre catholique, rappelait énergiquement ces revendications : « Nous regrettons que le pape nous ait oubliés, disait-il ; il n'a parlé que des Polonais ; il a appelé à Rome les évêques irlandais alors qu'il ne sait rien de notre peuple. Nous ferons pourtant respecter nos droits même sans l'aide étrangère. Les Tchèques revendiquent un Etat indépendant possédant tous les attributs de la souveraineté. » Refusera-t-on donc, sous prétexte de conserver une Autriche-Hongrie catholique qui, nous l'avons vu, non seulement ne s'opposera pas, mais même s'alliera plus étroitement à l'Allemagne luthérienne, refusera-t-on de faire droit à ces justes revendications?

Prenons garde que le sentiment de la nationalité est beaucoup plus fort que le sentiment religieux, parce qu'étant inné il est aussi plus tangible. Un homme aperçoit les liens ethniques, linguistiques ou historiques qui le rattachent à un autre homme de sa nationalité, plus nettement qu'il ne comprend les raisons métaphysiques de sa foi. On naît Français ou Allemand, Tchèque ou Ruthène, Serbo-Croate ou Magyar, on devient catholique ou orthodoxe, protestant ou mahométan. « J'étais Tchèque avant d'être baptisé », disait un jour un curé à qui l'on reprochait son fanatisme national comme faisant tort à ses sentiments religieux. Ce mot explique sans doute pourquoi il est plus facile à un individu de changer de religion que de nationalité, et permet de comprendre le mouvement anti-catholique qui, au commencement de ce siècle, se produisit parmi les Allemands de la Monarchie dualiste.

En 1899, les députés pangermanistes Schœnerer et Wolf, soutenus moralement et matériellement par divers groupements prussiens, avaient lancé le cri de *Los von Rom!* (Séparons-nous de Rome). Ils voyaient dans la différence de religion un obstacle au rapprochement national. « Séparons-nous de Rome, proclamaient-ils alors, embrassons la religion de Luther et ainsi nous serons plus près de nos congénères de la Prusse, et nous pourrons plus facilement nous unir à eux. » Pendant plusieurs années cette propagande fit rage.

A Prague, écrivait à ce sujet le Dr Kramář, la lieutenance suivit avec de grandes appréhensions cette explosion du pangermanisme prussien, mais à Vienne, le Dr Koerber (président du conseil), par peur des pangermanistes, n'osa prendre aucune résolution, de même

qu'il laissa librement le mouvement pangermaniste et le *Los von Rom* se répandre en Styrie, à Salzbourg et surtout dans le vieux et fidèle Tyrol.

Il fallut l'intervention personnelle de l'archiduc François-Ferdinand pour arrêter les ravages de cette agitation politico-religieuse. La guerre a montré pourtant que le pangermanisme n'a point cessé de hanter le cerveau des Allemands d'Autriche-Hongrie. Les Germains de la Monarchie danubienne n'aspirent qu'à se rapprocher le plus possible des Germains de la Prusse. Si la paix les laisse sous le sceptre des Habsbourgs dans une Autriche dominée par l'Allemagne, n'entendrons-nous pas une fois encore s'élever le cri de *Los von Rom*, ne verrons-nous pas de nouveau les Wolf et les Schœnerer reprendre avec plus de chance leur entreprise d'autrefois? Rien n'est plus probable, et l'Eglise, en conservant l'Autriche, aura perdu les Allemands qu'elle compte.

Ce n'est pas tout. Comme le dit Virginio Gayda dans son livre documenté sur l'*Austria di Francesco Giuseppe* (p. 137) :

> Ce cri des pangermanistes *Los von Rom* a été répété par les Ruthènes des frontières orientales. Depuis 1908 surtout, alors que la tension entre l'Autriche et la Russie commençait à se préciser, le mouvement devint plus intense. Parmi les 2500 prêtres de l'Eglise uniate de Galicie, on compte au moins 800 russophiles. Un travail tacite s'accomplit pour rompre lentement, progressivement, tout contact avec l'Eglise romaine et se rapprocher de l'Eglise russe.

C'est là, en effet, l'autre danger. La plupart des Slaves et les Roumains d'Autriche-Hongrie n'ont pas sans difficulté été arrachés au schisme ou à l'hérésie. Il a fallu accorder des concessions aux Ruthènes et aux Roumains pour les rattacher à Rome. Il a fallu soutenir des luttes violentes, qui ont presque anéanti leur nation, pour gagner les Tchèques, les Slovaques, les Slovènes et les Croates au catholicisme. Qui dit, d'ailleurs, que la ferveur qui semble régner en Bohême, par exemple, n'est pas plus apparente que réelle? Il y a à Prague un petit Jésus miraculeux que tout le monde catholique français connaît et vénère. Nous avons, à notre grande surprise, constaté que presque tout le monde l'ignore à Prague. Personne, par contre, n'ignore parmi les Tchèques Jean Huss et ses œuvres, et celui que l'on nomme en Bohême « le martyr de Constance » y est honoré à l'égal d'un saint. Ne devait-on

pas, en 1915, inaugurer avec de grandes cérémonies le monument grandiose qu'on lui a élevé sur une des places principales de Prague ? C'est que la langue tchèque doit à Huss des services qu'une nation n'oublie pas. C'est pour la même raison que les Slovènes continuent à honorer la mémoire des protestants Primus Trubar, Georges Dalmatin ou Adam Bohoric à qui ils doivent les premières œuvres marquantes de leur littérature.

Si donc une paix catholique conservait l'Autriche, si, par raison religieuse, on prétendait laisser les Slaves et les Roumains de l'Autriche-Hongrie soumis à l'esclavage des Allemands et des Magyars, ne les verrait-on pas bientôt se souvenir que le catholicisme leur a été imposé ? Ne verrait-on pas, par opposition, les Tchèques, les Slovaques, les Ruthènes, les Roumains, les Slovènes et les Yougoslaves embrasser l'orthodoxie, cette religion si voisine du catholicisme et pourtant si différente parce qu'elle admet dans la liturgie la langue vulgaire et, par là, contribue à affirmer la nationalité des peuples ? C'est probable, car toute action amène une réaction, qu'on ne l'oublie pas. Les Allemands pris par le *Los von Rom*, les Slaves et les Roumains fuyant dans l'orthodoxie l'esclavage habsbourgeois, que resterait-il au catholicisme de cette Autriche-Hongrie qu'il lui semble si nécessaire de conserver ?

Une conclusion s'impose. Les Habsbourgs ne se sont servis de la religion que comme d'un moyen politique de domination et de germanisation. Les gouvernants actuels de la monarchie, le haut clergé lui-même, ne songent à conserver l'empire dualiste que pour l'Allemagne. Le pape ne peut donc être surpris s'il voit ses tentatives de pacification repoussées. La seule paix possible, la seule paix « juste et durable », capable de faire de nouveau fraterniser les peuples, est celle que nous souhaite l'Entente, celle qui assurera aux nations la libre disposition d'elles-mêmes. Cette paix exige le démembrement de l'Autriche-Hongrie, qui ruinera la *Mitteleuropa* et, en même temps, conservera au catholicisme toutes les nationalités aujourd'hui soumises aux Habsbourgs.

JULES CHOPIN.

LE JOUR DES MORTS
EN LORRAINE

—

> J'ay souvent pensé d'où venait cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons.
>
> MONTAIGNE, *Essais*, I.

Avec cent cinquante hommes, j'occupe un secteur du réseau de première ligne. Mon P. C. mon poste de commandement, est installé dans une maison forestière, à un carrefour. Là se trouvent mes escouades de réserve, les téléphonistes, les mitrailleurs, les infirmiers, les cuisiniers, le cycliste et autres hommes de liaison de l'armée en miniature dont un lieutenant est le grand chef. Le gros de la troupe est réparti dans le bois dont j'ai la garde et dont la lisière, située au sommet d'une croupe, surveille le ruisseau de la Loutre Noire, un pont encadré par six saules, un village, et de l'autre côté du vallon la forêt ou l'ennemi s'est retranché.

Devant moi, sur la planche qui me sert de table, entre deux bougies plantées dans des goulots de bouteilles, où les dernières mouches ont trouvé un refuge, ma montre marque trois heures. J'achève le compte-rendu qu'attend le chef de bataillon et le croquis que me demandera le camarade qui va me remplacer.

Des pas discrets, de légers froissements d'acier sur le seuil; le peloton de relève arrive dans la nuit tiède. Je sors, mon successeur m'attend devant la ligne noire de ses deux sections. Nous échangeons une poignée de mains, et, précédés

d'une patrouille de quatre hommes, nous allons visiter les emplacements principaux. Avec des précautions infinies, je lui indique ce que nous avons, en quarante-huit heures, découvert de nouveau sur les positions ennemies, les points particulièrement dangereux. Puis nous voyons en détail les cheminements, les abris, les observatoires organisés, les terrassements en cours. Des sentiers gluants nous conduisent à la crête qui domine l'humble rivière séparant les deux armées. A quatre cents mètres, les Allemands du 122e d'infanterie sont certainement aux aguets. Comment se défendre d'un serrement de cœur, lorsqu'on sait que sa poitrine est à l'extrême limite du front, et qu'à cet instant, de petites balles fondues chez un industriel si bon vivant, qui vous a reçu dans ses salons, et dont la charmante fille danse si bien, vont probablement être tirées en salve par des paysans de l'Eifel ou du Palatinat, habitant peut-être la commune ou la ferme qui, pendant un mois de juillet, a été votre résidence?

On devine leurs mouvements. Ils se lèvent dans leurs tranchées bourrées de paille. Ils ôtent leurs gros gants. Ils manœuvrent les culasses pour charger les fusils sur les appuis qui permettent de tirer sans voir, ils approchent de la crosse leurs épaules engoncées de couvertures et de lourds manteaux, ils attendent l'ordre, prêts à faire feu. Le hasard a-t-il disposé que cette fois je sois atteint?

Avant cette première lueur si blême et si triste qui annonce le retour du jour, notre ronde est accomplie, toutes les consignes sont transmises et comprises jusque dans leurs moindres détails; je puis rejoindre l'autre fraction de ma compagnie qui dormait pendant notre veille, puis le hameau où tout le bataillon se rassemble pour aller en seconde ligne prendre son repos.

Lorsque nous partons, il est six heures. Une brume violette s'étend horizontalement le long des vallées. Sous les nuées livides qui s'évaporent annonçant que le second jour de novembre sera beau, les collines, les forêts et les villages lorrains vont nous apparaître, s'étendant au nord de Nancy jusqu'aux Vosges et au Mont Sion qui limitent l'horizon vers l'est et le midi.

Depuis trois mois, cette terre magnifique et sacrée, devant laquelle on s'agenouillerait, est un horrible champ de bataille.

Avec ses rudes éperons, ses dépressions de terrain masquées et encaissées, ses bois impénétrables, n'est-elle pas faite pour la guerre de ruse et d'embuscade? Entre des crêtes que l'on croirait voisines se succèdent mille replis; à travers les vastes espaces que l'on suppose libres, des ressauts, des abris se dissimulent, des eaux cachent leurs cours accidentés.

Les coteaux sont des forteresses que le langage populaire, du reste, n'appelle plus « le grand mont », mais le « grand fort » d'Amance, du Toulon, de la Rochette, du Rambetan.

A leurs pieds, villes et villages se sont blottis, défilés, tassés, comme le tirailleur derrière son « masque », pour se mettre à l'abri des hourrahs de cavalerie et des obus; précieux avant-postes de la civilisation d'autant plus inaccessibles qu'ils sont couverts en tous sens et protégés par des forêts aux noms désormais épiques de Mondon, Vitrimont, Parroy, Bezange et Champenoux.

Terre lorraine! Terre lorraine! Tes mamelons pour assommer et broyer l'ennemi sont de redoutables massues; tes collines aux arêtes tranchantes d'invincibles épées toujours prêtes à férir; tes bois sont vers le Rhin d'irréductibles boucliers!

Terre lorraine! Terre lorraine! Champ de la première victoire de tous les fils de la France, la nature t'a donné le glaive et le bouclier, il ne te manquait qu'un rempart, ce sont nos corps qui l'ont formé!

Les forêts sont majestueuses et sévères.

Majestueuses par les essences d'arbres qui les composent : chênes chevelus à la volonté de fer, frênes élevés et durs dont nos ancêtres auraient fait leurs lances de guerre, bouleaux riches en sève sucrée, hêtres aux colonnes lisses et parfaites, bataillons serrés de sapins qu'aurait aimés Ruskin, droits comme la conscience et le devoir.

Sévères par des futaies régulières et pleines, des pépinières bien divisées, des taillis fournis, obscurs, mystérieux ; de larges allées indéfiniment rectilignes se coupant à angle droit. Sous ces ombrages pas de sources chantantes, pas de maisons, pas de chalets. Quand des fleurs sauvages s'y épanouissent, aucune main féminine, si ce n'est celle de la fille d'un garde isolé, ne vient les cueillir. L'imagination n'y voit pas de dryades dansant, point de couples enlacés cheminant sur les longues herbes qui tressautent en ondulant faiblement.

Contemplées des points culminants qui environnent Nancy, elles sont plus belles encore en ce matin de novembre que lorsque nous les avons traversées pour la première fois au mois d'août. Tous les ors et tous les rouges de l'automne y fondent des colorations qui ressortent sur les pentes vertes des prairies et réjouissent la vue comme les chaudes teintes du raisin trop mûr; mais dès que l'on pénètre sous le couvert, quelle tristesse!

Partout les ravages de la bataille!

Les plus beaux arbres ont été sciés ou coupés en hâte, ou brisés net par les obus comme des fétus de paille; leurs têtes orgueilleuses plongent, lamentablement écrasées dans la boue; les troncs debout encore sont déchiquetés par les blessures béantes des shrapnells; les taillis sont ravagés par les abatis; les fossés ont été transformés en tranchées où l'ennemi se dissimula pour méditer ses prouesses borusses; dans les bosquets, les mitrailleuses s'embusquèrent qui fauchent les hommes comme des herbes; les mousses sont piétinées et flétries, qui le jour servirent de masque aux tirailleurs et la nuit d'oreiller; les chemins défoncés par les convois sont devenus d'infects cloaques où s'éparpillent des lambeaux d'uniforme, des culots d'obus, des restes d'équipements, des cartouchières, des sacs éventrés, des fusils, des sabres brisés, des paquets de papiers et de lettres, des lettres poignantes de tendresse, d'espérance naïve et d'amour; et de toutes parts voici des tertres qui sont des tombes, les unes surmontées de croix précipitamment faites : ce sont les nôtres; les autres ornées de croix et de couronnes volées dans les cimetières français des environs : ce sont celles des Allemands.

Je lis sur l'une d'elles : *Hier ruhen drei Franzosen;* sur une autre : *Ici reposent quatre officiers du 57e régt. d'Infanterie de Thuringe.* Plus loin sont ensevelis côte à côte un capitaine du 237e français et *Georg Werner Broessler, Leutnant und Adjudant im I bayr. Fuss Artillerie Regt.*

Dignes de l'éternité d'autres épitaphes ont déjà disparu sous l'effleurement de la pluie. La plupart des proéminences du sol que je rencontre, en avançant dans l'air chargé de miasmes de la forêt de Champenoux, n'ont pas d'inscription; mais j'ai mes poignants souvenirs.

C'est là, sous ce petit abri de rondins, que mon comman-

dant, M. Lagriffoul, a eu la main lacérée le 2 septembre (1). C'est dans cette clairière que son successeur, M. Patard, a fait preuve d'une bravoure splendide durant le bombardement de six jours qui suivit. Au pied de ce grand sapin demeuré seul intact, se trouve la tombe de mon ami d'enfance, mon camarade, mon voisin d'étude au collège de Tivoli pendant cinq ans, mon partenaire le plus fidèle et le plus régulier durant les interminables promenades du mardi et du jeudi à travers la banlieue bordelaise.

A l'anniversaire du mariage d'une de nos sœurs, à l'heure où nous avions partagé les meilleures joies, il est tombé déchiqueté par un shrapnell. Et c'est la veille seulement que nous nous étions retrouvés.

Il était caporal dans l'autre bataillon du régiment. Sa compagnie et la mienne avaient par hasard le même cantonnement. Je l'avais reconnu le premier. Il était assis sur un banc, devant une masure du village ; il lisait une lettre. Alors je m'étais avancé, et rien n'aurait pu me toucher comme sa retenue, sa déférence à mon abord.

Avant la guerre, toutes les fois que nous nous rencontrions, il avait le même mouvement familier et gamin. Il passait le bras autour de mon cou, le serrant légèrement comme au temps où il était mon ancien beaucoup plus vigoureux que moi, un ancien à la fois gentiment protecteur et taquin.

A mon exclamation de plaisir dans le hameau, il s'était seulement levé, et le caporal avait attendu que je lui tende la main ; il m'avait fallu insister et me fâcher pour qu'il vînt à la popote des officiers partager le café de l'ordinaire.

Le lendemain, nous l'avons enseveli dans un linceul de feuilles mortes, et près de sa tombe, sur laquelle un peu d'herbe a déjà poussé, j'ai dû écrire à sa mère dont l'autre fils avait été tué dans un régiment de dragons.

Autour de moi, la terre est humide, des insectes courent. Je vois des cloportes, des nécrophores, des mille-pieds sur les restes d'un casque prussien ; mais aussi la plus jolie petite mésange du monde qui va et vient coquettement.

Cet oiseau près de ce tertre frais, dans ce jour qui retient

(1) Voici la citation qui accompagna son élévation au rang d'officier de la Légion d'Honneur : « Pendant un bombardement, s'est distingué par le plus grand sang-froid en maintenant ses compagnies sous un feu des plus violents d'artillerie lourde. »

ses larmes, paisiblement entre deux tranchées, à deux pas de la butte funéraire des officiers d'artillerie lourde bavaroise et de l'ami que j'ai toujours aimé, cette tendre créature m'ouvre un abîme de rêveries.

Hélas ! que saurait-on si l'on ne savait point
Que la mort est vivante !

La mésange sautille toujours, confiante. Quand les balles claqueront, quand les obus reprendront leur œuvre de carnage, elle s'enfuira, et nous chargerons contre une tranchée et nous tomberons à notre tour, qu'importe.

La vie prenant toujours racine dans la mort,

les oiseaux feront encore des nids, les abeilles reviendront pilloter, de çà, de là, les muguets refleuris ; de jeunes cœurs français s'aimeront encore !

Nous sommes, nous qui mourrons, les grands semeurs ; telle est bien cette loi du développement de la vie par la mort, loi qui régit l'univers, où rien n'éclôt qu'après avoir été détruit !

Terre de Lorraine ! Terre de Lorraine ! Le sang des jeunes gens de France t'a sauvée ! Dis-leur merci ! De tous nos pays nous sommes venus nous battre ici. Côte à côte, les 20e et 18e corps ont lutté ; ensemble ils ont été cités à l'ordre des armées. Toutes les manières de parler du ramage gascon, imagé, succulent et hardi, se sont entendues, en même temps que celui des gens de l'Est, bien pesé, rude et serré.

Pour une même action, j'ai vu entrer dans ces bois des régiments du Cantal et du Poitou, des Pyrénées et de Savoie. D'un même cœur

Ces martyrs généreux ont sacré le devoir,

et volontairement, simplement, sans effroi, ils se sont endormis.

Aujourd'hui, le canon s'est tu, les forêts sont calmes. De petits détachements de troupes de toutes armes déposent sur les tombes de pauvres couronnes de fleurs.

Tardivement, le soleil s'est à demi montré sous un voile de brume ; il fait beau ; il semble que la mort même sous sa forme la plus désolée veuille toujours être sereine et que son dernier mot soit toujours la paix.

Lentement, pieusement, j'accomplis mon pèlerinage du

Jour des Morts. Du nord au sud, je traverse la forêt je me dirige vers Velaine-sous-Amance. Pourquoi faut-il que l'harmonie de ce nom évoque à ma mémoire les états d'âme les plus terribles, les alternatives les plus rapides de terreur insurmontable et de courage fou, les instants les plus longs de toute une vie?

Qu'est-ce que c'était donc que cette heure inouïe ?

J'étais parti pour la guerre avec cette conviction que les batailles modernes mettraient en présence de tels effectifs, qu'il serait pour l'individu, pour l'humble soldat, aussi impossible de suivre les péripéties de l'action, qu'il l'est pour le grain de blé de comprendre les mouvements qu'il accomplit dans un moulin.

Je croyais qu'après m'être battu j'aurais à me demander comme le héros de Stendhal : « Ai-je réellement assisté à une bataille? »

Dès les premiers engagements, je fus détrompé. La bataille était autrefois une succession de tableaux si rapide que le simple acteur ne pouvait saisir la signification de son rôle; elle est aujourd'hui la répétition lente et renouvelée de scènes dont l'intérêt n'échappe même plus au simple troupier attentif.

Les engagements s'ébauchent, se réalisent, se recommencent avec lenteur et obstination; une position se perd et se reprend dix fois avant d'être définitivement abandonnée ou gardée. Autour de Nancy, sur un demi-cercle épais à peine de quelques kilomètres, la bataille du Grand Couronné à laquelle mon régiment à pris part, n'a pas duré moins de vingt jours. Elle fut relativement courte, puisque entre Metz et Verdun on se bat sans trêve.

Peu après la déclaration de guerre, les corps d'armée qui avaient pour mission de couvrir la capitale lorraine furent lancés en territoire annexé; ils y furent durement éprouvés le 20 août. L'histoire jugera s'il était indispensable qu'ils le fussent autant; mais toujours est-il que, revenus sur la mince bande de territoire qui sépare Nancy de la frontière, ils eurent le temps de s'y organiser défensivement. Les bois furent occupés par l'infanterie; des tranchées pour le tir, des abris contre le bombardement, des épaulements pour les bouches à feu furent creusés, et l'armée attendit de pied ferme.

Le 23 août, mon régiment était envoyé sur le mamelon qui domine la lisière sud de la forêt, entre les routes de la Neuvelotte et de Velaine-sous-Amance à Champenoux, qui dessinent un triangle équilatéral parfait. Je fus personnellement placé avec ma section à l'est de Velaine, sur un monticule d'où je devais assister ou prendre part à toutes les péripéties de la lutte.

L'enjeu devait d'abord en être les forêts qui s'étendent de toutes parts entre la frontière et les hauteurs du Grand Couronné.

Du petit abri que nous avions creusé, mon capitaine et moi, dans l'argile, nous dominions leurs masses sombres. Des prairies, des champs de céréales les éclairaient par endroits, coupés de belles routes blanches bordées de pruniers qui reliaient des villages, les uns très apparents, les autres montrant tout juste la pointe ou la tour carrée de leur clocher.

Par les estafettes, les motocyclistes, nous apprîmes que les avant-gardes allemandes avaient par surprise réussi à s'emparer des lisières extérieures de ces bois. Les deux premiers régiments qui passèrent près de moi, pour aller tenter de les en chasser, furent le 114e de Saint-Maixent et le 125e de Poitiers. C'est le soir, au crépuscule, que l'ordre de prendre l'offensive sur toute la ligne fut donné.

Comment traduire l'émotion que l'on éprouve, lorsque ayant soi-même connu les horreurs de la bataille contre les Allemands, habiles seulement à tuer en trahison, on y voit aller de beaux jeunes gens de vingt ans ? Ils sont forts, riants et fiers ; ils croient que tous les hommes de leur âge sont avides comme eux de se battre bravement, face à face ; mais sur leurs lèvres toutes chaudes encore des baisers de leurs mères, au fond de leurs yeux brillants de courage et qui ne veulent plus pleurer, on lit une même question : est-ce donc vrai qu'à vingt ans, on puisse mourir ?

Alertes et décidés, les paysans des Deux-Sèvres et du Poitou se frayèrent un chemin entre les arbres noirs et se battirent toute la nuit. Que peut-on imaginer de plus méritoire que cette chasse dans les ténèbres des fourrés, cette lutte contre un ennemi qui se cache ? Des renforts furent envoyés ; les 32e et 66e régiments de Touraine furent lancés à la rescousse. Pour nous qui, brûlants d'impatience, énervés par une fusillade continuelle et

le passage incessant de blessés, attendions inactifs, quelle belle vision d'aurore que celle du matin suivant !

Au delà de la lisière opposée de la forêt, des hommes gris fuyaient ruisselant le long des croupes dorées par les avoines trop mûres et le soleil éclatant et superbe ; et derrière eux, avides de mêlée furieuse, acharnée et aveugle, les enfants de chez nous avançaient, comme si la futaie, dans sa joie d'être reprise, s'était mise en marche, à la poursuite de l'envahisseur. C'est alors que, pour protéger la retraite des siens et arrêter l'élan des nôtres, l'artillerie allemande intervint.

Sur nos premières lignes l'épanouissement effroyable des bombes flamboie, suivi du ronflement des batteries à six coups. Elles sont deux, qui hardiment se sont mises en position et vont faire payer cher leur succès aux soldats du Jardin de la France.

Que va-t-il advenir ? La victoire qui semblait certaine ne nous échappe-t-elle pas ?

Nos fantassins sont visiblement décimés, ils vont plier, battre en retraite, abandonner le terrain si chèrement conquis par le combat de nuit.

A cet instant critique, un roulement s'élève sur la route derrière ma tranchée. Dévalant la pente vers le bois, une batterie (1) de notre 33e (2) se porte en avant. Comme une trombe de poussière elle entre dans la forêt, et avant même que ne se soit effacé le nuage qu'elle a soulevé, son tir réduit au silence les deux batteries allemandes, écrase servants et chevaux. Le canon ne devait plus se faire entendre, les fantassins allemands ne devaient plus se montrer de la journée.

L'exploit de notre artillerie de campagne nous fit bien augurer du mois de septembre qui commençait. L'ennemi s'était sensiblement replié, abandonnant sept canons que nos artilleurs ramenèrent triomphants et acclamés, derrière les leurs.

Si la supériorité de notre matériel léger ne se manifesta pas sur tout notre front de manière aussi éclatante, elle s'affirma cependant de façon suffisante pour arrêter le premier assaut et nous valoir un précieux encouragement et quelques jours

(1) Cette merveilleuse batterie était commandée par le vicomte Auguste Boudet, petit-fils du général du Ier Empire.

(2) Ce régiment incomparable était sous les ordres du colonel Le Breton, devenu général de l'artillerie d'un corps d'armée.

de tranquillité qui furent employés à l'achèvement de nos retranchements.

Notre répit fut de courte durée. Le deux septembre, les obus allemands qui éclatèrent à notre hauteur étaient si différents de ceux dont nous avions supporté le tir jusqu'à ce jour, que nous comprîmes qu'une nouvelle phase de la bataille commençait ; l'artillerie lourde entrait en scène.

Ses premiers effets nous arrachèrent rapidement à notre quiétude, toute relative qu'elle fût. Les sifflements lents des gros projectiles annonçaient des éclatements terrifiants ; des peupliers à quelques mètres de nous étaient brisés et volaient en éclats. Ce fut dans nos rangs une véritable stupeur. N'allions-nous pas être écrasés sous cette avalanche ? A ces monstres qu'allions-nous pouvoir opposer ? Et surtout nos 75 que nous aimions tant, mais dont la portée n'égalait pas celle de l'adversaire, n'allaient-ils pas être détruits par ces engins d'un calibre trois fois supérieur ? Nous eûmes l'impression que leur agonie allait commencer et nous passâmes des heures d'angoisse indescriptible. A proximité de Velaine se trouvaient les trois batteries de 75 de la 68e division de réserve.

Dès que fut passé le premier moment de stupeur, elles répondirent énergiquement, comme pour bien faire savoir qu'elles étaient résolues à remplir leur mission jusqu'au bout ; mais combien pouvait durer ce combat tellement inégal que l'issue déjà nous en paraissait certaine ? Dès qu'elles tiraient une salve, de tous les points de l'horizon les monstrueux percutants arrivaient sur elles. Un seul espoir nous restait : le fort d'Amance. Là, du moins, se trouvait de l'artillerie lourde qui pourrait lutter à forces égales ou moins disproportionnées.

Le 4 septembre au soir, ses canons grondèrent ; mais au même instant une brutale riposte les arrêta. Avec une régularité mathématique, toutes les vingt secondes, un obus de 210m éclatait dans une gerbe énorme de flammes et de fumée.

Nous crûmes d'abord que nos protecteurs d'Amance continuraient à tirer ; mais il n'en fut rien... Et nous fûmes rapidement amenés à supposer que les Allemands les avaient réduits au silence, car sur tout le front leur attaque se prononça violente, et leurs fantassins reprirent les lisières des bois.

Il fallait de nouveau songer à les déloger ! Alors, tous les jours, le même spectacle s'offrait à nos yeux.

Quelle que fût l'intensité des feux de l'artillerie ennemie, un de nos régiments venu de l'arrière se déployait dans le bois ; peu de temps après, la fusillade commençait, les mitrailleuses bourdonnaient comme des ruches ; dans les clairières nous apercevions les lignes qui avançaient, pendant que vers nous les blessés commençaient à sortir, défaits, broyés, sanglants, mais contents. Ils remontaient en s'entr'aidant. Les infirmiers s'empressaient à leur secours et, dans un vieux château qui servait d'ambulance, ils recevaient un pansement sommaire. Ah, que de soupirs, que de plaintes s'exhalaient de ces grands bois (1) !

Et toujours les mêmes scènes torturaient nos sens, absorbant si complètement les facultés, transformant si profondément l'être, que l'on en arrive à se demander s'il est vrai que l'on ait jamais eu l'esprit occupé par une autre pensée que celle de détruire et de se défendre, que l'on ait jamais fait des rêves aimables de vie brillante ; que l'on ait cru à la perfectibilité de l'homme, que l'on ait été passionné pour les futiles choses civilisantes : la science, les arts, la littérature ; que l'on ait pris position dans la mesquine discussion des croyances, des mœurs et des lois !

Et sur Amance les obus tombaient toujours ! La nuit venue, nous sortions de nos tranchées, nous allions aux renseignements et, nous croyant favorisés d'une chance invraisemblable parce qu'aucun projectile n'avait détruit nos abris, nous apprenions que sur tout le front les dégâts avaient été relativement minimes. De ci, de là, quelque tranchée s'était bien écroulée : mais nos amis les artilleurs commençaient à se frotter les mains et à laisser entendre que pour gros qu'ils étaient les projectiles allemands n'en étaient pas meilleurs.

Mais alors pourquoi le cercle qui nous étreignait devenait-il sans cesse plus étroit, pourquoi ce ciel rougeoyant de nouveaux incendies, pourquoi ces Drachen-ballons qui nous observaient sans relâche, pourquoi ces aéroplanes de plus en plus audacieux, pourquoi ces automobiles, ces convois, qui affluaient à l'horizon en dehors de la portée de nos 75, sans plus même prendre la précaution de se dissimuler ? N'était-ce

(1) Les lieutenants-colonels Claude Venot et Pierre Coursange, commandant les 212e et 206e régiments d'infanterie, ont été tués au cours de ces combats. Ils sont ensevelis à Nancy, au cimetière du Sud.

pas reconnaître que contre ces forces toujours croissantes qui nous narguaient, nous ne pouvions rien ? N'apprîmes-nous pas le 9 septembre, par un prisonnier, que des hauteurs de la ferme Saint-Jean, le grand chef sanglant, le roi de Prusse, nous contemplait, avide d'assister à notre fin?

Le soir de ce jour-là, pendant un orage épouvantable, les obus passaient toujours au-dessus de nos têtes, allant cette fois jusqu'à Nancy.

Je ne pouvais m'arracher à la pensée désespérante que tout était perdu, que le lendemain nous n'aurions plus qu'à résister jusqu'au dernier. Et sur Amance les obus tombaient toujours.

A l'aube du 10, ce fut tout à coup de notre côté une canonnade sans égale. Sur les bois, sur les plaines, tous les 75 donnaient leur maximum de vitesse et, plus loin, des obus de gros calibre, venant d'on ne sait d'où, éclataient sur les réserves allemandes, sur les troupes fraîches qui se préparaient à entrer dans Nancy, comme pour leur crier l'anathème éternel :

> Rois, la guerre n'est pas digne de l'épopée
> Lorsqu'elle est espionne et traître et qu'elle met
> Une cocarde au vol, à la fraude un plumet!

Pendant cette avalanche terrifiante, notre infanterie reçut l'ordre de se porter en avant.

A la voix d'Amance, nous avions compris. Ce fut une ruée magnifique. Nous traversâmes les bois, nous enlevâmes les tranchées jonchées de crânes ouverts, cervelles éparses, entrailles répandues ; nous reprîmes des villages. Nous étions de nouveau à la frontière. Démoralisés par notre contre-attaque si imprévue, les Allemands avaient fui, laissant en pâture à la Terre Lorraine des régiments entiers,

> Dévorés entre deux couches de chaux vive.

Depuis lors, gagnant pied à pied du terrain, nous avons réoccupé les villages, gardé leurs ruines spectrales.

Sont-ils assez affreux ! Ont-ils assez souffert ! L'exode, le bombardement, l'occupation, l'incendie, le combat des rues, rien ne leur a été épargné.

A l'annonce de l'approche allemande, beaucoup d'habitants s'enfuirent. Que nos peintres nationaux fassent à jamais revivre ces scènes les plus affreuses de la guerre.

Les attelages, les chariots, les troupeaux, les animaux domestiques se suivent le long des routes ; des êtres mornes, hagards, les uns qui épouvantent par leur vieillesse, les autres qui navrent par leur jeunesse, tous également faibles et misérables, tous ayant une agonie dans le cœur, vont poussés par le grand vent de désolation.

Mais il y a des habitants qui ne s'enfuient pas, qui s'accrochent désespérément à leur masure pour disparaître avec elle, à un lopin de terre engraissé de leurs sueurs, qui veulent sauver leurs récoltes, et demeurer chez eux quoi qu'il arrive. Le bombardement commence, les premiers obus tombent terrifiants en causant d'innocentes victimes, les femmes ferment les volets des maisons, est-ce en signe de deuil, est-ce pour moins voir et moins entendre, est-ce dans le vain espoir d'échapper au fléau ? Les caves deviennent le refuge commun, jusqu'au moment où les premiers cavaliers ennemis arrivent pour procéder aux visites domiciliaires du vainqueur qui s'installe, rançonne, prend des otages, emprisonne...

Et quand les Français reviennent, ce sont les combats perpétuels, les maisons, les églises transformées en forteresses, les cimetières en retranchements, les murs percés de créneaux, les rues couvertes de barricades. Rien de ce qui constitue la richesse des paysans, rien de ce qu'ils aiment, rien de ce qu'ils respectent n'est épargné. Qu'en reste-t-il après la lutte et l'incendie ?

Des maisons écroulées ; dans les murs qui sont encore debout, des fentes, des lézardes, des crevasses noires ; dans les endroits épargnés par le feu, des tableaux de pillage et de mise à sac : objets systématiquement détruits, meubles entassés, défoncés, serrures forcées ; malles ouvertes ; vêtements mis en lambeaux ; débris de glace, de vaisselle ; odeur fétide ; écroulement immonde.

Vision plus attristante encore que celle des forêts, qu'à l'approche de la nuit, je laisse aujourd'hui baignées d'une lumière verte et crépusculaire, pour regagner, à pas lents, Velaine-sous-Amance.

Il est dix-sept heures. L'obscurité monte. Je franchis une barricade faite de charrues, de faucheuses, de herses. Un profil d'ombre net et droit : c'est la sentinelle qui me reconnaît. Elle apparaît en noir sur le chemin clair. La lune donne derrière

elle et sa silhouette démesurée fait comme un géant qui marche. De chaque côté de la route, les maisons offrent leurs fronts immuablement effarés, et pourtant c'est dans ces ruines que se manifeste la plus belle science qui soit : la science d'obéir et de commander.

Au coin des rues, un grand murmure sombre abonde. Les soldats dans les granges prennent leur repas et se préparent au sommeil. N'est-il pas surprenant de trouver dans ce pays de désolation tant d'hommes alertes et vigoureux, bien que les deux tiers de leurs jours se passent dans les trous humides et froids et qu'ils aient comme lit de repos des bottes de foin dans les masures délabrées ? Comment ne pas se rappeler l'éloge que Montaigne faisait de la vie des camps et ne pas conclure avec ce sage : « Il y a certainement un enseignement dans ces faits qui prouvent qu'une préoccupation énergique préserve de toute maladie. »

Je croise une patrouille de cinq dragons, des territoriaux, portant sur l'épaule des serpes longuement emmanchées, des compagnies magnifiques d'allure qui reviennent de l'exercice, comme en pleine paix.

Au milieu de la grand'rue se trouve l'église dont la tour a été rasée. On est secrètement heureux que les cloches soient muettes, car que pourraient-elles sonner, si ce n'est le glas qui gémit ou le lugubre toscin ?

Les hommes en grand nombre sont réunis auprès de l'autel. Ils ont organisé une brève cérémonie. Ils chantent le « *De Profundis* », puis le cantique : « *Dieu de Clémence ! ô Dieu vainqueur !* » car chez nous l'espérance renaît toujours de la pire détresse.

Au centre de la commune, en face de l'abreuvoir et près du pont, se trouve une longue maison basse, à peu près intacte.

Les feuilles de papier huilé qui remplacent les vitres brillent d'une clarté rouge ; de bons feux pétillent dans les cheminées et les poêles. Voici le lieu de réunion des officiers de mon bataillon. La plus grande pièce est occupée par des groupes animés. On joue au bridge, on parcourt les journaux autour d'un capitaine d'artillerie de vingt-trois ans appuyé du coude sur les cartes déployées ; on cause dans une charmante intimité, on rit d'un bon mot. Les pieds sur les chenets, le lieu-

tenant qui commande la campagnie de mitrailleuses, le seul qui survive des quatre partis de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, avec le régiment, le 2 août, me fait un signe amical.

Je m'incline par-dessus son épaule et je lis :

Tous les gouvernements ont de tout temps violé tous les droits, à commencer par le droit des gens. Les canons s'appelaient *l'ultima ratio*. Qui a force a droit; voilà quelle était la maxime. Les petits Etats dévorés par les grands; les poules mangées par les loups, les loups mangés par les lions : voilà quelle était la pratique. Ce qui est une nouveauté, c'est le respect du droit. Ceci est l'honneur de la civilisation du dix-neuvième siècle de vouloir que le faible soit respecté par le fort, et que la morale éternelle soit au-dessus des piques et des mousquets.

Quel prophète que ce Victor Hugo ! Quel sublime conducteur d'hommes que ce poète dont le mot d'ordre régit la civilisation du Monde en armes !

Sur nos jeunes fronts pensifs, sur les restes du pauvre village silencieux et enténébré, sur cette terre de mâle et fière mélancolie, en ce soir de tristesse et de deuil...

Je sens l'ascension prochaine de la gloire !

JEAN DE GOÏTISOLO.

LA RÉVOLUTION RUSSE

L'OKHRANA

(*Suite* [1])

—

IV

QUELQUES VEDETTES

On a sans doute remarqué que parmi les agents secrets auxquels nous avons consacré une brève notice, la plupart appartiennent à la fraction maximaliste du parti social-démocrate. Cependant nous n'avons pas choisi exprès les membres de cette fraction, mais ils comptent pour neuf dixièmes au moins dans la liste des noms des agents secrets jusqu'à présent découverts. La police protégeait les maximalistes, tâchait de renforcer leurs rangs, comme si elle prévoyait le rôle futur que pourrait jouer ce parti dans la révolution russe. Ils étaient encore plus choyés de la police que les membres de l'Union du peuple russe. Le groupe qui était organisé pour introduire en Russie la littérature clandestine des maximalistes avait à sa tête deux agents secrets de l'*Okhrana*, Torchino et Blandinski. Au Congrès des maximalistes qui eut lieu à Prague en 1912, il y avait treize personnes, dont six appartenaient à la police politique, et parmi celles-ci trois très célèbres, Romanov, Brandinski et Malinovski.

De même que les fils de toutes les trahisons militaires de Russie aboutissent invariablement à l'ancien ministre de la guerre Soukhomlinov, de même les fils de presque toutes les

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 463.

provocations conduisent à Lénine et à Zinoviev. Pour donner une idée de cette collaboration intime entre la police politique et la fraction maximaliste, nous citerons seulement le cas de Malinovski, député à la Douma.

L'agitation qui précéda les élections de la troisième Douma fut marquée par les arrestations de tous les agents des différents partis socialistes envoyés de l'étranger, sauf ceux de Lénine, dont chaque pas était connu de la police et qui circulaient librement dans toute la Russie en suscitant des mouvements au profit des membres de leur parti. A ce propos, le chef de l'*Okhrana* de Moscou écrit au Département de la police :

L'arrestation à Moscou, en août 1911, du maximaliste du groupe réconciliateur, Rykov, et la liquidation de plusieurs autres groupes a eu une influence tout à fait exceptionnelle par son importance sur le travail du parti. Ce sont les représentants du groupe de Lénine restés libres qui sont devenus les maîtres de la situation.

Et en effet, la campagne des léninistes au profit de leur candidat Malinovski, que Lénine appelait le *Bebel russe*, était menée dans la même direction que le travail du département de la police. La région industrielle de Moscou était la principale citadelle des léninistes, et, parmi les différentes organisations de leur parti, rien que dans cette région il n'y avait pas moins de vingt-six agents secrets de l'*Okhrana*. Mais Malinovski avait un concurrent dangereux à la députation, en la personne du paysan Krivov, contremaître de la même usine où travaillait Malinovski. Les deux hommes étant mal ensemble, Krivov menaça de chasser de l'usine Malinovski et ainsi de rendre impossible son élection. L'*Okhrana* avisa par dépêche urgente le directeur du Département de la police, lui demandant de faire arrêter Krivov pour toute la durée de la période électorale, cela « pour ne pas priver Malinovski de la plénitude de ses droits, très importants au moment présent, car il est de toute nécessité d'assurer son élection ». Cette communication fut présentée au Ministère de l'Intérieur, et le 25 avril 1911 Krivov était arrêté. Vers le même temps, des recherches ayant été opérées à Moscou, le directeur du Département de la police reçut le dossier de Malinovski où, avec horreur, il découvrit que le « Bebel russe » avait un casier judiciaire très bien fourni : qu'en 1899, il avait été condamné pour son quatrième vol avec effraction. Le directeur du Département de la police

télégraphia immédiatement au chef de la gendarmerie, général Beletzki, indiquant que les lois interdisent aux condamnés pour vol de se présenter aux élections. Sur la dépêche du directeur du Département de la police, Beletzki écrivit : « Ai fait rapport au Ministre de l'Intérieur. Laisser affaire suivre son cours. » Cette résolution fut communiquée au chef de l'*Okhrana* de Moscou, qui télégraphia le 19 octobre : « L'affaire suit son cours, succès sûr. » En effet, le 26 octobre, le chef de l'*Okhrana* de Moscou télégraphiait que Malinovski était élu, et celui-ci recevait un télégramme de félicitations de Lénine et de sa femme. Malinovski, qui recevait de la police cinquante roubles par mois, une fois élu député vit porter ses appointements à cinq cents roubles.

A la Douma, Malinovski ne cessa de provoquer l'obstruction au nom de la fraction maximaliste du parti social-démocrate, à tel point que M. Rodzianko, président de la Douma, interrogé comme témoin, a déclaré que les vice-présidents de la Douma refusaient de siéger quand Malinovski devait parler, et qu'en même temps le Président du Conseil des Ministres le prévenait de la possibilité de dissoudre la Douma, si l'extrême gauche persistait à user ainsi de la liberté de la parole. Dissoudre la Douma, tel était en effet le but poursuivi par le gouvernement et Malinovski était un des instruments dont il se servait pour donner à cette mesure une apparence de justification. La commission d'enquête a établi que tous les discours de Malinovski étaient rédigés par Lénine et Zinoviev, et *corrigés* par le Département de la police politique. C'est l'adjoint du Ministre de l'Intérieur, le général Djounkovski, dont nous avons déjà parlé à propos du rapport sur Raspoutine, qui, en prenant possession de son poste, découvrit que Malinovski était un agent provocateur. Djounkovski ne crut pas devoir garder ce secret pour lui. Il prévint Rodzianko. Le même jour, Malinovski remettait sa démission de député. Pour éviter le scandale, on lui donna ses appointements de député pour une année, six mille roubles, et on l'expédia à l'étranger. Mais Djounkovski dut aussi donner sa démission. En Autriche où il se rendit, Malinovski se rencontra aussitôt avec Lénine, qui, malgré l'évidence, refusa de croire à son rôle dans l'*Okhrana*, de sorte que Malinovski put continuer ses agissements dans le parti. La commission d'enquête a retrouvé une

circulaire de Beletzki, du 30 novembre 1913, dans laquelle reparaissent les traces de l'activité ultérieure de Malinovski. Cette circulaire parle de la réunion du comité central de la fraction maximaliste du parti social-démocrate qui eut lieu du 25 septembre au 1er octobre 1913, en Galicie, et à laquelle prirent part : « V. Oulianov (Lénine), signalement : aspect agréable, tête ronde, bouche moyenne, oreilles moyennes ; Ovseï Radomysenski (Zinoviev) ; Léon Rosenfeld (Kamenev), signalement inconnu ; Nadiejda Oulianova (la femme de Lénine) ; les députés à la Douma Badmaiev, *Malinovski*, Petrovski, Marenov, Hagor », etc. Par cette circulaire le Département de la police communiquait à tous les gendarmes et agents secrets les conséquences pratiques de cette réunion, à savoir : que les six membres de la Douma de la fraction maximaliste devaient, aussitôt rentrés en Russie, travailler à la réalisation des résolutions prises dans cette réunion. Plus loin il était indiqué dans quelles villes chacun des émigrants présents à cette réunion avait été dirigé : Petrovski à Kiev, Marenov à Kharkov, etc. Quant à Malinovski, il était envoyé à Pétrograd et devait en route s'arrêter à Lodz et à Varsovie. Il avait aussi la mission de chercher de l'argent pour le parti et était muni à cet effet de lettres de recommandations de Lénine pour Gorki, Mme Andréieva et quelques autres personnes. Une nouvelle séance du comité central eut lieu le 1er novembre, et Lénine confirma la candidature de Malinovski au bureau international socialiste, envoyant ainsi siéger ce provocateur à côté de Jaurès et de Vandervelde.

Avec une autre grande vedette de l'*Okhrana*, Manassievitch-Manouilov, nous tombons dans le domaine de la féerie.

Modeste reporter dans quelques feuilles de la capitale, Manassievitch-Manouilov entra comme fonctionnaire dans le Département des Cultes. Le vice cher au prince d'Eulenbourg le rendit bientôt tout puissant auprès du Directeur de ce département. De petit reporter, Massanievitch-Manouilov devient alors collaborateur du grand journal *Novoïé Vremia*, où sous les pseudonymes « Diplomaticus » et « Le Masque », il inaugure une rubrique spéciale : les on-dit des sphères diplomatiques. En même temps, il entre au service de la police politique qui lui confie la mission dont nous avons déjà parlé : opposer dans la presse française les communiqués du gouvernement

tsariste aux allégations des révolutionnaires. En outre, il était chargé de surveiller le chef même de l'*Okhrana*, Ratchkovsky. A Paris, Manassievitch-Manouilov menait grand train, se créait de belles relations dans la presse, qui, dans ses communiqués, le gratifiait volontiers du titre d'Excellence. De Paris il retourna à Pétrograd où il devient persona grata auprès du comte Witte. Dans la fameuse provocation du pope Gapone il joua le rôle d'intermédiaire entre celui-ci et la direction de la police politique. Ses « relations » avec le Directeur du département des cultes lui valent d'être envoyé à Rome où il devait surveiller les agissements des prêtres catholiques russes auprès du Vatican. Mais la vraie gloire de Manassievitch-Manouilov commence en 1904, à la veille de la guerre russo-japonaise. On ne sait comment, à La Haye, il avait réussi à se procurer le chiffre du gouvernement japonais, ce qui lui permit de saisir la correspondance diplomatique du Japon. Pour ce service il reçût de très fortes sommes. Mais les diplomates japonais s'aperçurent qu'on « les écoutait », et le chiffre fut changé. Cela du reste n'empêcha pas Manassievitch-Manouilov de continuer un travail si rémunérateur : il envoya de faux documents. Ce manège aurait pu durer longtemps ; mais un jour, on s'aperçut qu'un « document chinois de la plus haute importance », envoyé par Manouilov, n'était rien d'autre qu'une page d'un dictionnaire. Informé de ce fait, Stolypine, alors Président du Conseil, écrivit en marge de la lettre cette résolution aussi brève qu'expressive : « Il est temps de chasser cette ignoble crapule. » Mais quand la justice voulut se mêler des affaires de Manassievitch-Manouilov, on s'aperçut que ce n'était pas chose facile ; il était prêt en effet à dénoncer tout l'Olympe bureaucratique : le Ministre de la guerre, l'adjoint du Ministre de l'Intérieur, le chef de l'*Okhrana*, plusieurs courtisans, etc. se trouvaient compromis avec lui. « Oui, dit-il au juge d'instruction, j'ai fait du chantage, j'ai pris des pots de vin, j'ai touché beaucoup d'argent, mais j'ai toujours honnêtement donné à chacun la part lui revenant. » Un non-lieu fut rendu en sa faveur. Son étoile, qui avait pâli un peu après cette histoire, brillait de nouveau dans tout son éclat, au commencement de la guerre.

Devenu le secrétaire et l'homme de confiance de Sturmer, l'ami intime de Raspoutine et du métropolite Pitirime, dès

lors il n'est pas d'affaires louches et malhonnêtes où on ne retrouve le nom de Manassievitch-Manouilov, qui, moyennant finances, se charge de tout : obtenir des fournitures militaires, embusquer des gens, obtenir des places, depuis les plus modestes, pour lesquelles il se contente de cent roubles, jusqu'à celles de Directeurs de Département, qu'il se fait payer plusieurs milliers de roubles. Le Directeur de la Banque de l'Union de Moscou, comte Tatistchev, qui désire devenir Ministre des Finances, s'adresse à Manassievitch-Manouilov, qui se fait fort de lui obtenir ce portefeuille contre paiement de cinquante mille roubles. Il commencera, dit-il, par publier dans la presse française des articles élogieux sur son génie financier. Mais dans cette affaire, il poussa le chantage trop loin. A ce moment siégeait, à Pétrograd, la Commission du général Batuchine, qui était chargée d'enquêter sur tous les abus concernant la défense nationale. Manouilov se donna pour l'homme tout puissant de cette commission et, pour mieux tenir en mains le comte Tatistchev, il lui laissa entendre que la commission du général Batuchine pourrait bien ordonner une perquisition dans la Banque de l'Union, car, disait-il, des plaintes anonymes étaient déposées contre elle. Ces allégations ayant été reconnues fausses, ce fut la Banque qui déposa une plainte contre Manouilov. Le procès devait être jugé en janvier 1917. Mais on avait si peur de mettre ainsi au jour tous les scandales de l'ancien régime, dont la boue aurait rejailli jusqu'au trône, que l'ex-impératrice télégraphia à Nicolas II, alors au quartier général, et sur son ordre, on vit ce fait unique dans les annales des Tribunaux russes : le procès déjà commencé fut arrêté. Quelques mois plus tard, presque à la veille de la révolution, sous la poussée de l'opinion publique, le procès fut repris. Manassievitch-Manouilov fut condamné à deux ans de réclusion.

Quand on perquisitionna chez Manouilov, on découvrit qu'il possédait au Crédit Lyonnais un compte d'un million de roubles, et entre autres on trouva chez lui toute une liasse de lettres du célèbre philosophe Wladimir Soloviev. L'étonnement du juge à la vue de ces lettres dura peu ; il s'aperçut à un examen rapide qu'elles étaient adressées non pas à Manassievitch-Manouilov, mais à un prêtre russe habitant Rome, Astromov. Ce prêtre, qui s'était converti au catholicisme, s'était retiré à

Rome afin d'agir plus directement sur le pape Léon XIII duquel il attendait la réalisation de son rêve: l'union des Eglises d'Orient et d'Occident. Il était en correspondance avec W. Soloviev, entraîné lui aussi par la même idée. Le pape connaissait cette correspondance et l'encourageait. Le Père Astromov mourut à Rome tout à fait seul et tous ses papiers disparurent. Evidemment Manassievitch-Manouilov les avait fait voler par le portier.

Du reste, ce procédé du vol des lettres par le concierge était largement pratiqué par la police politique russe à l'étranger. Dans les rapports de Ratchkovski, de Harting, de Rataiev, on trouve de copieux extraits de lettres adressées à des révolutionnaires russes réfugiés à l'étranger, et qui, par conséquent, avaient été volées. En Russie l'affaire était plus simple. Le gouvernement provisoire a découvert tout un bureau de perlustration avec de nombreux employés chargés de prendre connaissance de la correspondance privée. Ce bureau fonctionnait à Pétrograd et à Moscou; les bureaux de poste de province avaient l'ordre d'envoyer là les lettres adressées aux personnes désignées par la police. Cette perlustration s'opérait systématiquement en Russie depuis le règne d'Alexandre III, et les Ministres faisaient chaque année un rapport à Nicolas II sur l'opinion publique en Russie d'après la correspondance privée ainsi arrêtée. Quand la Commission d'enquête, interrogeant Protopopov et Sturmer sur l'existence de ce bureau, leur demanda en vertu de quelles lois ils soumettaient la correspondance privée à la perlustration, ils répondirent qu'il n'y avait pas de lois pareilles, mais que cela s'était toujours fait.

Revenons aux vedettes de l'*Okhrana*.

Un certain B. Doline, ayant pressenti que son nom allait être livré à la publicité, sans plus attendre vint trouver Bourtzev et lui remit un gros manuscrit contenant le récit complet de toute son activité à l'*Okhrana*, et en même temps, il lui raconta de vive voix toute sa vie. Cela fait, il rentra chez lui et se tua d'un coup de revolver. Cette confession est très longue et de ce remarquable document humain nous ne citerons qu'une partie, celle qui relate le rôle de Doline comme agent de contre-espionnage, et qui nous montrera une autre des faces de l'activité de l'*Okhrana*, pendant la guerre.

Au mois d'octobre 1914, Doline vivait à Zurich.

Un jour, je vis arriver chez moi quelqu'un de ma connaissance qui me demanda de mettre son frère en rapport avec quelques révolutionnaires russes. Il s'adressait à moi, disait-il, parce que, personnellement, il ne connaissait personne dans ce milieu. En même temps il me pria de causer avec son frère d'une autre affaire que lui-même ignorait totalement. Il me fit savoir que son frère habitait Milan et me proposa de m'y rendre à ses frais.

Je partis sans connaître quelle était cette affaire, et pensant qu'elle devait être de caractère commercial. A Milan, à l'hôtel indiqué, je trouvai un monsieur qui habitait là sous le nom de Bernstein. Il se donna pour le frère de ma connaissance de Zurich, me raconta qu'il avait quitté la Russie depuis de longues années, qu'il s'était installé en Turquie, s'y était fait naturaliser et vivait toujours à Constantinople. C'était peu de temps avant la déclaration de guerre de la Turquie à la Russie. Bernstein me dit qu'à Constantinople il s'était lié avec le Comité des Jeunes Turcs qui lui avaient donné mission d'entrer en rapport avec des révolutionnaires russes qui voudraient, sur ses indications, commettre en Russie des actes terroristes visant à désorganiser la puissance militaire russe. Le groupe devait agir indépendamment et son premier acte devait être de faire sauter le pont de chemin de fer de l'Iénisseï. Lui ayant demandé quel rapport cela pouvait avoir avec la guerre, il me répondit qu'il s'agissait de gêner les envois de munitions du Japon en Russie. Bernstein me proposa de former un groupe, d'aller en Russie, etc. Je lui demandai quelques jours pour réfléchir et trouver les gens aptes à cette besogne. A Zurich je télégraphiai à Paris, mandant en Suisse le capitaine Edgardt, alors adjoint du chef de la police politique russe à Paris, Krassilnikov. Quelques jours plus tard, nous nous rencontrâmes à Genève. J'exposai l'affaire au capitaine Edgardt qui me répondit : « Si ce n'est un coquin fieffé, l'affaire est excessivement sérieuse, mais ni moi ni Krassilnikov ne pouvons décider. Nous allons demander des instructions à Pétrograd. En attendant, traînez les pourparlers avec Bernstein. »

Quelques jours plus tard, on répondait de Russie de m'ordonner de continuer mes pourparlers avec Bernstein, et, au cas de besoin, de mettre à ma disposition les gendarmes qui servaient dans la police politique russe à Paris. A ce moment, Bernstein était à Rome. Edgardt et moi, nous nous y rendîmes. Je lui présentai Edgardt comme mon collaborateur pour l'organisation du groupe nécessaire et il fut convenu que tous trois nous partirions pour Constantinople. Mais sur ces entrefaites, la Turquie avait déclaré la guerre à la Russie. Edgardt ayant demandé comment nous autres, Russes, pourrions pénétrer en Turquie, Bernstein nous affirma qu'il n'y aurait aucun obstacle. Edgardt demanda par télégramme quatre fonctionnaires et

lui-même rentra à Paris, en disant à Bernstein qu'il se rendrait en Russie par le Nord. Nous sommes allés jusqu'à Bucarest, mais Bernstein, n'ayant pu se procurer les papiers nécessaires, alla seul à Constantinople et nous attendîmes à Bucarest les résultats de son voyage. Naturellement tous les frais des voyages étaient payés très largement par Bernstein. Il nous avait quittés depuis trois jours quand nous eûmes la visite d'un monsieur du nom de Ludner, qui se disait collaborateur du journal *Lokal Anzeiger* et venait nous prier de nous rendre tous à Constantinople. Mais je décidai de partir seul avec lui, les autres restant à Bucarest jusqu'à notre retour. Ludner me remit un passeport au nom de Ralph, visé par l'ambassade d'Allemagne en échange du passeport russe que m'avait donné Edgardt, et il me dit que ce passeport me serait rendu à Bucarest par l'attaché de l'ambassade d'Allemagne, major von Schellendorf.

Je ne restai à Constantinople que quelques jours et là je découvris que Ludner n'avait aucun rapport avec le journalisme et n'était autre que le secrétaire de l'attaché militaire allemand à Constantinople, von Laffert qui me remit, pour les premiers frais, six mille francs. De retour à Bucarest, je fis l'échange du passeport allemand contre mon passeport russe, et, avec le fonctionnaire Litvine, nous partîmes pour la Russie par Ungni.

Nous arrivâmes à Pétrograd au commencement de décembre 1914. Litvine fit un grand rapport au Directeur du Département de la police, général Djounkovski, qui était à cette époque adjoint au Ministre de l'Intérieur, et on décida en haut lieu d'envoyer à la presse étrangère un télégramme ainsi conçu : « Des malfaiteurs inconnus ont fait sauter un pont de chemin de fer d'une certaine importance stratégique. Les dégâts ne sont pas considérables. Une enquête est ouverte. » Cette information parut vers le premier février 1915 dans le journal français *Le Matin* et quelques autres.

Le plan était de donner aux Allemands l'impression qu'avec nous ils avaient affaire à un groupe bien organisé auquel ils pouvaient avoir confiance. Au printemps 1915, Litvine et moi retournâmes à l'étranger, lui à Paris, moi à Zurich. Munis de cette note publiée dans les journaux étrangers, nous allâmes ensemble à Berne chez l'attaché militaire allemand, von Bismarck. Il lut la note, nous dit qu'il allait télégraphier à Berlin et nous demanda de revenir. Evidemment la réponse était satisfaisante, puisqu'à notre seconde visite von Bismarck nous dit qu'un envoyé spécial viendrait de Berlin pour causer avec nous.

En effet, au mois de mars 1915, nous eûmes rendez-vous chez von Bismarck avec l'envoyé spécial qui se donna pour un citoyen américain du nom de Jacomini ; mais à ses manières et à son accent, il était facile de reconnaître un officier allemand. A en juger par le res-

pect que lui témoignait M. de Bismarck, ce devait être même un grand personnage. Jacomini nous remit une longue liste d'usines et de fabriques qu'il faudrait détruire. Puis il nous demanda d'organiser un attentat « même sans résultat » contre le Ministre des affaires étrangères Sazonov, que lui et von Bismarck semblaient tenir pour le pire ennemi de l'Allemagne, et de tenter la destruction des charbonnages du Donetz. Jacomini, qui parlait passablement le russe, nous déclara qu'il se rendrait en Russie où il dirigerait notre travail. Litvine lui donna l'adresse Nevsky 55 et un nom quelconque, et dès que nous eûmes quitté Jacomini il télégraphia à Petrograd, au Département de la police, le nom et l'adresse qu'il avait donnés, en demandant d'y envoyer un « indicateur » affublé de ce nom. A Paris, je trouvai l'ordre de venir seul en Russie. Aussitôt arrivé à Petrograd, je me rendis chez le sous-directeur du Département de la police, Vassiliev, qui me mit au courant de ce qu'il avait entrepris pour cette affaire. On avait installé à l'adresse indiquée un agent de police politique ; on avait envoyé aux frontières le signalement de Jacomini avec l'ordre de le laisser passer, mais de le surveiller de près. De cet entretien avec Vassiliev j'emportai l'impression qu'il s'intéressait beaucoup à cette affaire et qu'il serait heureux s'il pouvait découvrir le nid de l'espionnage allemand en Russie. Mais nous attendîmes en vain Jacomini. Voyant qu'il ne venait pas, on décida de télégraphier à von Bismarck pour savoir ce qu'il y avait. Nous lui adressâmes, en français, le télégramme suivant : « Berne, 21, rue Brunnadern. Bismarck. Inquiet absence de père. Télégraphiez que faire. Ralph. Réponse adresse Newsky 55. » Nous reçûmes en réponse : « Est parti. N'attendez pas. Continuez affaire. » Ce télégramme assez vague ne valait rien pour nous, mais le hasard nous vint en aide. Cinq jours après que nous avions reçu ce télégramme, un fonctionnaire du Ministère des affaires étrangères, Schakovski (il a été reconnu qu'il était fou), fit irruption dans le cabinet de travail de l'adjoint du Ministre des affaires étrangères, Neratov, et, se jetant sur lui avec une hache, faillit le tuer. Heureusement qu'on put le retenir à temps. Mais voici comment nous exploitâmes cet incident imprévu. On envoya à von Bismarck le télégramme suivant : « Contrat conclu. Envoyez gérant à Stockholm. » Et je me rendis à Stockholm. Là, à l'ambassade d'Allemagne, j'appris qu'on m'attendait déjà. Jacomini n'ayant pu venir, on avait envoyé quelqu'un à sa place. Le remplaçant de Jacomini me dit qu'on était content de notre travail, mais qu'il fallait maintenant mobiliser des forces pour des affaires plus sérieuses et ces affaires sérieuses concernaient la flotte de la mer Noire.

Comme en 1905 il y avait eu dans la flotte de la mer Noire un mouvement révolutionnaire qui s'était manifesté par la révolte armée

sur le croiseur *Prince-Potemkine*, et que dans la flotte l'esprit est toujours à la révolte, il serait désirable, disait-il, d'organiser un soulèvement des matelots, de leur souffler d'amener en Turquie les croiseurs *Marie* et *Pantilé*. L'envoyé allemand me fit savoir quelles récompenses on pouvait promettre aux officiers et aux soldats qui adhéreraient à ce mouvement et quels châtiments infliger à ceux qui résisteraient: jeter à l'eau les officiers, quant aux matelots, les ligoter seulement. Une autre affaire demandait la formation d'un groupe spécial qu'il faudrait envoyer à Arkhangel et sur le chemin de fer de Mourman. A Arkhangel, tout devrait être mis en œuvre pour gêner le plus possible les communications régulières des bateaux entre Arkhangel et l'Angleterre et l'Amérique. A ce moment s'organisait en Russie le Comité industriel et militaire, qui devenait une menace sérieuse pour l'Allemagne. On recommandait d'allumer des incendies dans le port d'Arkhangel, de saboter les bateaux ; quant au chemin de fer de Mourman, il fallait empêcher son exploitation par tous les moyens possibles : détruire la voie, fomenter des grèves, etc. Je quittai Stockholm et reçus pour le voyage trente mille francs, que je remis au sous-directeur du Département de la police Vassiliev, de même que j'avais remis au chef de la police politique de Paris les vingt mille francs que j'avais reçus à différentes époques des agents allemands. Rentré à Pétrograd, en septembre 1915, je fis un rapport détaillé à Vassiliev, qui mit au courant le chef du contre-espionnage, colonel Fiodorov. Il fut décidé qu'on ne ferait rien le mois prochain et que je me rendrais à Zurich où je dirais à l'agent allemand que les circonstances en Russie étaient maintenant telles qu'il fallait attendre ; après cela nous laisserions venir les propositions du côté des Allemands. En janvier 1916, le même Bernstein vint me voir à Zurich et me dit qu'il serait maintenant très important pour l'Allemagne de faire sauter la cartoucherie de Toula. Suivant les instructions que j'avais reçues, je fis une réponse évasive, disant que je m'informerais si maintenant on pouvait agir en Russie. Les choses en restèrent là jusqu'en mars 1916. A cette époque, je reçus l'invitation de me rendre à Berne pour une affaire très importante. Von Bismarck m'ayant dit que les Russes n'avaient qu'un seul avantage dans la mer Noire, le croiseur *Marie*, me demanda de trouver le moyen de détruire ce vaisseau, après quoi, me dit-il, nos forces seront égales à celles des Russes et nous vaincrons. Si on ne peut pas le couler, me dit-il, tâchez de le faire saboter pour qu'il soit hors d'usage pendant plusieurs mois. Il me dit ensuite que le ministre d'Allemagne voulait me parler. Le ministre commença par des considérations sur la situation générale de la Russie et je m'aperçus qu'il connaissait merveilleusement toutes les nuances des partis politiques et révolutionnaires en Russie. Satisfait sans doute de mes réponses, il me demanda si j'ac-

cepterais d'aller en Russie pour organiser sur une large échelle la propagande révolutionnaire parmi les ouvriers et les paysans. Dans ce programme rentraient les désordres agraires, le sabotage de l'outillage et la propagande pacifiste. Au cours de la conversation il mentionna entre autres que des hommes d'opinions diamétralement opposées s'étaient rapprochés pendant cette guerre et agissaient de concert, par exemple Bourtzev et Kropotkine, et il me fit le plus grand éloge de l'activité du groupe Lénine.

A ma question télégraphique sur ce que je devais faire, le Département de la police me fit tenir par Krassilnikov la réponse suivante : « Acceptez deux propositions : sur *Marie*, conditionnellement, sur propagande sans conditions. Venez Russie. » En partant je convins avec l'Allemand que dans deux mois je serais à Stockholm.

En Russie, le nouveau chef de la section, un certain Broiétzky, me fit savoir que le Directeur de la police ne pouvait maintenant s'occuper de cette affaire et que je serais mis en rapport avec les autorités militaires pour agir sous leurs ordres. Des semaines s'écoulèrent sans qu'on m'ait mis en relation avec les autorités militaires. Le terme que j'avais assigné pour me trouver à Stockholm approchait. Je demandai un passeport. On me le refusa, disant que l'autorité militaire, ayant pris des renseignements sur moi, s'y opposait.

Ainsi mes liens avec les Allemands se trouvaient rompus automatiquement. Voyant que je n'avais rien à faire à Pétrograd, je demandai d'aller à Odessa pour mon service militaire. Je fus incorporé à Odessa sous mon vrai nom, et, d'une façon tout à fait inattendue, envoyé à Kharkov. Tout le temps j'étais, je le savais, surveillé par la police. J'en ignorais la raison. Mais bientôt j'appris par les journaux qu'il y avait eu une explosion à la cartoucherie de Toula, une autre sur le croiseur *Marie*, puis qu'un violent incendie avait éclaté dans le port d'Arkhangel. Aussitôt j'écrivis à Vassiliev, devenu Directeur du Département de la police, que je l'avais prévenu de ces projets des Allemands. Je n'ai jamais reçu de réponse.

V

QUELQUES CRIMES DE L'OKHRANA

On peut dire que toute l'activité de l'Okhrana, institution illégale, ne fut qu'une série de crimes, dont on peut se faire une idée par tout ce qui précède. Nous voulons seulement en rappeler encore quelques-uns des plus caractérisés. Nous avons déjà vu que pour faire évader un agent provocateur, l'*Okrana* n'avait pas hésité à envoyer au bagne deux gardiens qui avaient fait leur devoir. Pour se débarrasser de ce même

agent, devenu gênant pour elle, la police politique n'hésita pas davantage à le faire pendre après un simulacre de procès. Parfois elle allait plus loin.

En 1909 le Conseil de guerre avait condamné à la peine de mort par pendaison le député à la deuxième Douma S. S. Pianykh et avec lui cinq autres personnes. La peine de mort fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Pianykh gênait les menées de l'*Okhrana*, dans le parti social-démocrate ; aussitôt elle forgea de toutes pièces un procès en l'accusant, avec quelques autres, d'avoir proclamé la république dans le district de Stchygrovsky, dans le gouvernement de Koursk. Bien entendu, il n'y avait là aucune république. Dans cette affaire, l'*Okhrana* trouva un allié précieux en la personne du fameux député Markov 2e et de son frère, agents de la police politique. Le témoin principal du procès était le prêtre Iastroubinsky, lui aussi agent de l'*Okhrana,* qui se chargea de trouver des témoins complaisants, mais dont aucune déposition ne put être confirmée par les faits. Néanmoins, comme nous l'avons dit, Pianykh et ses cinq co-accusés furent condamnés à la peine de mort.

Un procès qui fit grand bruit en 1913, et qui est connu sous le nom de l'affaire des brigands du sud ou encore « affaire de Feodor Koustch et de ses complices », est aussi l'œuvre de l'*Okhrana*. Cette affaire fut jugée par le conseil de guerre d'Ekaterinoslav, et les soixante-deux innocents condamnés à ce procès n'ont pas pu bénéficier de l'amnistie du gouvernement provisoire, car ils avaient été jugés pour brigandage à main armée. Le gouvernement vient de prescrire une enquête en vue de la révision de ce procès, dont voici l'histoire en quelques mots. Les faits se rapportent aux années 1910-1913, et se passèrent dans le district Alexandrovsky du gouvernement d'Ekaterinoslav. Les vrais maîtres du district étaient alors l'ispravnik Nicolas Mecklenbourg-Mecklenbourtzev et le colonel de gendarmerie Redine. Les pots-de-vin ordinaires ne suffisant pas à ces messieurs, ils résolurent de trouver des ressources supplémentaires. Ils organisèrent une bande pour piller et voler. Un nommé Feodor Koustch, agent de l'*Okhrana* depuis 1903, s'embaucha avec eux et devint le chef de la bande de brigands. Mais les vrais meneurs restaient Mecklenbourg et Redine qui indiquaient les coups à faire, s'arran-

geaient pour que la police ne pût mettre la main sur la bande et, naturellement, touchaient la part du lion. Cela dura ainsi pendant trois ans, au cours desquels plusieurs usines et fabriques furent pillées ; la chancellerie du district Pavlovskoïa fut dévalisée, ainsi que des débits de boissons et un grand nombre de propriétés privées. Souvent les vols étaient accompagnés de meurtre. Pour assurer la sécurité de leur bande, Redine et Mecklenbourg obtinrent, par l'intermédiaire du gouverneur de la province, que le Département de la police les chargeât eux-mêmes des enquêtes et instructions de tous ces crimes. Ainsi les représentants de la justice étaient les deux chefs de la bande eux-mêmes. Ayant attribué tous ces brigandages et meurtres aux socialistes révolutionnaires et aux anarchistes, Redine adressa un rapport au Département de la police, et demanda de l'argent pour organiser sur place une police secrète, augmenter les cadres de la police, etc. Chaque procès, chaque tentative révolutionnaire était pour le Département de la police comme une manne tombant du ciel, car pour les mesures répressives le gouvernement donnait l'argent sans compter. On envoya à Redine et à son complice cent mille roubles, qu'ils empochèrent. Il va sans dire que personne de leur bande n'était inquiété.

Mais à la fin, de Pétrograd on exigea « la liquidation » de cette bande de « socialistes révolutionnaires » et d' « d'anarchistes ». La plupart des bandits filèrent alors à l'étranger et Mecklenbourg et Redine firent procéder à l'arrestation en masse de gens absolument innocents. Par des tortures inouïes, ils arrachèrent à plusieurs des « aveux », et le conseil de guerre distribua largement les travaux forcés et la peine de mort. Sur les soixante-dix-neuf accusés, trois ou quatre à peine avaient pris réellement part aux crimes de la bande. Onze furent condamnés à la pendaison ; trente aux travaux forcés ; une vingtaine à la prison pour différents délits ; d'autres, devenus fous sous la torture, furent enfermés dans des asiles. Maintenant Redine et Mecklenbourg sont arrêtés et, aussitôt la nouvelle enquête terminée, ils seront traduits devant les tribunaux.

La source principale de la force de l'*Okhrana* était la crainte des attentats dans laquelle ils tenaient toujours Nicolas II. Mais ce danger terroriste n'était qu'une invention du Dépar-

tement de la police. L'unique parti en Russie qui proclamait la terreur comme moyen de lutte révolutionnaire était le parti des socialistes révolutionnaires. Or, la question du régicide avait été soulevée plusieurs fois dans ce parti, et, comme il est prouvé aujourd'hui, ce fut toujours par des agents provocateurs, surtout par le fameux Azev. Du reste, cette question avait toujours été résolue négativement, les révolutionnaires estimant que ce serait rehausser le prestige de Nicolas II que de lui donner l'auréole du martyr.

Néanmoins, de temps en temps l'*Okhrana* échafaudait un procès sur des « préparatifs d'attentat contre la personne sacrée de sa Majesté ». Parmi ces procès, œuvre la plus immonde et la plus effrontée des provocateurs, nous citerons celui qui eut lieu en 1907 et coûta la vie à trois accusés : Boris Nikitenko, Boris Siniavsky et Wladimir Naoumov. M. Bourtzev publie maintenant quelques documents ayant trait à ce procès, tel celui-ci qui est très bref et se passe de commentaires. C'est le rapport du chef de la direction de la gendarmerie de Pétrograd, adressé au Préfet de police. Il est ainsi conçu :

En vous envoyant ci-joint le compte des dépenses pour l'achat du matériel nécessaire à l'exécution des arrêts de mort de trois personnes prononcés par le tribunal militaire, j'ai l'honneur de demander à Votre Excellence de me faire rembourser 7 roubles 55 que j'ai pris dans la caisse de la Direction de la gendarmerie, et dont voici le détail :

Cocher	2 roubles
3 cordes de 13 archines chacune	1,65 k.
3 anneaux à 30 kopeks	»,90 k.
3 sacs à un rouble	3
Total	7,55

Le principal témoin à charge dans ce procès était un sous-officier de la garde personnelle de l'Empereur, Ratimov, qu'on recherche maintenant. Des autres accusés condamnés à ce procès un seul est encore vivant, une socialiste révolutionnaire, Piguit, qui est revenue du bagne et est maintenant à Moscou.

Comme tous les procès politiques, ce procès fut jugé à huis clos ; seule la date et les arrêts ont été livrés à la publicité. D'après l'acte d'accusation, l'affaire se présentait très simplement : Un certain Naoumov, sans profession, a rencontré Ratimov, de la garde personnelle de l'Empereur, lui a

remis des proclamations et en même temps lui a proposé de tuer l'empereur, lui promettant dans l'avenir la gloire du héros sauveur de la patrie. Ratimov, qui avait pour son monarque un amour passionné, rapporta cela à ses chefs. Ceux-ci lui ordonnèrent de continuer les pourparlers afin qu'on pût à un moment donné mettre la main sur tous les membres du complot.

Sur les indications de Ratimov et de quelques agents secrets de l'*Okhrana*, on arrêta dix-huit personnes qui furent traduites devant la cour martiale sous l'inculpation d'un complot contre la personne sacrée de l'Empereur et en même temps contre le grand-duc Nicolas Nicolaievitch et Stolypine.

La compagnie de combat du parti socialiste révolutionnaire nia énergiquement toute participation à un pareil complot. Le comité central du parti déclara que ni à ce groupe (compagnie de combat), ni à aucun membre individuel du parti il n'avait donné semblable mission et qu'aucun attentat contre l'empereur ni personne ne se préparait. Malgré toutes les entraves apportées à la défense, celle-ci put établir devant le tribunal que, par ordre de ses chefs, Ratimov, à qui en effet Naoumov avait remis des proclamations voulant l'entraîner dans le parti, avait lui-même proposé à Naoumov des renseignements sur le voyage du tsar, la disposition des appartements du palais, etc. C'est Ratimov qui avait recherché les entrevues, qui avait indiqué où on pouvait se procurer des armes, un uniforme de Cosaque, comment on pouvait pénétrer dans le palais, etc. Des dépositions des agents secrets de l'*Okhrana*, il était clair qu'un complot se tramait en effet, mais qu'eux seuls en étaient les auteurs. Et tandis que le procureur et le président entravaient de toutes leurs forces l'interrogatoire des témoins, le chef de la garde du palais, le colonel de gendarmerie Spiridovitch, affirmait sous serment qu'il savait qu'un complot se préparait. Mais la défense ayant demandé d'où il tenait ses renseignements, le président refusa de poser la question. En outre, il fut prouvé devant le tribunal que la déposition de Naoumov faite au gendarme enquêteur lui avait été arrachée sous la promesse que personne ne serait inquiété et que son père (un vieux fonctionnaire soutien d'une nombreuse famille), qui avait été révoqué lors de son arrestation, serait réintégré dans ses fonctions. Devant le

tribunal, Naoumov jura que toutes ses dépositions étaient fausses, que jamais personne ne l'avait incité à commettre un attentat contre la personne de l'empereur. Un autre des accusés, Nikitenko, prononça des paroles qui firent grande impression sur le tribunal, mais par lesquelles, a dit son avocat, il signa son arrêt de mort. Tout en niant énergiquement sa participation dans ce complot, en prouvant clairement qu'aucun complot n'existait et que tout cela était monté par l'*Okhrana*, Nikitenko ajouta qu'il attendait avec impatience que le parti lui fasse l'honneur de le désigner pour participer à un complot contre le tsar, car il considérait le régicide comme un acte inévitable, nécessaire et politiquement très utile.

Le chef de l'*Okhrana* lui-même, le général Guerrassimov, était cité comme témoin. Il refusa de se rendre au tribunal, faisant savoir que si le tribunal avait besoin de l'entendre, il le trouverait dans son bureau. Malgré la protestation violente de la défense, rappelant que, d'après la loi, c'est le témoin qui doit se présenter devant le tribunal, celui-ci décida de se rendre *in corpore*, avec les accusés et la défense, à l'*Okhrana*.

Enfin, malgré le manque absolu de preuves et au contraire l'abondance des faits établissant qu'il s'agissait là d'une machination de l'*Ohkrana*, tous les accusés, sauf deux, furent condamnés : treize au bagne à temps, et trois : Nikitenko, Siniavski et Naoumov, à la pendaison. L'exécution eut lieu le lendemain du jugement. L'*Ohkrana* se hâtait de clore cette affaire.

§

Il est tout à fait naturel que l'espionnage allemand ait rencontré ses agents parmi les agents de l'*Ohkrana*. En effet, les événements sanglants qui se sont produits en Russie, en juillet, la tentative des *bolcheviki* de renverser le gouvernement provisoire et d'y substituer l'anarchie grâce à laquelle les Allemands pourraient librement pénétrer en Russie, ont démontré qu'il y a un lien très étroit entre l'espionnage allemand et le parti maximaliste, qui d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, comptait dans son sein à peu près 75 p. c 'o d'agents provocateurs. Ce lien a été mis en lumière par M. Bourtzev dans son remarquable article qui a paru dans la presse russe le 7/20 juillet, et que nous croyons nécessaire de reproduire

in-extenso, les journaux français n'en ayant cité que quelques fragments.

La Russie traverse ces jours-ci le moment fatal de son histoire. Devant elle se pose la question de son existence et de son honneur. Tous les partis politiques, tous les hommes politiques et toute la population consciente du pays doivent se séparer nettement en deux camps irréconciliables, pour la lutte sans merci l'un contre l'autre : l'un pour l'existence de la Russie, pour son honneur, l'autre pour n'importe quoi, sauf la Russie et son honneur. Entre ces deux camps politiques, actuellement, il n'y a rien de commun. L'immense majorité de la population et tous les partis politiques sains sont avec nous. Nous devons nous souvenir qu'en ce moment décisif de l'histoire de notre patrie, toutes les discordes entre nous doivent disparaître et nous devons définir nettement quels sont nos ennemis. Voici quels sont nos ennemis communs :

1) Les *bolcheviki*, qui placent leurs buts démagogiques au-dessus des intérêts de la Russie et justifiaient tous leurs actes par le principe : « La fin justifie les moyens. »

2) Les représentants des partis de droite, ceux qui n'ont pas encore renoncé à l'espoir de sauver ne fût-ce qu'une parcelle de l'ancien pouvoir. Eux aussi, pour atteindre leur but, adoptent le même principe.

3) Les agents allemands et leurs espions. Il se sont glissés jusqu'au cœur même de la Russie. Ils se sont introduits dans la littérature, dans les partis politiques, dans les masses populaires et se tiennent partout comme chez eux. Pour eux, il faut coûte que coûte renverser le gouvernement. Ils ont besoin de la débâcle de nos alliés. Il leur est nécessaire de détruire la Russie et de conserver l'ancien pouvoir qu'ils avaient sur elle. Ils marchent à ce but par les mêmes voies que les deux ennemis précédents, professent le même principe, et, quels sont leurs moyens, nous l'avons vu à Pétrograd, les 3 et 4 juillet.

Les grandes journées de la révolution russe ont tant apporté dans la conquête de la liberté qu'elles resteront pour toujours l'événement le plus considérable de l'histoire de l'humanité. Mais ce n'est pas nous seuls qui savons profiter de cette liberté pour servir la démocratie ; les Allemands en profitent aussi pour leurs buts. Tous leurs efforts n'auraient jamais pu avoir, même de loin, le succès qu'ils ont eu, par exemple ces journées de juillet dans les rues de Pétrograd, s'ils n'avaient pas eu la possibilité de marcher d'accord avec les *bolcheviki* et avec les représentants de l'ancien régime. Quand les *bolcheviki* criaient : « A bas la guerre ! A bas le gouvernement ! A bas les alliés ! » quand ils désorganisaient la vie de Pétrograd, ils ne faisaient que remplir le désir le plus ardent de Guillaume II.

Pendant ces journées de juillet, dans les rues de Pétrograd, les Allemands ont remporté une victoire comme ils n'en ont jamais remporté sur le front. Mais cette dernière victoire des Allemands à Pétrograd sera probablement une victoire à la Pyrrhus. Les yeux du gouvernement et de toute la population se sont ouverts sur leur activité criminelle. Eux et leurs alliés, les *bolcheviki*, ont subi une défaite politique et morale mortelle.

Mais nous ne parlerons pas maintenant des Allemands. Ils sont nos ennemis et ne peuvent être rien d'autre. Ils continueront toujours d'empoisonner la vie russe. Ne parlons pas non plus pour le moment de nos réactionnaires. Mais les *bolcheviki* sont nos camarades. Ils profitent de la situation critique dans laquelle se trouve le pays du fait de la guerre, et, pour le triomphe de leur doctrine et de leur démagogie, ils sont décidés d'aller jusqu'au bout, dût le sort de tout le pays être en jeu. Nous savions ce qu'ils avaient fait déjà pour la joie des Allemands ; tous voient ce qu'ils font maintenant. Dans cette aide systématique donnée aux Allemands pendant la présente guerre, nous accusons tout le parti maximaliste en bloc, ainsi que ses chefs, qui ont puissamment contribué à l'œuvre de destruction de la Russie. Voici quelques noms de ceux qui pendant ce mois ont travaillé à détruire la Russie : Lénine, Trotzki, Kamenev, Zinoviev, Kollontaï, Steklov alias Nekhamkès, Rozanov, Kozlovski, Lounatcharsky, Rochal, Rakovsky, Gorki.

Il nous est pénible d'introduire dans cette liste le nom cher à tous du grand écrivain. Mais nous ne pouvons pas oublier que dans les années de la lutte intensive de tout le peuple russe pour son existence, ce grand écrivain, presque tout à fait étranger à la lutte politique active, fut néanmoins l'inspirateur, le directeur du journal défaitiste *Novaia Gizn* et aida puissamment ceux qui, d'accord avec les Allemands, travaillaient à l'humiliation et à la ruine de notre patrie.

Des dépositions de Doline, qui s'est tué récemment et que l'attaché militaire allemand von Bismarck envoyait en Russie en 1915-1916 pour préparer l'explosion du croiseur *Marie*, pour incendier le port d'Arkhangel, pour tuer le Ministre des Affaires étrangères Sazonov, pour faire sauter un pont, des usines militaires, ainsi que pour faire la propagande en faveur de la paix coûte que coûte, pour la cessation immediate de la guerre, pour organiser des révoltes, etc., des dépositions de Doline je me suis convaincu que von Bismarck, qui du reste l'a dit à Doline, comptait beaucoup sur le secours de Lénine et de son parti, sur leur lutte contre n'importe quel gouvernement résolu de continuer la guerre contre l'Allemagne.

J'ai devant moi les dépositions d'un autre personnage, un officier russe qui a été envoyé en Russie, déjà pendant la révolution, comme

agent de l'Etat-major général allemand. Il avait même mission que Doline et, en même temps, on lui avait indiqué comment entrer en rapport avec les représentants des mouvements maximaliste et ukhrainien et comment agir sur leur esprit.

Des camarades qui sont venus de Grèce nous ont fait connaître l'existence de tout un réseau d'espionnage allemand à Stockholm, Christiania et Copenhague. De là, par centaines, on envoie en Russie des agents allemands, on les charge de faire la propagande pour la paix à tout prix, de fomenter des révoltes, de lutter contre le gouvernement provisoire, d'exciter la lutte des classes, etc. Et pour cela on les couvre d'or, on leur dit : « Allez en Russie, abouchez-vous avec Lénine et agissez suivant ses indications. » L'Etat major général allemand, d'après les propres paroles d'un de ses agents, ne voit pas pour lui, en Russie, de meilleurs alliés que les *bolcheviki*. En Allemagne, dès le début de la guerre, même avant, quand elle n'était encore qu'à l'état de projet, le gouvernement a créé une société spéciale pour la lutte contre l'armée et le gouvernement russes. Pour cela il a employé les services d'un renégat très connu, ancien socialiste démocrate, ami de Lénine, Parvus.

Parvus manifeste son activité partout : en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Turquie, avant et pendant la guerre. Partout il trouve des aides dociles et actifs, comme par exemple l'ancien membre de la deuxième Douma Zourabov, Parasitch et Trotzki (tous les trois ont joué un grand rôle dans le Conseil des délégués des ouvriers et soldats), Kollontaï, Koslovski, le publiciste bulgare Ratkovski, actuellement collaborateur en vue de la *Novaia Gizn*, et plusieurs autres.

Quand, en 1915, on lança dans la presse l'accusation que Parvus était un agent provocateur, je répondis que Parvus n'était pas un provocateur, qu'il était pire : qu'il était un agent de Guillaume II. Pour ce qui est de ses collaborateurs, je répondrai la même chose, ce ne sont pas des provocateurs, ce sont pis ; ce sont des agents de Guillaume II, les exécuteurs de tous ses ordres.

Il me faut dire deux mots à part de Ratkovski, qui est depuis la guerre l'homme de confiance de Parvus. En 1914, avec Parvus et Sudekum, il se rendit en Italie pour défendre la politique de Guillaume II et du roi Ferdinand contre la Russie, la France et l'Angleterre. Sa propagande allemande en Italie fut telle que le gouvernement italien, qui ne s'était pas encore rangé à côté des alliés, l'expulsa d'Italie. Ensuite, avec l'argent de l'Allemagne, pour défendre ses intérêts, il fonda en Roumanie la revue *Lupzto* et, en Russie, Ratkovski continue son travail néfaste.

Nous laissons à tous, à Lénine comme à Ratkovski, le droit de propager tou e qu'ils désirent, à condition qu'ils agissent sans voi-

les et nous permettent d'appeler les choses par leur nom. Connaissant l'histoire détaillée de la provocation de Malinovski, sachant comment, sur l'ordre du directeur de la police, il dirigea tout le temps le parti maximaliste, nous avons le droit de dire que les provocateurs et les agents allemands ont joué et jouent encore un rôle immense dans ce parti. Quant aux leaders des maximalistes, ils sont comme Parvus, pires que des provocateurs. Grâce à leur activité, consciemment ou inconsciemment, ils ont été les agents de Guillaume II. Grâce à eux, grâce à Lénine, à Zinoviev, à Trotzki et aux autres, Guillaume II, pendant ces journées de juillet, a atteint tout ce qu'il désirait. Il a compromis notre emprunt de guerre; il a apporté le deuil dans des centaines de familles; il a arrêté la vie de la capitale, et, par cela, a porté un coup terrible à tout le pays et à l'armée. Pendant ces journées, Lénine et ses compagnons nous ont coûté autant qu'une bonne peste ou le choléra, et nous pouvons dire qu'il n'est pas dans la vie russe de mal et de danger plus grands que le maximalisme de Lénine et de ses camarades.

Les récents événements en Russie n'ont, malheureusement, que trop justifié les paroles pessimistes que dictait à Bourtzev son clairvoyant patriotisme.

J.-W. BIENSTOCK.

L'ÉPOPEE AU FAUBOURG

TRIQUE

GAMIN DE PARIS

(Suite[1]*)*

—

L'Imagination... c'est encore le plus beau jouet des enfants pauvres.

III

QUELQU'UN FRAPPA QU'ON N'ATTENDAIT POINT...

Trique dormit mal cette nuit-là. Son sommeil fut peuplé de visions ailées. Il rêva qu'il chassait les perroquets. Parfois, presque éveillé, dans une demi-conscience, il entendait les ronflements et les gargouillades de son père qu'assommait l'alcool en un lourd sommeil de poivrot, et il s'imaginait que des bêtes fauves, embusquées dans un coin de la chambre, se ramassaient sur leurs pattes, gueules béantes, prêtes au bondissement.

La matinée du jeudi se passa, pour Trique, sans événement d'importance, mais toutefois dans une grande exaltation. Il vit Pépé, sur le palier, dix secondes à peine, alors qu'elle s'en allait avec sa mère au marché couvert de la rue Dieu.

Furtif, il l'interrogea :

— Alors, ça tient... c'est pour tantôt ?

— Oui, répondit la petite... j'taperai à ta porte.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 462.

Trique fut rasséréné. Il savait Pépé si prompte au découragement et à la crainte !

Il rentra chez lui et prit soin de remplir ses poches de bouchons, de clous, de ficelle, de vieux couteaux, toutes choses utiles aux explorateurs.

Un collier de bouchons, ça porte sur les flots, dans les naufrages, on a vu ça !... Les clous, c'est précieux pour échafauder une hutte, construire un canot ; la ficelle pour chasser, pêcher, jeter le lasso, ligoter l'ennemi ; les couteaux pour tailler le bois, creuser la terre et se défendre au besoin.

Il cachait six francs, en pièces d'argent, dans un nœud fait à son mouchoir. Il pouvait partir maintenant. Il n'attendait plus que Pépé. Dans une heure environ, elle serait là...

— Mince ! murmura-t-il soudain, j'allais oublier d'dire à pepa où que j'vas.

Sur une feuille de papier, déchirée d'un cahier d'école, il écrivit, en grosses lettres, afin qu'on pût le lire de loin : « Je suis été avec Pépé pour aller cherché de l'or, on reviendra riche et t'en auras. »

Il plaça cet avertissement bien en vue au centre de la table et courut s'étendre sur son lit. Il aurait bien voulu s'endormir, afin de perdre la notion du temps et de l'attente, mais ses nerfs trop tendus le tenaient en éveil. La fenêtre de la chambre était ouverte, et, de la cour, montaient les bruits de la maison. Une femme repassait du linge. On entendait le heurt de son fer sur le couvercle d'un poêle qu'elle tisonnait parfois rageusement.

Des oiseaux pépiaient dans des cages, aux fenêtres.

Un homme clouait des caisses en sifflotant. Un nourrisson pleurait. Mme Bien balayait la cour et le jet puissant de la fontaine explosait sur le fond sonore des seaux.

Soudain Trique sursauta. Quelqu'un frappait à la porte. C'était Pépé. Déjà !

— Me v'là ! me v'là ! cria-t-il joyeusement en se précipitant.

Il ouvrit la porte, toute grande...

— Merde ! murmura-t-il.

— Voyou ! glapit tante Augustine en lui assénant sur la tête un coup de parapluie vengeur.

Tante Augustine, vieille fille atrabilaire au visage de chouette effarée, paraissait fort en courroux.

— Ah ! c'est comme ça que tu me dis bonjour, fils à ton père ! Ah ! c'est comme ça que tu m'agonises, sans nature ! Mets ton béret... j't'emmène !

— Des fois !...

— Ta mère est à l'hôpital, elle est malade, elle veut te voir... Mets ton béret !

— Mon œil !

— Hein ! Ta pauvre mère t'attend sur son lit de douleurs et tu ne veux pas me suivre ?

— Non !

Tante Augustine laissa choir son parapluie. Elle hurla : « Oôôôô », saisit Trique par une oreille et le secoua sans pitié. Elle lui bourrait les côtes à coups de genoux, en clamant sa véhémente indignation :

— Avec un cochon comme toi, on ne met pas des gants !... Tiens, tiens et tiens ! J'vais t'y faire aller, moi, trouver ta mère... et sans traîner, crapule ! Tiens !... Ah ! tu te rebiffes, choléra !... Tiens ! mets ton béret ! Mets ton béret !

Trique, obéit, rageur, mais vaincu. Il s'enquit, d'abord :

— Ça s'ra long, des fois ?

— L'temps d'y aller et d'en r'venir, sans cœur !

— C'est-i loin, l'hôpital ?

— Oh ! le cochon ! le cochon ! hurlait tante Augustine en brandissant à nouveau son parapluie.

Trique crut prudent de se taire. Il songea : « Dans la rue, j'fais dix pas et j'me défile ! »

Mais tante Augustine avait prévu la malice. Le long du chemin, jusqu'à l'hôpital, elle abreuva Trique de reproches, de : « Que j'aurais honte à ta place, mauvais fils ! » de : « Tu finiras sur l'échafaud ! » et le tint par un bras, d'une poigne solide.

Mme Prunelle, étendue sur le dos, la tête au creux d'un oreiller, très pâle, sommeillait. Ses cheveux tirés en arrière et découvrant bien le front étaient nattés comme ceux d'une jeune fille.

Tante Augustine se pencha sur le lit. Elle appela : Aurélie !

Mme Prunelle ouvrit lentement les yeux. Elle ne parut

point, tout d'abord, reconnaître sa sœur. Tante Augustine hocha la tête d'un air attristé et répéta :

— Aurélie... c'est moi, avec le petit.

— Ah ! bien... souffla Mme Prunelle, je dormais... J'ai un petit train de fièvre... l'oreiller... et puis le temps est orageux, aujourd'hui, ça ne me vaut rien... Embrasse-moi, mon p'tit gas !

Trique tendit sa joue, sans élan. Une infirmière qui passait s'arrêta quelques instants au pied du lit :

— Hé bien, la vingt-deux, vous êtes contente ! Vous avez votre monde !

— Oui, répondit Mme Prunelle, ça fait plaisir... On s'ennuie tant ici !

L'infirmière s'éloigna.

— C'est une bonne fille, déclara Mme Prunelle, elle est bien dévouée et patiente... Y a des malades si autoritaires !... leur faut le bassin toutes les minutes...

Un peu de rose naissait aux pommettes de Mme Prunelle. Elle essaya de se dresser sur les coudes. Sa bouche se crispa. « Bernique ! » dit-elle en retombant.

— Fais donc pas d'efforts, intervint tante Augustine.

— Tu diras à ton père, mon p'tit gas, reprit la malade, qu'il y a dix jours que je suis dans c't état-là... que c'est dans le ventre que ça me tient... qu'il faut qu'on m'opère... Tu lui diras...

Elle ajouta, après un soupir douloureux :

— Que s'il veut venir c'est l'Jeudi et l'Dimanche qu'on peut me voir, d'une heure à trois... On m'opère demain... Tu lui diras... aïe ! oh ! la ! la ! c'est quand j'me remue qu'ça m'élance...

Tante Augustine ajouta, sentencieuse :

— C'est aussi les chagrins qui la rongent, avec un propre à rien d'homme comme ça ! Ah ! elle a bien tort de s'en préoccuper, Dieu de dieu !... A sa place, moi...

Mme Prunelle ne parut pas entendre la sévère diatribe de sa sœur.

Elle s'enquit :

— Dis, mon p'tit gas... ton père... se saoûle-t-il toujours autant ?

Trique eut un geste évasif :

— Y'a des jours.

— Rentre-t-il tous les soirs, au moins? questionna tante Augustine.

— Oui, répondit Trique.

— Oh! pour ça, c'est pas un coureur, affirma Mme Prunelle... La gueuse, ça n'l'échauffe guère... Sans la boisson, ça s'rait pas un mauvais homme, non!

— Pour l'instant, c'est un beau merle! déclara tante Augustine.

— Et comment qu'ça va à la maison? continua la malade prise de soucis domestiques. Ça doit être bien sale depuis que j'n'y suis plus... Balayes-tu au moins un peu?... Et tes affaires? Approche-toi... c'est ton costume des dimanches que t'as déjà mis dans c't état! Quelle misère! Manges-tu au moins ton content, mon p'tit gas?

— Oui, moman.

Mme Prunelle paraissait lasse.

Elle se tut un moment et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle appela sa sœur près d'elle, du regard, et lui dit :

— Prends mon porte-monnaie sous l'oreiller et donne-lui dix sous.

Tante Augustine pinça les lèvres.

— C'est p't'être pas bien utile de lui donner des sous, à c'gamin-là, pour l'usage qu'il en fera!

Mme Prunelle regardait son fils avec tant de tendresse, qu'inconsciemment elle avançait les lèvres, comme pour un baiser.

Elle sourit, triste un peu, et répéta :

— Allons, tante Augustine, donne-lui dix sous, à ce petit, pour la peine qu'il est v'nu voir sa maman.

— C'est pas sans mal! marmonna tante Augustine.

Trique exprima sa joie dans une exclamation.

— Dix ronds... ça colle!

Son trésor augmentait. Sa rancune d'avoir été si brusquement retardé dans son départ en fut atténuée quelque peu.

Tante Augustine ouvrit le porte-monnaie. Elle y remua longtemps des sous avant d'en extraire une pièce, qu'elle tendit à Trique d'un geste bourru, accompagné d'un impérieux : « Dis merci! »

— Merci, répéta Trique.

— Merci qui ? reprit la vieille fille.

— Merci, moman.

— Et pis, qui?

— Quoi, c'est pas tes ronds à toi! déclara le gamin.

— Sale tête de cochon ! grogna tante Augustine.

Maintenant, un silence pénible pesait.

Trique songeait au temps qui fuyait, à son départ prochain, à Pépé qui devait l'attendre, là-haut, sur le palier. Quand donc allait-on lui rendre la liberté?

Mme Prunelle dit enfin, la voix mouillée :

— T'es mon coco, tu comprends... t'es mon p'tit coco...

Et elle se mit à pleurer silencieusement en faisant de grands efforts pour contenir ses sanglots.

— Allons, allons, ordonna tante Augustine, embrasse ta mère et va-t'en... Ça la fatigue.

IV

PARTONS, PÉPÉ!

En courant, Trique revint chez lui. Sur les trottoirs il bousculait les gens. Des commères glapissantes le vouaient à l'échafaud. Il répondait: « Ferme ça! » et sautait dans les ruisseaux. Insouciant du danger, il traversait les rues malgré les embarras de voitures, sous la tête des chevaux et s'accrochait derrière les véhicules.

Pépé devait l'attendre, là-haut, surprise de son absence, inquiète peut-être, se croyant abandonnée.

Trique grimpa les étages sans reprendre haleine, la gorge sèche, le sang aux joues.

Il fut tout désappointé de ne trouver personne sur le palier.

— Elle est p't'être chez elle, pensa-t-il.

Alors, pour signaler sa présence, d'une voix que l'essoufflement et la fatigue rendaient rauque, il brailla sur un air improvisé :

J'suis là, c'est moi, j'suis là
Tra, la, la, la, la,
Amène-toi, c'est moi que j'suis là!

Il se tut et prêta l'oreille.

Chez la Sautère, personne ne bougeait.

Il reprit :

J'vais m'débiner tout seul, si tu viens pas
Tra, la, la, la, la,
Tu vas voir, j'vais m'débiner
Oui ! oui !

Nul bruit, nul pas, nulle voix ne se firent entendre dans le logis de la cartomancienne. Mme de Sautère et sa fille devaient être sortie. Il faisait si beau temps dehors ! Trique grinça des dents. Une soudaine rage le saisit. Il empoigna deux barreaux de la rampe et voulut les arracher ; mais son effort se brisa sur leur rigidité. Il trépignait, crachait une salive blanche, éructait de grossières injures à l'adresse de tante Augustine, de sa mère et de Pépé. Mais son exaltation tomba d'un coup, car une petite voix, en bas dans la cage de l'escalier, demandait :

— Trique, c'est toi ?

Il se pencha par-dessus la rampe et reconnut Pépé.

— Oui, c'est moi, grimpe ! Qué qu'tu fous donc, andouille... d'où qu'tu viens ?

— D'accompagner moman chez une dame qu'est malade.

— T'es toute seule ?

— Oui !

— Bath ! Alors, on s'barre ?

La petite ne répondit point. Elle montait lentement. On entendait, l'une après l'autre, claquer ses semelles sur les marches.

Trique répéta :

— Alors, quoi !... on s'barre, dis ?

Pépé s'arrêta.

— Quoi, tu montes pu ? s'inquiéta le gamin en descendant à la rencontre de la petite, tu canes encore ? T'es rien gourde, t'sais ! vrai !

Il la rejoignit et lui posa les mains sur les épaules.

— T'es une gourde ! t'es une gourde ! M'en fous, j'me barre tout seul... Tu peux t' taper pour avoir de l'or quand j'en aurai des tas, moi ! Tu peux t'la vernir, ta ceinture... Des fois, une andouille pareille ! Tes « bouques » d'oreille, tiens, t'auras ça ! Tes bagues, t'auras ça ! t'auras ça !

Et frénétique, la cuisse droite levée, il se tapait la fesse.

Il reprit, soudainement adouci :

— C'que t'as tort ! Tu veux pas venir ? Si tu saurais c'qu'on va rigoler... et pis c'qu'on va voir... Si que j'suis roi chez les nègres, toi t'es la reine ! La tétère des quilles d'ici ! Dis, elles t'embêtent, les quilles d'ici... elles veulent pu t'parler... elles veulent te fout' des gnons dans les coins quand t'es toute seule... Eh ben ! quand qu'c'est qu'tu r'viendras riche, a voudront toutes rigoler avec toi...Alors tu leur diras merde ! Si tu viens pas, j'pars tout seul ! J'compte jusqu'à trois... un... deux... trois... tu viens pas ?

Pépé, songeuse, s'appuyait sur la rampe... Elle était un peu pâle et son cœur battait très vite, à coups précipités.

Partir ! Elle en avait bien le désir. Depuis la veille, elle vivait dans un rêve merveilleux. Hier, en jouant avec Trique, elle était entrée dans une chambre mansardée du sixième étage et, par la fenêtre à tabatière, elle avait passé la tête au dehors pour regarder Paris.

Derrière elle, Trique avait dit, désignant de la main tendue la ligne violette des coteaux qui ceinturait la ville et ses banlieues :

— Tu vois, là-bas, c'est des montagnes ?

— Oui.

— Eh ben, derrière, c'est la mer.

— C'est la mer !

Pépé avait aussitôt songé à la fine goélette emprisonnée dans une bouteille à l'étalage de l'épicier-liquoriste.

La mer ! Un beau navire, toutes voiles carguées, l'emporterait aussi vers ces pays fabuleux où l'on trouve de l'or, en tas, dans les ruisseaux des rues.

La mer était là.

Pépé n'en revenait pas. Un vent frais lui souleva les cheveux. Elle ferma les paupières, croyant déjà sentir sur son visage le grand souffle venu du large. La sirène d'une usine, au loin, hulula. Ce fut comme le salut d'adieu d'un grand navire chargé de rêves. Pépé souriait. Elle aurait pu se croire au sommet d'un phare de haute mer, dominant de vastes espaces houleux, alors que tous les bruits multiples de la ville qui montaient vers elle semblaient, dans le vent, la clameur d'une marée.

C'est alors que Trique avait murmuré ces mots magiques, évocateurs d'horizons nouveaux :

— Derrière les montagnes, c'est la mer... Après la mer, c'est les Amériques... on est rendu !

Maintenant, Trique, impatient, tapait du pied.

— Ça y est, j'ai dit « trois » ; tu viens pas... j'pars tout seul !

Il descendit résolument un étage. Pourtant, sur le palier du second, il s'arrêta et, la tête levée vers la gamine, qui, triste un peu, le regardait s'éloigner, il cria :

— Tu viens pas ?

— Ah ! si y avait pas moman, j'viendrais, répondit Pépé.

Trique remonta près d'elle en toute hâte. Il la prit par le cou, tendrement, car il la sentait fléchissante, et parce qu'un secret instinct masculin l'incitait à tenter la séduction. Il l'embrassa deux fois dans les cheveux, car elle dérobait son visage devenu tout rose, et il lui souffla dans l'oreille :

— Alors, quoi, t'es pus ma poule ? Tu m'aimes pus... On s'mariera ensemble, que j't'ai dit, quand on s'ra riches... Ta mère ?... a dira rien pisqu'on lui donnera d'nos sous... Dis, viens ! Qui qu'c'est qui t'a défendu quand les gas d'l'école voulaient t'fout' des « baffes » ? Oui, dis, qui qu'c'est ?... C'est moi ! Dis, viens ! J' t'aime bien, t'sais ! Dis, Pépé, fais pas ta sale gueule... Ah ! qu'elle est gentille quand a rigole... A rigole comme quand qu' c'est qu' j'y chatouille les pattes ! Pépé, faut v'nir... Allez ! on s'en va... Viens comme t'es ! Viens !

Il la tirait par une main et l'obligeait à descendre. Elle résista quelques instants, puis de bon gré le suivit.

V

DE NOUVEAU, LES COMMÈRES...

Quand Mme de Sautère rentra chez elle, vers le soir, elle fut très étonnée de n'y point trouver sa fille. Ne lui avait-elle pas recommandé de préparer le repas ? Elle ouvrit une fenêtre, regarda dans la cour, appela « Pépé » plusieurs fois et descendit, inquiète, chez la concierge.

Mme Bien, assise derrière la porte vitrée de sa loge, écossait des haricots suisses.

A la vue de la cartomancienne, elle se leva, fort empressée, car Mme Albane de Sautère, somnambule extra-lucide, excitait sa curiosité, et elle minauda, la bouche en cœur :

— C'est-i pour vot' courrier qu' vous descendez, même de Sautère? faudrait pas...

— Non, interrompit la cartomancienne, je voudrais seulement savoir si tantôt vous avez vu passer ma gamine.

— J' l'ai vue passer, oui... c'est-à-dire, j' l'ai vue aussi sortir avec le p'tit gas d' vot' voisin.

— A quelle heure?

— Il pouvait être dans les quatre heures... pas davantage.

— Et il est presque huit heures... Que font-ils donc, dehors, les polissons? Le temps est à l'orage! Je suis bien tourmentée...

— Même que j' me suis dit qu' ça n'est pas une bonne compagnie pour vot' demoiselle que c' garnement-là qui ne vaut pas cher, pour sûr... que si qu' ça s'rait d' moi... Enfin ça vous regarde, pas vrai?

— C'est pourtant pas faute de lui défendre de jouer avec ce gamin-là... Mais c'est si difficile à tenir, les enfants, ça vous échappe, surtout quand on est occupée, répondit la cartomancienne.

Puis elle sortit sur le trottoir et scruta la rue. L'animation, à cette heure, était grande. Tous les magasins, les ateliers et les usines rendaient au Faubourg le peuple las des travailleurs. Les gens se hâtaient, craignant la pluie. L'orage grondait sourdement. Il faisait très sombre. Mme de Sautère n'aperçut point Pélagie dans cette foule mouvante et remonta chez elle, après avoir prévenu la concierge : « Si vous la voyez, dites-lui que j' l'attends!... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! »

Mme de Sautère en ouvrant sa porte fut saisie par une grande angoisse. Le hibou s'agitait étrangement dans la cheminée. Un coup de tonnerre, lointain encore, roula sur la nue.

La cartomancienne fit un signe de croix rapide, cria : « Belzébuth, du calme! » et, devenue pâle, elle alla tirer de son buffet le petit tapis magique qu'elle étendit sur la table.

Une horloge, dehors, sonnait huit heures.

Mme de Sautère, après un soupir, murmura : « Dieu de Dieu! » et d'une main étala des cartes sur la tête de mort et les tibias en croix du tapis.

— Oh! dit-elle en tressaillant, c'est pas du bon.

Elle choisit treize cartes, les battit nerveusement et les jeta en éventail sur le tapis.

— Un... deux... trois, surprise; un... deux... trois... mauvais présage; un... deux... trois...

On frappait à la porte.

« La voilà ! » pensa madame de Sautère, rassérénée, en courant ouvrir.

Mme Bien, essoufflée, s'appuyait au chambranle de la porte.

— Hé bien, est-elle rentrée?... J'ai quitté ma loge un moment... elle a pu passer pendant qu' j'étais pas là...

— Personne encore... J'suis bien tourmentée; c'est le quart bientôt et il va faire de l'orage, répondit Mme de Sautère.

— On pourrait p't'être demander aux gamins d'ici s'ils ne savent rien, s'empressa la concierge. Attendez, je vais voir !

Elle entra chez la Sautère, délibérément, sans y être priée. Depuis si longtemps qu'elle se consumait du désir de visiter l'antre de la cartomancienne! Dès le seuil, elle dit : « Tiens, vous avez un oiseau bien curieux...Tiens, vous faites une réussite... Vous avez aussi une belle suspension. » Puis elle alla se pencher par la fenêtre.

Des gosses jouaient dans la cour, et saluaient de glapissements chaque fulguration du ciel.

— Hé, les enfants, cria-t-elle, avez-vous vu la petite Sautère?

Un môme — c'était Pancucule — répondit, les mains en porte-voix :

— On s'en fout, d' la Sautère!

— Petit voyou, j'vais dire à ta mère qu'elle te fesse, insolent ! Térésou, ma belle, as-tu vu Pépé ?

— Non, m'dame.

— Et toi, Paps ?

— Non, m'dame.

— Caca !

— Quoi, moman ?

— Va un peu dans la rue... Si tu vois la p'tite Sautère, dis lui qu'sa mère l'attend... qu'elle est bien inquiète, la pauv' dame... Va vite, mon gros ! et après rentre à la loge... Ça va grêler pour le sûr ! va vite !

Mme Bien ferma la fenêtre. La cartomancienne, le visage dans ses mains, sanglotait.

— Faut pas vous frapper comme ça, ma p'tite dame, lui dit

familièrement la concierge en lui tapotant une épaule, ça doit vous être bien facile d'savoir où qu'elle est, vot'demoiselle, puisque vous êtes voyante.

— J'ai fait vœu, répondit Mme de Sautère en rougissant un peu, de ne jamais interroger le futur pour les miens et pour moi... sans ça je perdrais tout pouvoir... Mais les cartes m'ont dit : Mauvais présage... Ah! même Bien, mauvais présage !

— Ainsi... ainsi... ainsi..., soupirait la concierge les mains croisées sur le ventre.

La demie de huit heures sonna. Mme de Sautère jeta un cri : « J'sens qu'c'est un malheur ! » et s'assit lourdement sur une chaise en reniflant des larmes.

Le hibou fit claquer ses ailes. L'orage éclata. Des grêlons crépitèrent sur les vitres.

« Mon Dieu, mon Dieu ! » gémit la cartomancienne.

— On pourrait p't'être voir à côté, chez Prunelle... Si le gamin, des fois, était d'retour, proposa la concierge.

— Oui... on pourrait p't'être voir, sanglota Mme de Sautère en se levant.

Toutes deux sortirent sur le palier et frappèrent chez le voisin.

— Y a personne, faut attendre le père... il rentre tard généralement, dit la concierge. Ma pauv' dame, faut pas vous tourner les sangs comme ça... elle va revenir vot' petite... Les enfants, quand ça joue... ça n'fait guère attention à l'heure, non ! V'là quelqu'un qui monte... on dirait qu'c'est... Vous avez d'la chance, c'est l'père Prunelle... on va savoir... Hé, m'sieur Prunelle, avez-vous vu vot' fils, ce soir ?

Une grosse voix répondit, du fond de l'escalier :

— Qu'est-c'qu'il a encore fait, c'cochon d'gamin ?... j'l'attendais pour dîner... Y a rien de cassé au moins ?

— Il est parti avec ma fille depuis tantôt quatre heures, intervint Mme de Sautère, et il n'est pas encore rentré... Un malheur est si vite arrivé... Ça me donne bien de l'inquiétude !

Quand Prunelle trouva sur la table le billet de Trique l'informant de son départ aventureux aux Amériques, il resta de longues minutes sans comprendre, tant la nouvelle était imprévue et surtout parce que les vapeurs du vin obscurcissaient un peu son entendement.

Mais la concierge lut à haute voix par-dessus l'épaule de l'ivrogne : « *Je suis été avec Pépé pour chercher d'lor aux Amériques, on reviendra riche et t'en aura.* »

Mme de Sautère ouvrit tout grands les bras, poussa un cri et tomba évanouie.

Quand elle reprit ses sens, elle se trouva sur le palier, étendue sur trois chaises rapprochées. Un grand nombre de commères qui tenaient des bois, des serviettes et des fioles de toutes grandeurs l'environnaient en affirmant la nécessité d' « aérer » la malade. Des gamins curieux se battaient pour parvenir au premier rang, afin de voir de près la sorcière évanouie.

Mme de Sautère se reprit à geindre :

— Oh ! c'est fini... il me l'a entraînée, ma Pépé... Où est-elle, mon Dieu, où est-elle ?... Mon Dieu, mon Dieu... où est-elle ? Ah ! les éclairs... comme i pleut... mon Dieu... elle est dehors par un temps pareil... ah ! mon Dieu !

Cinq raisonneuses commères harcelaient Prunelle dans son logis.

— Voyons, faut pas rester planté là comme ça avec vot' papier dans les doigts, faut prévenir le commissaire, on les rattrapera... Ils sont pas loin, bien sûr ; le tout, c'est d'aller de suite à la police... Voyons, Prunelle, c'est pas sorcier tout de même !

Mâme Carafe fit observer tout bas à mâme Buru, sa voisine :

— Il est encore saoul, ce soir, qué misère ! Croyez-vous, ma bonne... les enfants sans mère !

Et mâme Panuche, femme de tête s'il en est, songea tout haut :

— Si vous avez des photographies, faut les porter... ça aide, pour les journaux.

— Oui, dit Mme de Sautère en se levant, j'ai fait tirer ma p'tite l'année dernière... j'vais vous chercher ça tout de suite... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... C'est pas la peine de m'tenir... ça va mieux... merci... ça va mieux.

Prunelle retrouva une mauvaise photo de Trique, faite en plein air à la Foire du Trône, il y avait plus de deux ans.

— Ça suffit, déclara la dame Panuche, mais faut aller maintenant chez l'commissaire avec mââme de Sautère et dire que

vos gamins se sont sauvés, qu'i faut qu'on les rattrape... Allez vite ! Prenez des parapluies...

Et elle poussait Prunelle, par les épaules, devant elle. L'ivrogne se laissait faire, étourdi par tant de mouvement et de bruit. Il descendit lentement les étages, précédé de la marmaille tumultueuse et suivi par la cartomancienne et toutes les commères de la maison qui l'exhortaient à se hâter.

VI

SUR LA ROUTE DU RÊVE

Dans la rue, ils se mirent à courir. Trique disait : « Cavalons ! des fois qu'ta mère a nous verrait... on s'rait verts ! »

Pépé, essoufflée, geignait : « Oh ! la ! la ! dans mon souyer j'ai toujours la pointe qui m'fait mal ! »

Trique la rassura : « J'te l'enlèverai t't à l'heure avec une pierre ! »

Rue Danton, ils s'arrêtèrent un moment, dans l'ombre d'un mur, pour reprendre haleine. La température était lourde, presque orageuse. Le soleil chauffait trop. Nul souffle de vent ne rafraîchissait le faubourg. Les égouts exhalaient de fortes odeurs de pourriture.

Avant de repartir, Trique décida :

— Nous faut du pain et du choc pour briffer sur la route... v'là des sous, achète ça !

Pépé fit emplette d'un grand pain de quatre livres que Trique emporta sur une épaule comme un fardeau. Elle acquit aussi pour dix sous de « chocolat en débris », parce que c'est très économique et tout aussi bon « qu'du celui qu'est en bâton ».

La liberté enivrait Trique. En chantant, il marcha dans le ruisseau afin d'arroser ses oignons, disait-il. Pépé le suivit. Mais l'eau ne tarda pas à pénétrer dans ses souliers. Elle dit : « Houille ! c'est froid ! » et elle monta sur le trottoir.

— On verra la mer ce soir, promit le gamin en cessant tout à coup de chanter, et demain on sera sur un bateau...

Ils franchirent la Porte de la Défense et s'arrêtèrent à regarder une bande de gosses qui jouaient à dévaler la pente du grand fossé des fortifs, à toute vitesse, les bras ouverts, en jetant des cris d'effroi et de ravissement.

— Tu verrais ça, déclara Trique qui brûlait du désir de prendre part à ce jeu dangereux, tu verrais ça, Pépé, si j'aurais pas mon pain !

Mais il se souvint tout à coup qu'il devait atteindre le soir même les rives de l'Océan et il ordonna :

— Barrons-nous ! Si tu vois une bagnole où qu'on peut grimper au cul, dis-le, on ira plus vite.

Ils traversèrent la « zone », ce pittoresque espace qui va des fortifications aux premières maisons de la banlieue, cette mosaïque de petits jardins potagers où des cultivateurs citadins soignent, le dimanche, des salades anémiques.

Ils suivirent ensuite des rues presque désertes où l'on ne rencontrait guère que des chiens errants et des gosses désœuvrés, une rue d'usine, aux longs murs gris derrière lesquels ronronnaient les machines.

Le ciel s'assombrit tout à coup.

De gros nuages noirs, venus de l'ouest, couvraient le soleil. Tout devint triste. Trique déclara : « Tant mieux, i f'ra moins chaud... ça tapait trop ! »

Ils arrivèrent sur une petite place d'aspect provincial avec son kiosque à musique peint en vert bouteille, au centre d'un enclos de marronniers.

Une borne-fontaine les incita à boire. Les mains en coquille sous le jet, ils s'abreuvèrent à longs traits, en reniflant.

— Mince ! dit Trique soudain, t'entends ?... i tonne... i va flotter.

L'orage s'amoncelait sur la ville.

Ils reprirent leur marche néanmoins, pressés d'arriver à la mer et se trouvèrent bientôt à l'orée d'un bois.

— C'est l'bois d'Vincennes, reconnut Trique, y a du bon !

Le bois était presque désert. Huit heures venaient de sonner et les derniers promeneurs craignant l'orage le quittaient en toute hâte. Un éclair zébra la nue.

Des femmes fuyaient, environnées d'enfants craintifs. Le crépuscule naissait sous les arbres.

Trique déclara : « On rentre dans la brousse... En avant ! »

Pépé avait peur : « Les éclairs, ça brûle les yeux ! »

Mais Trique la rassura : « T'as qu'à les fermer, tomate ! Allez, viens ! Si i pleut, on mouillera pas sous les feuilles et pis

pendant c'temps-là on briffera un peu d'not pain avec du choc... Viens ! »

Ils s'enfoncèrent dans les fourrés. Trique marchait le premier, écartant les ronces qui parfois, en se détendant, griffaient Pépé au visage et lui arrachaient les cheveux.

L'orage approchait. Ses roulements devenaient plus fréquents et plus sonores; maintenant il faisait presque nuit.

Pépé avoua, d'une petite voix tremblante :

— Ho! j'voudrais bien retourner chez moman.

— Des fois, s'exclama Trique, t'es louf, pisque ce soir on s'ra rendus à la mer.

— Ecoute, souffla Pépé, écoute...

On eût dit, au loin, l'appel d'une sirène, puis le bruit s'approcha, devint plainte. Un ennemi invisible, impalpable, cerna le bois. Toutes les feuilles frissonnèrent. Les cimes orgueilleuses des peupliers se courbèrent en gémissant et la rafale passa, soulevant la poussière des routes, et déchira ses hurlements aux troncs rigides des gros arbres.

— J'ai peur... j'ai peur, hoqueta Pépé.

— C'est un coup d'Trafalgar, dit Trique, cependant effrayé par la violence du vent... Mais t'te frappe pas... C'est fini... on n'entend plus rien.

C'était vrai. Autour d'eux, maintenant, on n'entendait plus rien. Les oiseaux, qui tout à l'heure pépiaient sous la feuillée, se taisaient dans l'attente de la tempête. Un silence, lourd de menaces, stagnait. Soudain de grosses gouttes de pluie crépitèrent sur les feuilles.

— Ça va tomber, mettons-nous là-dessous, dit Trique en désignant un marronnier au feuillage épais.

Pépé, très pâle, tremblait.

Ils s'assirent sur l'herbe, côte à côte, appuyés à l'arbre.

La nuit était venue.

Par instants, des éclairs fulguraient dans les profondeurs du bois peuplé de formes menaçantes. Le ciel s'ouvrit. L'averse croula. Puis vint la grêle qui, déchiqueta les feuilles. La foudre, quelque part, tomba. Le tonnerre roulait presque sans arrêt et semblait traverser le ciel de l'Orient à l'Occident. Le vent se mit de la partie. Il arracha des peupliers sur le bord des ruisseaux. Des craquements secs se répondirent dans la nuit.

Quel Titan abattait des arbres d'un seul coup de sa hache frénétique ?

Pépé pleurait, éperdue, réfugiée sur la poitrine de Trique qui l'avait prise dans ses bras, la serrait contre lui et tentait de la rassurer.

— Quoi, chiale pas comme ça... Ça va passer... T'as rien à craindre.

Mais sa voix mal assurée trahissait sa propre frayeur.

La grêle fondit en pluie. Elle cinglait de biais, traversait la plus épaisse feuillée et ruisselait le long des arbres. Les gamins durent bientôt se tenir debout : l'eau s'infiltrait autour d'eux dans la terre devenue boueuse.

— I nous pleut d'sus, dit Trique. Ça mouille le pain.

Les éclairs se multipliaient. La foudre chut, par deux fois, toute proche. L'air senti l'ozone et l'herbe foulée. Pépé claquait des dents, les bras frileusement croisés sur la poitrine, car le vent l'enveloppait de froid. Ses vêtements trempés collaient sur ses épaules et sur son dos. Elle toussa et geignit : « J'veux m'en aller chez moman... j'veux m'en aller chez moman... j'veux m'en aller chez moman... »

Trique ne lui répondit point par une de ces rudes exclamations dont il usait pour relever le courage de la gamine. Peut-être songeait-il aussi à revenir au Faubourg.

Poussé par le vent, l'orage peu à peu s'éloignait. La pluie cessa. Elle reprit par ondées. De gros nuages attardés, en passant, se déchargèrent. Puis le ciel s'éclaircit. La lune apparut très claire, comme lavée. Sa lumière fusa sous les branches. Le Bois fut plein de la chanson des gouttes roulant de feuille en feuille.

— Allons-nous-en, implora Pépé, j'veux r'tourner chez moman.

— Penses-tu, dit Trique qui reprenait son assurance maintenant que le tonnerre s'était tu, penses-tu, on va continuer not' chemin... on s'ra bientôt à la mer.

Mais la petite ne voulut rien entendre.

— J'ai peur dans l' noir, je veux retourner chez moman... Mène-moi aux maisons !

— Pisque j' te dis qu'on s'ra à la mer t't à l'heure, qu'on s'ra demain su l' bateau et pis après qu'on aura plein d'or !

— Hi... hi... hi..., mène-moi aux maisons !

— Hé ben, viens, andouille !

Il l'entraîna. Fut-ce calcul de sa part ou perdit-il réellement le sens de son orientation ? Il marcha longtemps à travers les buissons, tandis que derrière lui, cramponnée à sa blouse, la petite geignait, talonnée par l'épouvante.

— Des fois qu'un bonhomme nous sauterait d'sus... Hou ! Dis, mène-moi aux maisons... Où qu'a sont les maisons?... C'est pas par là qu'on est venu... Hi !.. hi !.. hi ! J'ai peur... J'veux m'en retourner chez moman !

Des épines les griffaient au passage. Pépé buta contre une souche et tomba. Trique en la relevant empoigna des orties.

— Merde, c'est mon pain qui m' gêne !

Furieux, il le jeta dans un fourré.

— Ho ! ho ! ho ! gémissait Pépé en traînant la jambe, car la pointe dans son soulier la blessait douloureusement.

Ils se trouvèrent dans une allée. L'ouragan l'avait jonchée de branches arrachées. Pépé crut voir, dans la nuit, des serpents noirs dressés pour la mordre au passage. Trique dut la brutaliser pour la faire avancer.

Il y avait non loin de là une de ces petites boutiques en planches que l'Administration du Bois loue dans la journée à des marchands de coco et de pain d'épices. Les deux gamins s'y précipitèrent.

Trique déclara :

— Chiale pas comme ça, quoi ! J' trouve pu l' chemin ; restons ici : d'main i f'ra jour, on r'partira !

Et il ajouta, pour obliger Pépé à l'obéissance :

— Sans ça, les serpents i'vont t' boufter !

La petite crut à la menace.

Trique remarqua qu'ils pourraient aisément se réfugier, durant la nuit, sous le comptoir de la boutique, sorte de cavité où la tenancière, le jour, rangeait ses paniers.

— C'est une maison ! déclara-t-il.

Pépé y pénétra la première, non sans appréhension, car elle craignait les araignées. Trique la suivit.

Frileusement, ils se pelotonnèrent l'un contre l'autre. Pépé était harassée. Tant de terreurs l'avaient brisée. Elle s'endormit presque aussitôt, d'un sommeil pourtant agité qui lui arrachait des plaintes.

Trique, les yeux grands ouverts, songea longtemps à l'El-

dorado promis. Son départ avait été rude, sans doute, mais il se sentait courageux.« Les Indiens, c'est comme ça dans les forêts. » Cette pensée le réconforta. Il ferma les yeux. Les chutes du Niagara ruisselèrent sous ses paupières et il entra, endormi, dans le Rêve.

Pépé toussa beaucoup durant la nuit.

VII

UN RETOUR SANS GRANDEUR

— C'est bien ici qu'habitent une dame de Sautère et un nommé Hippolyte Prunelle ?

— Oui, m'sieu l'agent, répondit la concierge en saluant d'une façon fort civile le représentant d'une autorité qu'elle respectait. C'est p't'être pour l'affaire des enfants qu'vous v'nez?... y a du nouveau ?

— On les tient, annonça le sergent de ville ; même que monsieur le Commissaire convoque tout de suite les parents à son bureau.

— Je vais prévenir la Sautère, s'empressa la concierge... je monte exprès. Pour ce qui est de Prunelle, allez chez Chupal... il est cocher-livreur, vous le trouverez là... Dites-moi, monsieur l'agent, il ne leur est rien arrivé de fâcheux ? Où les a-t-on rattrapé ?

— Oh ! pas loin, dans le Bois de Vincennes.

— Ainsi... ainsi...

— Ils ont couché dehors, cette nuit.

— Ainsi... ainsi...

— Le gamin va bien, mais la petite a l'air fatiguée... très fatiguée... Bah ! une bonne fessée et un jour de lit... ça n'y paraîtra plus.

— Espérons... Je monte chez la mère... C'est au commissariat qu'i faut l'envoyer, n'est-ce pas ?

— Oui, tout de suite... Alors je vais chez Chupal.

— A l'usine... boulevard de la Légalité... Bonsoir, m'sieu l'agent ! Ces sacrés gosses, tout de même ! Une pareille nuit ! Je monte chez la mère... Comme elle va être contente, la pauvre !

Sur un banc, dans la petite salle du commissariat de la rue

Dieu, Trique et Pépé étaient assis. Le brigadier Sémamar leur avait dit en roulant des yeux terribles : « Mettez-vous là, garnements... à la place des apaches et des assassins ! Et ne bougez plus... le commissaire va venir !

Pépé effondrée sanglotait.

Pauvre Pépé ! On eût dit une petite mendiante, tant ses souliers étaient boueux, sa robe déchirée, son corsage fripé, verdi sur l'écorce des arbres.

A chaque instant elle frottait ses paupières enflées et rouges, et la crasse de ses mains, délayée dans les larmes, lui cernait les yeux.

Trique n'était guère plus propre, mais, sur ses habits déjà fort usés avant le voyage, on ne discernait guère les nouveaux accrocs.

Nerveusement, Pépé pleurait.

— Hi !... hi !... hi !... hi !... hi !...

Impatient, Trique l'apostropha :

— Quoi, chiale pas comme ; ça le commissaire, i va pas t'bouffer !

— Oh ! si...

— T'es louf ! D'quoi qu't'as peur ?

— Moman va v'nir... hi !... hi !... hi !... a va m'battre !

Trique haussa les épaules. Avec mépris il déclara :

— Tout de même... les quilles... c'est tarte ! Une aut'fois j't'emmènerai pus...

— Ça... ça... m'est bien égal... d'abord... j'i... j'irais pas...

— Eh ben, moi, j'y r'tournerai en Amérique... j'y r'tournerai tout seul, t'entends !... J'y retournerai tout seul !... et pis l'or que j'ramasserai tu pourras te l'passer sous l'blair, hé, enflée !

La petite avait bien mal à la tête. Elle toussait.

— T'entends... tu pourras te l'passer sous l'blair... Quand j' s'rai riche, t'auras la peau !... la peau !... la peau !

Pépé geignit :

— Quoi, m'donne pas des coups d'pied !

Monsieur le commissaire entrait.

Monsieur le commissaire avait des guêtres. Il était grave.

Dès le seuil, il déclara :

— Ah ! ah ! Voilà les voyageurs... Les voilà ! C'est bon... c'est bon... suivez-moi dans mon bureau, les voyageurs !

Vicorsi, allez prévenir les parents, tout de suite, qu'ils se dépêchent... je les attends ! Allons, suivez-moi, les voyageurs ! Toi, la petite, faut pas pleurer, ça abîme les yeux... Pleure pas ou j'te fourre en prison... Et puis ça m'embête, les gosses qui pleurent, moi... Assez !

Monsieur le Commissaire asséna sur son bureau un lourd coup de poing qui fit sauter son encrier. Puis il ordonna :

— Asseyez-vous et ne bougez plus !

Monsieur le Commissaire alluma un gros cigare, fit de la fumée, éteignit l'allumette dans un zig-zag aérien, mit un lorgnon et disparut derrière *Le Journal* qu'il tendait devant lui, les bras écartés.

Trique bâilla, roula son béret, qu'il enfonça dans sa poche, et s'hypnotisa sur une affiche placardée au mur du bureau sous le buste de la République. Plus de cent fois il répéta dans l'inconscience : « Arrêté concernant la projection du papier et des épluchures sur la voie publique... Arrêté concernant la projection... »

Parfois, Pépé hoquetait un sanglot.

Monsieur le Commissaire abaissait alors son journal, et par-dessus les verres de ses binocles, fixait sévèrement la petite qui demeurait immobile, terrorisée, la bouche ouverte et les yeux ronds.

— Faites entrer les parents !

Tout de suite madame de Sautère se précipita sur sa fille. Elle l'écrasa rudement contre elle, la couvrit de larmes et de baisers :

— Ma Pépé... ma belle chérie... dans quel état !... Ah ! le petit chameau ! le petit chameau !

Réfugiée sur la poitrine de sa mère, Pépé ne craignait plus maintenant les gros yeux de Monsieur le Commissaire. Elle criait : « Oh ! moman... p'tite moman, n'me bats pas... je l'f'rai pus... ho ! ho ! ne me bats pas... moman... p'tite moman !

— Sortez-la ! ordonna Monsieur le Commissaire, et revenez quand elle sera calmée... Vous, Prunelle, restez ! C'est votre fils, ce gamin-là ?

— Oui, m'sieu le Commissaire.

— Une forte tête déjà... A l'école on n'est pas très satisfait de lui. J'ai un rapport du Directeur... Il était mêlé l'an der-

nier à l'affaire des fortifications... à cette bataille de gosses où le petit Bastouille trouva la mort. S'il ne s'amende pas... vous le mettrez en correction... C'est compris ?

— Oui, m'sieu l'commissaire.

La cartomancienne rentrait. Pépé, derrière elle, s'enfonçait les poings dans les yeux.

— Est-elle calmée ?

— Oui, monsieur... c'est les nerfs qui la rendent comme ça....

— C'est bien. Ecoutez maintenant ce que j'ai à vous dire, les parents. On a retrouvé vos gamins à huit heures, ce matin, dans le Bois de Vincennes. C'est un garde qui les a conduits au poste de Saint-Mandé. Ils ont raconté qu'ils s'en allaient en Amérique pour y ramasser l'or des ruisseaux. C'est une idée singulière. Il faudra surveiller les lectures de ces gaillards-là. Vous autres, tâchez de ne plus recommencer. Vous avez désespéré vos parents et vous couriez de grands dangers à vagabonder ainsi, la nuit, sur les routes. On n'a pas idée, à votre âge, de partir en Amérique pour y faire fortune ! Attendez un peu d'avoir de la barbe au menton, toi du moins, garnement ! Allez à l'école chaque jour, ça vaudra mieux, et ne lisez pas trop d'histoires de trappeurs et de chercheurs d'or. On ne s'imagine pas ce que ça trouble les cervelles, ces niaiseries-là... Quant à vous, les parents, reprenez votre progéniture, mais que ceci vous serve de leçon. Veillez mieux sur eux à l'avenir ; ne les laissez pas galvauder dans la rue. Le Ruisseau, c'est le corridor du vice.

Il prit un temps, puis se tourna vers Prunelle :

— Vous, je n'ai pas de très bons renseignements à votre égard. Il paraît que vous êtes un ivrogne.

— Oh ! m'sieu l'commissaire, si on peut dire !

— C'est bon. Je sais aussi que vous avez chassé votre femme du domicile conjugal. Il faut qu'elle y revienne. Vous m'entendez, ça vaudra mieux pour votre gamin. Il ne s'agit pas de dire oui, il faut le faire... et sans tarder... Vous pouvez vous en aller tous !

— Les v'là ! les v'là !

— V'là l'gas Trique et la môme Pépé.

— Les v'là... les v'là... i sont au bout de la rue !

Et Bout de Bibi, Paps, Pancucule, Caca, Mimi, Torchon, Croquignole, Pinpin et Térésou criaient, braillaient, hurlaient sous le porche, signalant le retour des chercheurs d'or.

Mme Bien les menaça de son balai.

— Taisez-vous ! On ne s'entend plus, ma parole... Taisez-vous, vauriens !

Des commères se distinguaient par leurs glapissements. Elles avaient envahi la loge de la concierge et commentaient l'événement.

— On les a pincés dans l'bois d'Vincennes. — Ils ont couché dehors. — Croyez-vous... par un temps pareil ! Les gosses, c'est capable de tout ! — Le commissaire a fait appeler les parents... ils pourraient bien recevoir sur les doigts — Ah ! ma chère... — Tenez, les voilà, les enfants courent à leurs devants. — Sortons ! — Allons voir !

Toute ces dames se massèrent sous le porche tandis que les gosses, auxquels s'étaient mêlés d'autres gamins de la rue, couraient à la rencontre de Trique et de Pépé qui revenaient escortés de leurs parents.

— Les gas, cria Pancucule qu'une sourde rancune animait toujours, i faut s'payer la tranche de Trique et d'sa poule... En avant !

— Oui !.. oui !.. en avant ! répondit la troupe agressive en gesticulant.

Trique comprit à leur exaltation qu'il subirait un rude assaut de sarcasmes et de quolibets. Il devint pâle et dit vivement à Pépé :

— Les v'là ! Pleure pas comme ça... ! I faut crâner !

Mais Pépé avait perdu tout orgueil.

Elle se sentait mal à la tête et toussait.

Fièvreuse, elle ne songeait qu'à se blottir à cropetons sous les chaudes couvertures de son petit lit.

— Ça m'est bien égal, répondit-elle simplement.

Déjà la bande tumultueuse des gamins environnait les arrivants.

— C'est l'gas Trique... hou ! hou ! I r'vient d'Amérique ! — Vise la môme Pépé si a chiale ! — Montre voir ton or, si t'en as !

En vain Mme de Sautère et Prunelle menacèrent les plus effrontés sans parvenir à les effrayer. Ils se tenaient néam-

moins à distance, craignant surtout une attaque brusquée de Trique dont ils redoutaient les ruades et les coups de poings.

Pourtant, Trique s'avançait, les mains dans les poches, fort placide en apparence. Il affectait de paraître indifférent à ces ricanements sournois, à ces railleries cruelles qui l'assaillaient de tous côtés. Il rigolait même, d'un rire figé, un peu féroce, plutôt un retroussis des lèvres qui montrait toutes les dents. Et il tenait la tête haute, très haute, comme font dans les défilés officiels les gens couronnés.

Quant Mme de Sautère et Prunelle précédés des deux enfants pénétrèrent sous le porche, le groupe compact des commères s'ouvrit comme une gueule et les avala dans un grand tumulte de voix et d'exclamations.

Toutes ces dames s'apitoyaient sur la pâleur de Pépé.

— Comme elle a l'air fatigué, la pauvre! — Et sa robe, dans quel état! — Elle est malade, pour le sûr! — Donnez-lui un peu d'eau sucrée avec du vinéraire!

Mais Mme de Sautère, fort vexée de cette exubérante pitié, enleva « sa » fille et monta l'escalier en déclarant d'un ton pincé : « Elle a plus besoin d'repos que moi d'conseils! »

Un journal du soir publia la photographie de Trique et de Pépé sous un titre sensationnel.

ÉTRANGE FUGUE DE DEUX GAMINS

Ils partent à pied aux Amériques pour y ramasser de l'or dans les ruisseaux. On les rejoint au Bois de Vincennes. Des détails.

Quand Trique apprit qu'il devenait ainsi presque célèbre, il en conçut un grand orgueil. Une bouffée de sang empourpra son visage pâle. Les yeux mi-clos, savourant son triomphe, il vida d'un coup toute son âme :

— Veine! J'pense à la sale gueule des gas d'en bas!

VIII

PÉPÉ S'EN VA...

Des jours passèrent.

Trique connaissait la gloire. Le récit de son aventure faisait le tour du quartier. Tout le monde voulait interroger ce hardi voyageur dont le nom et la photographie avaient paru dans les journaux.

Comme jadis Bébert Plantin racontant le crime de son père, Trique passait de longues heures dans la boutique de même Piénu, l'épicière, à berner les commères du Faubourg au récit de ses exploits mirifiques. Il se plaisait chaque fois à grossir la vérité, imaginant de dramatiques détails : « Croyez-vous, même Piénu, il y avait un chien enragé qui voulait bouffer Pépé... J'ai pris un gourdin et pis v'lan su l'crâne... j'l'ai descendu ! »

L'épicière le récompensait en fruits gâtés et en bonbons fondus au soleil, dans ses bocaux.

Trique avait fait la paix — une réconciliation peut-être plus apparente que réelle et sans nul doute fort précaire — avec Pancucule, Paps, Bout de Bibi et tous les gosses de la maison qui constituaient son habituel auditoire. Le désir de les « épater » avait vaincu la sourde rancune qu'il nourrissait contre eux. Le premier il avait offert : « On rigole ensemble ? »

Les autres avaient accepté, car il ne leur déplaisait point — en dépit d'une secrète jalousie — d'escorter « le gas qui avait sa binette dans les journaux ».

Quant à Pépé, le soir même de son retour, elle s'était mise au lit, terrassée par la fièvre.

On savait dans la maison qu'elle restait couchée tout le jour, mais on ignorait le nom de sa maladie.

— Elle tousse beaucoup, disaient les voisines, si tellement que ça en fait peine.

Quand même Bien l'interrogeait sur l'état de sa fille, Mme de Sautère restait muette ou répondait par un bref : « Ça ira... ça passera vite. »

Elle n'avait point fait quérir le médecin, car elle possédait un très vieux grimoire qui lui fournissait des recettes magiques pour la composition de philtres guérisseurs. Elle soignait sa fille, elle-même, par les herbes, les formules et les incantations.

Mais l'état de la petite s'aggravait de jour en jour et Mme de Sautère se sentit bientôt impuissante devant le mal.

En dépit de son vœu, dont la grave inobservance lui ferait perdre, disait-elle, ses dons précieux de voyante, elle résolut de se rendre à Montreuil, au cimetière, d'y cueillir des herbes vertes et d'interroger le soir même, au sujet de Pélagie, l'esprit de son feu mari. Il lui dicterait la composition d'un breu-

vage spécifique que nul médicastre, même le plus savant, ne saurait établir.

« Les morts ont la Connaissance, puisqu'ils sont faits de la Pensée Désincarnée depuis l'origine des Mondes », professait Mme de Sautère en une étrange philosophie.

Ce jour-là, elle profita d'un long assoupissement de sa fille pour se rendre au cimetière cueillir des herbes. La gamine, après une matinée fiévreuse, semblait exténuée. Elle reposait sur le dos, inerte, très pâle, le nez pincé, de grosses gouttes de sueur au front, la respiration sifflante.

Son petit lit avait été traîné dans la salle à manger, près de la fenêtre. La fenêtre, pour un enfant malade et prisonnier, c'est un trou d'azur ouvert sur la liberté.

Par les carreaux, on apercevait, à six mètres en face, un grand mur gris et, en levant un peu le regard, des toits, des toits et des cheminées.

Cette fenêtre avait des rideaux de cotonnade sur lesquels étaient imprimés en vert et en rose d'étranges oiseaux à longs becs, perchés sur des fleurs inconnues.

Ces oiseaux descendaient parfois dans les rêves fiévreux de la malade. Ils venaient lui piquer les yeux.

Cinq heures sonnèrent.

Mme de Sautère pensa qu'il était déjà tard et qu'elle devait se hâter. Dans sa précipitation du départ, elle oublia de fermer à clef la porte de son logement.

Même Bien qui la vit passer en courant devant sa loge vous affirme qu'elle avait l'air à ce moment d'une folle égarée.

Dehors, le ciel était bas, morne, humide.

Il bruinait depuis l'aube.

. . . . . .

C'est Térésou, en jouant dans l'escalier, qui, la première, entendit d'étranges bruits chez la Sautère. Elle descendit sous le porche, racola Bout-de-Bibi, Mimi, Pancucule et Torchon, appella Trique qui musardait dans la cour et annonça, mystérieuse :

— Y a quéqu' chose chez la sorcière... C'est drôle... on dirait que Pépé a pleuré... oui... sans blague !

— Sa mère est partie, déclara Bout-de-Bibi, j' l'ai vue passer tout à l'heure.

— Grimpons en douce pour écouter, ordonna Trique.

Un jour livide, filtrant par la vitre crasseuse de la fenêtre à tabatière, n'éclairait guère que les derniers étages de l'escalier. Les murs humides suintaient. La rampe était grasse. Les longs corridors soufflaient des odeurs de latrines.

A la porte de Mme de Sautère, ils écoutèrent.

— T'entends quéqu' chose?

— Oui, c'est comme si qu'elle aurait mal.

— Tu crois qu' c'est Pépé?

— Qui qu' ça s'rait, pisque sa mère est dehors?

— C'est p' t'être la volaille qui rouscaille à cause qu'elle est attachée par une patte, supposa Trique, faisant allusion à Belzébuth.

— Ecoutez, souffla Térésou.

Derrière la porte, une voix rauque jetait l'appel éperdu des petits enfants : « Moman... rra... moman! » Puis il y eut comme un bruit de lutte. Les ressorts d'un sommier métallique grincèrent sous les convulsions d'un corps.

— C'est p' t'être le hibou qui la mord, pensa Trique tout haut.

Il tenta de regarder par le trou de la serrure, mais il ne put rien voir.

Du poing, il frappa sur la porte.

— Pépé! hé, Pépé, t'es là?

Torchon pleurnichait :

— Faut l'dire à Mâme Bien, qu'a monte.

— Ta gueule! éructa Trique, brutalement. Si a vient, la concierge, a nous f'ra tous barrer... Reste ici, sans ça j'te colle une beigne!

— C'est l'oiseau qui la mord! — Tu crois qu' c'est l'oiseau qui la mord? s'inquiétaient Mimi et Térésou.

Bout-de-Bibi s'était allongé, à plat ventre, sur le paillasson. L'oreille au ras de la porte, il annonça :

— J'entends l' réveil... ça fait tic-tac... ça fait tic-tac.

Tous, en se poussant, collèrent leurs visages sur le bois de la porte.

Bout-de-Bibi s'alarma :

— Hé! m'écrasez pas les pattes!

Dans sa hâte à conquérir une meilleure place, Pancucule se heurta rudement le front.

Trique lui bourra les côtes de coups de poings.

— Fais pas tant d' raffut avec ta sale caboche... on écoute !

Ce qu'ils entendirent les glaça d'épouvante.

D'abord toute agitation avait cessé, mais un râle spasmodique, déchiré, emplissait maintenant toute la chambre.

On eût dit qu'une lourde main pesait sur la gorge frêle de Pépé.

— Rrra... rrra... ha... a...

Le cou tendu dans un suprême effort, la tête renversée, les poings au creux du traversin, elle cherchait l'air sans doute, avec désespoir, la bouche grande ouverte, tordue...

— Rrra... rrra... ha !

De nouveau, les ressorts du lit grincèrent. La petite se débattait sous l'emprise de l'ennemi qui l'empoignait à la gorge et serrait, serrait... Son râle s'égrenait en hoquets, en gargouillements.

— Rrra... a... a... rrra... hoc !

Soudain, ce fut le silence. Le silence...

— Hé, Pépé ! crièrent tous les gosses à la fois, qué qu' t'as ?... réponds... qué qu' t'as !

— Mince, dit Térésou en tournant la poignée de la porte, c'est pas fermé chez la Sautère... ça s'ouvre !

Et nerveusement elle retira sa main.

— Entrons ! dit Trique, résolu, en poussant la porte.

Tous le suivirent.

L'ombre désolée des crépuscules pluvieux descendait des rideaux où les beaux oiseaux roses sur les fleurs de Rêve s'effaçaient.

Torchon dit :

— Est-c' qu'elle est morte ?

Mimi, en tremblant, proposa :

— Faut i toucher, faut la r'muer.

— J'ai peur, avoua Térésou.

Mais Trique, s'étant avancé, la poussa à l'épaule.

— Pépé ! Hé, Pépé !

Elle roula sur le dos et l'on vit bien son visage blanc, marbré de taches violettes, ses yeux ternes, révulsés dans des orbites creuses, et sa bouche ouverte dans une aspiration suprême, pleine d'ombre, où les dents sèches n'avaient plus d'éclat.

— Pépé ! Hé, Pépé !

Mimi cria : « Ça y est ! Elle est morte ! »

— Elle est morte ! répéta Térésou.

Paps, Pancucule, Bout de Bibi et toutes les filles s'enfuirent en se bousculant.

Trique restait seul.

Il recula lentement vers la porte. Soudain, il tressaillit. Il lui semblait entendre encore le râle de la petite. Il écouta. Le hibou, plumes ébouriffées, traînait sa chaînette sur les briques du foyer.

Le mouvement du réveil, précipité comme les pulsations d'un cœur malade, claquait étrangement dans le silence.

Alors, il eut peur, très peur, et n'osa regarder vers le lit.

Dans toute la maison, dans l'escalier crépusculaire, au fond des corridors où s'ouvraient des portes, des voix d'enfants clamaient, éperdues :

— Moman ! Moman ! Pépé est morte ! Pépé est morte !

Et des femmes montèrent avec des lampes...

ALFRED MACHARD.

1913.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

L'Alsace et la Lorraine, Sirven, 7 rue de la Colombette, à Toulouse, 3a fr. — Jean Ch. Contel : *Celles qui s'en vont*, Robert Julienne, 19 boulevard Sainte Anne, à Lisieux. — Memento.

Un ouvrage de luxe comme l'**Alsace-Lorraine**, publication d'actualité qui a été présentée par la librairie Sirven de Toulouse, — d'ailleurs avec tout le soin désirable, — a les avantages et les inconvénients des entreprises collectives. Chacun des auteurs qui s'y trouve engagé doit concourir à un effet général, — donne des pièces et fragments pour la construction d'un même édifice. Avec les spécialisations auxquelles nous sommes de plus en plus habitués, on est plus certain ainsi de voir utiliser, pour telle partie ou tel genre, l'auteur estimé surtout compétent. Mais un certain décousu apparaît en général dans les publications de ce genre, qui se trouvent surtout des travaux de mosaïque. — Avec un sujet comme *l'Alsace-Lorraine*, la matière toutefois se délimitait en grande partie d'elle-même ; mais on peut dire que le choix des auteurs, tous de la région, qui ont été appelés à collaborer à ce recueil s'est trouvé particulièrement heureux. C'est M. Christian Pfister, qui donne un aperçu historique, — dont la matière était plutôt ardue avec l'abondance des faits. C'est un curieux travail sur *Strasbourg*, par M. H. Welschinger, qui a étudié l'ancienne constitution municipale de la ville, aussi bien que ses aspects et les événements dont elle fut le théâtre ; la cathédrale, justement célèbre et dont l'admirable jubé fut détruit en 1682, et à côté la *Frauenhaus*, l'Œuvre Notre-Dame, sur la place du château, où sont conservés de multiples souvenirs, — certains de l'architecte Erwin de Steinbach ; l'ancien hôtel épiscopal de Rohan, bel édifice du XVIII^e^ s., où l'on a établi les musées ; d'autres églises ensuite comme Saint-Pierre-le-Jeune, misérablement peinturluré par les Allemands ; Saint-Thomas, près la vieille rue des Serruriers, et où se trouve le tombeau célèbre du maréchal de Saxe ; Saint-Pierre-le-Vieux, qui remonte, a-t-on dit, à l'an 60, — à côté de multiples horreurs bâties par les conquérants et d'anciennes maisons dont certaines sont justement célèbres, comme la vieille maison Kammerzell (1457) ; des quartiers entiers tels que celui des pêcheurs, dit *la Petite France*, où passe la Bruche et où se trouvaient la pittoresque rue du Bain-aux-plantes, ainsi que trois tours carrées

au point de bifurcation du canal de l'Ill. Je passe sur les vieilles maisons à pignon du quai Saint-Jean ; celles du quartier Turckheim, près le barrage de l'Ill ; celles du quai Saint-Nicolas et du quai des Pêcheurs. — On entre à *Colmar* avec M. Paul Acker, qui a donné dans une excellente étude la physionomie de la ville avec la place Pfeffel, l'église des Dominicains, qui a servi longtemps de Halle, ainsi que le cloître, l'église Saint-Martin, le bureau de Police et son délicieux balcon couvert, la Douane, dont on a fait un musée, — beaucoup de vieilles maisons curieuses. Installé dans le vieux couvent des Unterlinden, le musée de peinture conserve des œuvres précieuses de Mathias Grünewald et de Martin Schongauer. — On arrive cependant à Mulhouse, république qui s'unit à la France en 1798 pour avoir la liberté de son commerce et dont nous parle M. Georges Delahache. L'affaire avait été, du reste, profitable pour la ville et, en 1870, elle faisait pour dix millions d'affaires, tandis que ses 6000 habitants étaient passés au chiffre de 70.000. A Mulhouse, du reste, la principale curiosité, c'est la population. Comme édifice, on n'y peut guère remarquer que l'Hôtel de Ville (1552), au flanc duquel a été fixée « la pierre des bavardes », — une tête humaine qui soutient une chaîne sous une inscription qui en explique l'usage. L'église reconstruite a de beaux vitraux de l'ancien édifice sur la « Bible des pauvres », et dans la ville subsistent quelques tours : tour de Bollwerk, tour du Diable, tour de Nesle, — qui est le reste du château détruit au XIII^e s., — ainsi que de beaux hôtels du XVIII^e. Pour le reste, Mulhouse est une cité neuve, — cité d'affaires, de commerce, d'industrie, d'une activité remarquable.

A côté de ces monographies, M. Léon Boll a donné un travail général sur le pays, ses sentiments que n'ont guère modifiés les tracasseries du vainqueur ; l'aspect général des villes et villages, les productions et cultures, — même les ruines des vieux châteaux qui couvrent la région ; on en compte une centaine de Belfort à Niederbronn, la plupart curieux ou pittoresques, et à côté d'abbayes comme Morbach, Engelbourg et son donjon renversé, tombé d'une pièce, et dit « l'œil de la sorcière », les trois manoirs d'Equisheim, le Hoh-Kœnigsbourg restauré à l'allemande sont à signaler entre autres, avec les légendes et traditions merveilleuses du pays. C'est l'image à vol d'oiseau de la terre d'Alsace, « ses aspects immédiats et sa contexture pour ainsi dire organique ». — Je passerai sur l'organisation politique et administrative du pays, dont parle M. O. Blumenthal, pour m'arrêter de préférence en Lorraine, à Metz, la vieille république et cité guerrière, sur laquelle M. Emile Hinzelin, qui nous a donné déjà tant de pages délicieuses, a écrit une étude d'un charme prenant. Après un rapide historique, un aperçu de l'ancienne organisation municipale, le souvenir du siège célèbre de 1552, il décrit

les coins les plus remarquables de la ville, donne la physionomie de la cathédrale, les églises, — Saint-Euchaire, Saint-Vincent, Saint-Maximin ; les vieux hôtels, les rues d'un charme discret, — les arcades trapues de la place Saint-Louis, au milieu de laquelle s'élevait autrefois le pilori. Des vingt portes que possédait la ville, la plupart ont disparu ; mais lorsqu'on a supprimé le rempart il en est resté quelques-unes : porte Saint-Thibault (1739) ; porte des Allemands, avec des tours remontant au XIe et au XVe siècle : porte Sainte-Barbe, etc. Les conquérants ont d'ailleurs élevé à Metz comme partout nombre de vilaines bâtisses, dont l'Hôtel des Postes, qui a « des fenêtres de prison et un narthex de cathédrale », et à la place du mur d'enceinte ils ont construit des maisons en style baroque, qui sont de parfaits spécimens de leurs incongruités.

Mais je ne puis qu'indiquer les subdivisions principales de cet ouvrage et le travail des divers auteurs qui y ont collaboré. Il y faut mentionner encore un article curieux sur les mœurs et coutumes, fêtes et ripailles de la vieille Alsace, dû encore à M. Welschinger ; un autre de l'abbé Wetterlé sur la Kultur ; *la Lorraine politique* du chanoine Collin ; l'*Alsace-Lorraine militaire*, où le général Malleterre parle longuement des soldats des marches de l'Est dont les hommes célèbres ne se comptent plus ; une intéressante étude illustrée de curieuses reproductions, par M. Ch. Diehl, sur l'*Art en Alsace-Lorraine*, et des pages humoristiques sur le *Rire en Alsace*, par Jeanne et Frédéric Régamey. — En Alsace surtout, on le sait déjà, le sarcasme garde ses droits et les gens du pays ne résistent jamais au plaisir de s'amuser aux dépens du teuton balourd qui s'étale en pays conquis. Témoin cette anecdote qui a été rapportée d'autre part dans l'étude de M. Blumenthal : — Dans un lieu de pèlerinage, un officier allemand, qui voyageait en touriste, avisa une vieille femme qui priait et lui demanda ce que signifiait, parmi de nombreux ex-voto, une souris en argent suspendue à une ficelle. La femme expliqua que le pays avait été ravagé par ces rongeurs et qu'on avait fait hommage au saint de la souris d'argent pour qu'à l'avenir la région fût préservée d'un tel fléau. Là-dessus l'Allemand se rengorge : « Voyons, ma bonne femme, s'écrie-t-il, est-ce que vous croyez sérieusement à de pareilles sottises ? » Et l'autre de lui répondre : « Mon bon Monsieur, si nous en étions absolument sûrs, croyez bien que depuis longtemps nous y aurions suspendu un Prussien en or. »

L'Alsace et la Lorraine, qui comporte une illustration abondante dans le texte ainsi que des planches en couleurs reproduisant des tableaux relatifs à la région, est en somme un ouvrage curieux et très heureusement présenté. On peut le recommander comme une des bonnes publications de la librairie française dans la période actuelle.

§

Avec une préface où M. Alb.-Emile Sorel regrette la disparition des vieux logis si pittoresques que nous sacrifions sottement au dieu « Progrès », M. Jean-Ch. Contel a publié un curieux recueil sur les maisons anciennes de Normandie : **Celles qui s'en vont**, — c'est-à-dire celles qu'on abat, qu'on transforme ou modernise, — les maisons d'intimité, témoins de l'existence d'autrefois, qui en étaient la tradition vivante, le souvenir quasiment matérialisé. Partout, en effet, on « modernise », on flanque par terre, on élargit et l'on aligne, — ô combien ! — et chaque fois c'est de l'histoire, du passé qui meurent, de la beauté pittoresque que se trouve détruire la pioche. Les architectes modernes, même lorsqu'ils semblent s'y intéresser, ont en général la haine des vieilles constructions et se trouvent surtout heureux lorsqu'ils ont un bon prétexte pour les détruire : l'hygyène, la salubrité de la ville, l'alignement, un édifice à dégager. Nous avons vu démolir à Troyes des rues entières d'anciennes maisons; les Sociétés archéologiques sont partout obligées d'intervenir pour assurer leur conservation et, s'il en subsiste quelques-unes encore,— à Angers, à Vendôme, à Saumur, à Joigny, à Vienne, etc... comme à Louviers, à Bagneux, à Beauvais, à Abbeville, on peut dire qu'elles sont toutes plus ou moins menacées. Celles de la place des Marchés, à Reims, ont été détruites par le bombardement, — ce sont les horreurs de la guerre! — mais je suis toujours surpris lorsque, ramené par les circonstances dans le voisinage de tel ou tel groupe de vieux immeubles, j'ai le plaisir de le retrouver debout.

M. Jean-Ch. Contel a entrepris de fixer avant leur départ les aspects des vieilles maisons normandes et il en a donné une série de dessins vigoureux et synthétiques, — dont nos déformateurs pourraient prendre de la graine, — et qui rendent l'aspect vétuste et tout le pittoresque de ces logis d'autrefois. Il nous montre d'étonnantes bicoques, des immeubles à poutres enchevêtrées, aux étages surplombants, dont les toits se chevauchent et même forment pont sur la rue; de vieux coins à Pont-l'Evêque, à Pont-Audemer, à Bernay, à Honfleur, à Bayeux; de vieilles maisons de Caen qui avancent leurs lucarnes sur la rue Saint-Pierre ; à Rouen celle de la rue Saint-Romain — pour laquelle on a tant bataillé — ou la cour d'Albane au flanc de la cathédrale; à Lisieux, surtout l'église Saint-Jacques et les logis du voisinage; une cour de la place des Boucheries; l'allée de l'Image; une autre cour, place Gambetta; la pittoresque rue de la Paix, etc.

La publication de M. Jean-Ch. Contel est une curiosité en même temps qu'un recueil de choses d'art et de coins pittoresques. Il a rendu la tradition vivante de nos anciens décors de villes, leur physionomie et, peut-on dire, les paysages du passé. On ne saurait trop

l'encourager à poursuivre cette série précieuse et où il aura trouvé la matière d'une œuvre intéressante et d'une bonne œuvre.

Memento. — Au dernier N° de *la Correspondance historique et archéologique* (oct.-déc. 1916), on trouvera un bon travail de M. Paul Jarry sur *les Villes Martyres*, à propos de Termonde, Ypres, Arras, Senlis, Reims, etc.; la suite de celui de M. P. Dufay sur *la Chanson populaire dans le Blésois, la Sologne et le Vendômois*, et un article de M. Camille Piton sur les *Invasions de 1814, 1815 et 1870 dans le département de Seine-et-Oise* qui se trouve le P. P. C. de l'auteur. *La Correspondance historique et archéologique* suspend d'ailleurs temporairement sa publication. — Aux derniers N°s de *l'Intermédiaire* on peut indiquer des discussions sur *Charlemagne enterré à Brétigny (Oise)*; sur *l'origine du nom et le personnage de Triboulet; la rue des Corps-nuds-sans-tête à Amiens; une église Saint-Pierre à Saint-Denis; l'église Saint-Jean à Dunkerque; Pierre de Montreuil et la construction de Notre-Dame de Paris; Régnier et le procès Bazaine; les origines du Cardinal La Balue; la mort de Louis XVIII; la mort de Gabrielle d'Estrées et sa sépulture à Maubuisson*, — et, cette fois encore, des communications diverses à propos de la croix et du supplice de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue de Paris : contre la publication des lettres inédites de Baudelaire; une explication filiale des « Fleurs du Mal ». — *Revue Bleue :* M. Raymond Bouyer sur Baudelaire. — M. Gaston Choisy : « La femme allemande ». — *La Grande Revue :* le maréchal Joffre vu par feu sir Herbert Beerbohm Tree. — *La Revue des Deux Mondes :* une page satirique inconnue de Balzac. — *La Clairière :* M. Eugène Morel : « Une tâche de demain ». — Memento.

A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Charles Baudelaire, **la Revue de Paris** a commencé la publication de « lettres inédites » du poète (15 août). Singulière et, même, fâcheuse idée pour la célébration d'une grande mémoire ! Il faudrait une loi qui protégeât les morts. On punit la violation des tombes et l'on viole impunément le secret des correspondances ! Les lettres de Baudelaire ne peuvent que frapper au cœur ceux qui admirent le poète et les épouvanter par le parti que ne manquera pas de tirer de ces déplorables lettres la critique acharnée, de génération en génération, sur ce divin « maudit ». On flatte là une curiosité mauvaise, on accroît le pire penchant du lecteur bourgeois à prêter toutes les faiblesses de conduite à ceux dont les œuvres l'humilient par leur beauté. On a vu les bibliothèques s'emplir ainsi de volumes qui sont de véritables attentats posthumes contre Lamartine, Vigny, Musset, Flaubert. Si, dans le cas de ces quatre glorieux morts, on a forcé des secrets, le crime est à chaque page en ce qui concerne Baudelaire. Querelles de famille, demandes d'argent, aveux de pauvreté, étalage d'impuissance de travailler, voilà ce qu'on expose en public ! Et nous n'avons

pas encore sous les yeux les lettres de la fin ! En trois numéros, la revue consacre déjà 109 pages à ces papiers et la regrettable besogne demeure « à suivre » !

Dans tout ce fatras de supplications d'un pauvre, d'imprécations d'un orgueilleux qui se ressaisit par éclairs, de projets, de promesses, de serments jamais tenus, -- nous ne trouvons environ que cette page qui puisse intéresser les lettrés. Elle est empruntée à une lettre en date du 9 juillet 1857, destinée à la mère de Baudelaire :

Quant aux *Poésies* (parues il y a quinze jours), j'avais eu d'abord, comme vous savez, l'intention de ne pas vous les montrer. Mais, en y pensant mieux, il m'a semblé que puisque vous entendriez, après tout, parler de ce volume, au moins par les comptes rendus que je vous enverrai, la pudeur serait de ma part aussi folle que la pruderie de la vôtre. J'ai reçu pour moi seize exemplaires sur papier vulgaire et quatre sur papier de fil. Je vous ai réservé un de ces derniers, et si vous ne l'avez pas encore reçu, c'est parce que j'ai voulu vous l'envoyer relié. Vous savez que je n'ai jamais considéré la littérature et les arts que comme poursuivant un but étranger à la morale, et que la beauté de conception et de style me suffit.

Mais ce livre, dont le titre : *Fleurs du Mal*, dit tout, est revêtu, vous le verrez, d'une beauté sinistre et froide ; il a été fait avec fureur et patience. D'ailleurs la preuve de sa valeur positive est dans tout le mal qu'on en dit. Le livre met les gens en fureur. Du reste, épouvanté moi-même de l'horreur que j'allais inspirer, j'en ai retranché un tiers aux épreuves. On me refuse tout, l'esprit d'invention et même la connaissance de la langue française. Je me moque de tous ces imbéciles, et je sais que ce volume, avec ses qualités et ses défauts, fera son chemin dans la mémoire du public lettré, à côté des meilleures poésies de Victor Hugo, de Th. Gautier et même de Byron. — Une seule recommandation : puisque vous vivez avec la famille Emon, ne laissez pas le volume traîner dans les mains de Mlle Emon. Quant au curé, que sans doute vous recevez, vous pouvez le lui montrer. Il pensera que je me suis damné, et n'osera pas vous le dire. On avait répandu le bruit que j'allais être poursuivi, mais il n'en sera rien. Un gouvernement qui a sur les bras les terribles élections de Paris n'a pas le temps de poursuivre un fou.

Oui, laisser dans l'inconnu le détail de toutes ces turpitudes était un devoir de simple probité morale ! Le Baudelaire pitoyable de cette navrante correspondance est mort le 31 août 1867. L'autre, — qui s'en était allé déjà de son corps déchu, — l'autre, éternellement vivant parce qu'il a créé de la Beauté et, de son intelligence aiguë, servi à élever le goût public vers de belles œuvres, c'est celui-ci, tel que M. Raymond Bouyer l'a dépeint (**Revue bleue**, 11-18-25 août), d'une plume enthousiaste et véridique :

Le Baudelaire qui nous apparaît, ce n'est pas le *dandy* satanique daté de 1844 par le pinceau mystérieux d'Emile Deroy (1), mais le plus sug-

(1) Transmis par Charles Asselineau, l'ami et l'historien de Baudelaire, au

gestif des critiques que Fantin-Latour plaçait, vingt ans plus tard, dans son *Hommage* au plus suggestif des peintres (1) ; quel abîme d'amertume en ce regard noirci par le premier nuage d'un pressentiment!

Sans refaire l'analyse que nous tentions, ici même, il y a quinze ans déjà (2), ne craignons pas d'affirmer encore que pas un Parnassien, dans sa prose d'artiste, n'a mieux pénétré « l'intensité nerveuse » d'Eugène Delacroix ni « la musique despotique » de Richard Wagner; et jamais personne ne les comprendra plus profondément... Ne fallait-il pas un poète pour deviner d'emblée ces deux poètes de la suggestion silencieuse ou sonore, qui surent exprimer leur temps en beauté, sous le voile hardiment métaphorique des lointaines et violentes légendes? A ceux qui réclament une étude définitive sur Delacroix, osons redire, avec le plus convaincu de nos Baudelairiens (3), que cette étude est faite depuis 1863 ; et si Baudelaire connaissait l'œuvre toujours trop oubliée du décorateur, songez qu'il ignorait ce que nous n'entendrons plus en ce monde, l'exaltation vraiment colossale de *Tristan*, ce poème d'amour à la Michel-Ange, que seule surpasse la voix intérieure d'un Beethoven... Ah! si sa nef désemparée avait pu voguer sur ces océans, quelle enivrante occasion, pour le critique, d'écrire « encore quelques mots »! Cette âme, gourmande de sensations rares, était altérée du plus céleste idéal :

Dans la brute assoupie un ange se réveille...

Et n'est-ce pas ce mélomane et blanc séraphin dont il faut plus que jamais retrouver la trace ? Cet ange, qui ne descendait pas des « paradis artificiels », n'avait nul besoin de maquillage ou d'opium pour attiser le feu de son regard ; il était si naturellement artiste, il adorait si nerveusement et si noblement à la fois les sons, — comme les couleurs et les parfums qui leur « répondent », — que le mystère de la musique le rendait religieux : où découvre-t-il la preuve « la plus vivante » de notre immortalité? Dans cette soif insatiable « de tout ce qui est au delà et que voile la vie », mais que fait pressentir la beauté musicale ou poétique (4) ; et ses plus beaux vers, qui resteront parmi les plus lumineux de la poésie française, ne lui sont-ils point dictés par la splendeur des *génies* qui scintillent solitaires dans notre ciel vide, sur les décombres épars des temples du goût ?

Voilà le Baudelaire immortel ! Et c'est, enfin, celui-ci que propose à notre culte M. Raymond Bouyer, en conclusion au noble hommage qu'il lui rend :

Bref, que voyons-nous, aujourd'hui, dans ce soi-disant démon du réalisme? Une émouvante sérénité, d'autant plus précieuse à nos yeux qu'elle paraît plus âprement conquise, une sorte de *pathétique* radieux et surna-

Dr Piogey, ce portrait, qui fut une des *révélations* de la Centennale de 1889, figure au musée de Versailles.

(1) *L'Hommage à Delacroix* (Salon de 1864) fait partie de la riche collection placée par M. Moreau-Nélaton au pavillon de Marsan.

(2) Voir la *Revue Bleue* de 1902, 2e semestre, p. 598; 1906, 1er semestre, p. 212 ; 1907, 2e semestre, p. 509.

(3) Voir l'*Hommage à nos grands hommes*, de M. Paul Flat (*Revue Bleue* du 18 nov. 1916).

(4) Relire le superbe essai sur *Théophile Gautier*, qui remonte à 1859.

turel, que nous souhaitons retrouver sur les toiles ou dans les symphonies de l'avenir; relisez certains petits *Poèmes en prose*, et *La Vie antérieure*, et l'étonnante analyse du prélude de *Lohengrin*, qu'un penseur appelle « un document de premier ordre pour l'histoire de la psychologie musicale au XIXe siècle » : on y respire une sublimité décorative autant qu'expressive, illuminée d'un grand souffle... Ne peut-il donc, ce classique-là, nous aider à reconstruire la cité lamentablement bombardée du Rêve et les régions envahies de notre vieux cœur empli de jeunes espoirs et de ruines? Et notre cher Théophile Gautier lui-même aurait-il été meilleur devin que nous ne l'imaginions, puisqu'il écrivait dès 1868, dans sa longue et magistrale étude: « Il y a de la *sérénité* dans ce talent si fébrile en apparence. Sur les hauts sommets, il est tranquille : *pacem summa tenent.* »

Cette paix victorieuse et souveraine, la posséderons-nous dans quatre ans, en 1921, quand il s'agira de fêter dans les parfums d'avril le centième anniversaire de la naissance de ce poète sans pareil, « sur des *frissons* nouveaux faisant des vers antiques »?

§

Dans la même revue, — **Revue bleue**, du 15-22 septembre, — M. Gaston Choisy traite de « La Femme Allemande », d'une manière qui détruit la conception arriérée d'une « froide », « raisonnable » et « chaste » Allemagne.

Quant à cette fameuse crainte de Dieu, c'était la maîtresse poutre dans ce « kolossal » édifice d'erreurs et de mensonges devant lequel tels solennels gogos auront béé d'admiration un demi-siècle durant. Un des premiers dignitaires de l'église anglicane, l'évêque Wilkinson, ne proclamait-il pas encore en 1907 devant les membres d'un Congrès réuni à Yarmouth : « J'éprouve pour l'esprit religieux des Allemands un très profond respect. L'Allemagne est une nation éminemment religieuse. De leur illustre empereur au dernier d'entre eux, les Allemands craignent le Seigneur » ? Ce peuple-ci se souciant de morale chrétienne ?! — Pour nous, nous avons eu beau écarquiller les yeux : sous réserve des exceptions partout nécessaires, nous n'avons jamais vu en Allemagne que des temples à peu près déserts, chez l'homme qu'un énorme labeur tout accablé sous les matérialités, que des âmes de femmes qui étoufferaient dans le vide n'était... N'anticipons pas.

Un fait étrange de prime abord, c'est le déchet que subit dans ce pays si fier de sa natalité l'habituelle action de la maternité sur les dispositions intérieures de la femme.

Que si l'on y réfléchit, c'est d'ailleurs le contraire qui étonnerait. A baigner dans cette idée que l'on est créée pour donner des soldats à l'Empire et à constater avec cette netteté que sa fonction essentielle tourne inévitablement au machinisme, comment n'en pas venir, en effet, à se déprécier et comment ne pas diminuer son rôle ? Conçoit-on nos moralistes les plus préoccupés de convertir la famille française au devoir d'une nombreuse progéniture traitant de la multiplication des hommes comme les éleveurs du Charolais du peuplement de leurs étables ? Bah ! les Allemands ne sont pas des sentimentaux.

Cependant, ces abondantes marmailles sont pour absorber toute la pensée et suffire à toutes les énergies dans une vie de femme? En logique, d'accord. Dans la pratique, qu'on en juge. En Allemagne, rien qui ne tende à vous signifier à chaque pas que l'enfant appartient à l'Etat d'abord, et la famille fût-elle en l'occurrence de moins moutonnière composition, que les bénéfices du système demeureraient trop patents pour qu'elle y trouvât à redire.

§

La Grande Revue (août) donne, traduites par M. Cecil Georges-Bazile, les « Impressions d'Amérique en Guerre » de sir Herbert Beerbohm Tree, le fameux directeur-comédien anglais, qui vient de mourir, au retour d'une harassante campagne de conférences, discours, spectacles, en faveur de la cause des Alliés, pendant deux années environ aux Etats-Unis.

On ne lira pas sans sourire cette page fine :

L'Amérique est un pays soudain. Elle s'éveilla un matin pour se trouver en guerre. Il y eut à peine un crépuscule dans ce réveil — elle accepta simplement le fait et s'attela à l'affaire. La venue de Balfour et de Joffre fut un coup de maître. Les deux hommes étaient les hommes qu'il fallait au moment qu'il fallait ; ce fut leur venue qui alluma l'incendie à la prairie de l'enthousiasme populaire. Le soir qui précéda mon départ, les rues étaient bondées de monde qui attendait de voir passer le héros français : tout le peuple paraissait animé de l'esprit de guerre ; à toutes les fenêtres, des drapeaux étaient agités, les rues resplendissaient d'innombrables lampes électriques, les hymnes alliés furent joués dans tous les théâtres. Mr Balfour plut au peuple américain — peut-être parce qu'il était l'être le moins américain en Amérique.

Le maréchal Joffre remplit à lui tout seul la scène rien que par ses façons naturelles ; il a le génie de caresser la tête des enfants d'une manière patriarcale. Son salut est engageant, il a ce flair génial qui enlève presque sa terreur au dieu de la guerre. Son éloquence a le rare mérite d'être monosyllabique. Une histoire délicieuse illustre son éclatante bonhomie. Une dame lui demanda, à dîner, de lui dire en confidence qui c'était qui réellement avait arrêté les Allemands sur la Marne. Tournant vers son interlocutrice un visage rayonnant, Joffre répondit : « C'était moi ! »

§

La Revue des Deux Mondes (15 septembre) donne en tête de son numéro : « Les deux amis », fragment d'un « conte satirique » inédit de Balzac.

Les fervents, — de plus en plus nombreux, — du Père du roman français, aimeront à lire cette verveuse critique du « procédé » et de l'usage des lieux communs, dans les œuvres d'imagination :

Ils s'aimèrent !...

En nous servant de cette formule sacramentelle, nous désirons nous affranchir de toutes les niaiseries dans lesquelles s'entortillent les romanciers, et nous nous adressons aux souvenirs et l'imagination des lecteurs

de tous les pays, déclarant ici comprendre implicitement sous cette formule brève et d'une clarté suffisante :

1° Toutes les cabrioles que les auteurs font faire à leurs créatures ; et ces prodiges de natation, d'équitation, de course, de gymnastique ou d'acrobatisme, et tous les incidents ordinaires et extraordinaires, tant possibles qu'impossibles, dont les auteurs se servent pour unir deux êtres fantastiques par un même sentiment, et leur donner l'apparence d'une nature plastique et réelle.

2° Les suaves rêveries au clair de lune, les ravissantes promenades au soleil, les rendez-vous brûlants d'impatience, les correspondances déposées dans le creux des chênes, cette immense collection de soupirs, qui, s'ils eussent passé dans les airs de dessous la frisquette des imprimeurs, y auraient formé des *grains* plus terribles que les vents du cap de Bonne-Espérance, et ces petites frénésies à propos de peu de chose, et ces grands désespoirs à propos de rien. Enfin, ces menus détails physiologiques, guenilles de la passion, que, depuis *Daphnis et Chloé* jusqu'à *Paul et Virginie*, les auteurs ont blanchies, retapées, ressassées, raccommodées, ragréées, repassées, gaufrées, amidonnées, en croyant faire du neuf et qui composent les magasins de l'amour littéraire, comme les machines forment le matériel de l'Opéra.

3° Les superlatifs, dont la littérature romantique a si grandement abusé que les lignes de points, les blancs et les tirets, sont peut-être encore moins déconsidérés. Puis, toutes les niaiseries que l'envie de paraître vrais naïfs, tendres ou simples, suggère aux auteurs, en un mot les phrases dont voici les éternelles formules :

— Elle pleura, mais en secret, car elle était trop fière pour, *et cætera*.

— Ne l'aimait-il donc plus ? Déjà ! se dit-elle.

— La raison lui disait le contraire, mais le cœur l'emporta.

— Elle le voyait à travers les enchantements de l'amour.

— Entre un jeune homme de son âge et une jeune fille aussi pure, il n'y avait d'autres séductions que l'innocence même de leurs cœurs.

— Sa tête était brûlante.

— Pour la première fois, elle comprit les mystères d'un beau ciel ; la nature lui sembla toute nouvelle, mais rien n'était changé que son cœur, etc.

Quarto. Enfin, nous mettons à vos pieds toutes les richesses romantique et les moules du classique, depuis : *l'aurore aux doigts de rose* jusqu'au : *glas de la mort*, qui vient glacer le cœur d'une fiancée ; puis, les incommensurables trésors de la mélancolie, les richesses de la gaieté, l'arsenal de la jalousie, les styles de Florian, de Longus, de Gœthe, de Byron, de Nodier, de J. Janin, de Chateaubriand, de Marmontel, du fougueux Diderot, de J.-J. Rousseau, en y comprenant cette immense collection de lettres dont le 18e siècle a été inondé, toutes les comparaisons, descriptions possibles ; vous voilà maîtres de toutes les métaphores, de toutes les scènes, de tous les tours de bissac, soit, ô Nodier, qu'ils appartiennent à Girolamo, soit qu'ils procèdent de Polichinelle (1). Oui, mes amis, choisis-

(1) Allusion à un passage de l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux*, par Charles Nodier.

sez, et, palette en main, imaginez, vous-même, *un amour tout neuf*, un amour véritable en vous souvenant de votre première maîtresse !... Comme elle et vous, *ils s'aimèrent passionnément*.

Seulement, pour rester dans le vrai, dans le naturel, que tout le monde cherche aujourd'hui, nous vous prévenons, en ce qui concerne le boire et le manger de deux amans :

Que le vin de Bourgueil est celui dont on use dans cette charmante vallée ; mais il faut qu'il soit bien dépouillé.

Que le vin blanc se tire de Vouvray. Il donne sur les nerfs ; il est capiteux.

Que le beurre n'est pas très bon.

Que le mouton y est médiocre, mais le veau généralement tendre et blanc quoique tué toujours trop jeune.

Que les sardines fraîches sont la passion des Tourangeaux.

Et que les alberges confites sont bien préférables à ces détestables pruneaux dont tout le monde félicite la Touraine.

Pour ce qui est du costume :

Mlle Claire Coudreux portait habituellement des robes de percale, à guimpe ou à pèlerine échancrée.

Ses bottines étaient lacées sur le côté et faites en peau de chèvre.

Elle avait toujours des ceintures très fraîches et de bon goût.

Et son chapeau était tout uniment un chapeau de campagne en paille tressée, à grands bords, un chapeau de faneuse, un chapeau sans luxe, et qui lui permettait d'aller et de venir où bon lui semblait, de courir sur la levée, d'aller en bateau, de sauter, de rire, de folâtrer, sans faire des façons comme les mijaurées de Paris, etc.

Pour Sébastien, vous l'habillerez décemment, comme vous vous habillez vous-même.

Il est bien malheureux que nous ne puissions pas lui donner une dague de Milan, des bottines de peau de buffle, une collerette de point de Bruges ; il y perd ; mais, hélas ! nous ne pouvons pas avoir la poésie des machines à vapeur et celle du XVIe siècle ! C'est une grande tribulation d'avoir à vous dire que c'était un homme naturel, comme vous et moi.

Ainsi donc, ils s'aimèrent passionnément.

§

Dans **la Clairière** (15 septembre), M. Eugène Morel indique généreusement « Une tâche de demain » aux syndiqués :

Du plus profond de son cœur, l'auteur de ces lignes souhaite voir le syndicalisme comprendre que son rôle ne saurait strictement se borner à faire obtenir à ceux qu'il groupe des augmentations de salaires ou d'autres avantages d'ordre économique. Il doit aussi contribuer au relèvement du niveau moral des exploités.

En travaillant ainsi, notre mouvement accroîtrait rapidement sa puissance, la ferait devenir redoutable.

Des hommes, que certains bluffs d'hier et de folles professions de foi tenaient éloignés du syndicalisme, viendraient à lui et l'aideraient. De grandes choses seraient alors possibles et nos pires adversaires se verraient contraints de nous respecter.

D'instinct, le peuple aime le beau. Par manque d'éducation, il permet à un petit clan d'individus la jouissance de tout ce qui se rattache à la beauté. Le laisserons-nous plus longtemps commettre pareille bêtise? Non! Donnons-lui la conscience qui lui manque, l'intelligence lui faisant défaut. Allons vers les artistes, j'entends vers ceux dignes de ce nom; demandons à ces hommes de joindre leurs efforts à ceux des militants ouvriers. C'est avec une joie profonde que tous donneront sans compter leur concours.

Plus de ces stupides concerts où la valeur des choses débitées n'est pas supérieure à celle des chansons faisant les délices des amateurs des beuglants de quartier.

Memento. — *La Revue* (1-15 septembre) : M. J. Finot : « La Société des nations ». — M. Maurice Bouchor : « Les Géants », conte. — Capitaine D.: « Les officiers de complément après la guerre ».

Revue hebdomadaire (22 septembre) : M. Jean Richepin : « Paris ». — M. Ch. Diehl : « Chez les Alpins des Dolomites ».

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : « La foire de Rabat », par MM. Jérôme et Jean Tharaud. — « Téodor de Wyzewa », par M. René Doumic. — « Le Tunnel sous la manche », par M. A. Sartiaux.

Soi-Même (15 août) : M. J. Rivière : « L'Unique devoir ». — « Claquedents », par M. René-Marie Hermant. — « Provinciannale », par M. Ker-Frank-Houx.

Nord-Sud (août-septembre) : Numéro double, où se divertissent MM. Paul Dermée, G. Apollinaire, Max Jacob, Léonard Pieux, Pierre Reverdy, Vincent Huidobro, André Breton, Philippe Soupault, Albert Savinio. — Il y a un beau poème de M. F. R. Vanderpyl : « Rencontre ».

La Vie (octobre) : « Le Sang de France », par M. Marius Lebiond. — « Peinture de Guerre », par Théodore Chassériau. — « Bâtons de maréchal », par Mme Rachilde. — « Jacques Beltrand », par M. Tristan Leclère.

La Tribune (édition de guerre, 1er cahier de la 3e série) : « Paul Adam », par M. Pierre Aimond de Lariche.

Le Correspondant (25 septembre) : « Les brisques. Impressions de la Guerre sur mer », par M. Daniel Parège.

Le Feu (15 septembre) : « Les Allemands à Marseille », par M. Marcel Provence. — « La Question provençale », par M. Emile Sicard.

Le Sarcasme (septembre) propose à la signature des intellectuels et des artistes un manifeste en vue de grouper un « parti de la paix », contre le « parti de la guerre » : *l'Union humaine*. M. Georges Lamy recueillera les adhésions 103, rue Lepic. Notre confrère, assisté de MM. Laurent Tailhade, Georges Pioch et Victor Basch, en appelle aux mêmes concours afin d'obtenir des pouvoirs publics : 1. la lumière illimitée; 2. la mise en accusation de tous les coupables des affaires Jaurès et Almereyda. — Voilà deux noms qu'on devrait, pourtant, ne pas associer!

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

Bouffes-Parisiens : *L'Illusionniste*, comédie en 3 actes, de M. Sacha Guitry. — Un mot et un autre mot.

Les temps sont durs. La vie n'est pas drôle. La bêtise règne. Le bon Dieu redevient à la mode. Les commerçants volent plus que jamais, fort heureux de certains scandales qui détournent l'attention de leurs coquineries pourtant autrement dommageables. Les patrons gémissent hypocritement et les actionnaires s'emplissent les poches au détriment des employés. Les ouvriers plastronnent, ivres de vin et d'argent, en attendant d'être les maîtres. Les grands faiseurs d'affaires collectionnent les millions, seules gens sympathiques dans l'universelle duperie. La grossièreté, la stupidité, la cupidité s'épanouissent, tableau sans pareil pour qui sait goûter les délices du rire et du mépris. Au milieu de ces manifestations nationales, une pièce de M. Sacha Guitry est une douceur, un enchantement, une consolation. Qu'importent les temps que nous subissons ! Tout n'est pas complètement perdu pour le moment : il y a encore en France un homme d'esprit.

Ce petit début n'est pas mal. Mais il n'est pas tout ce que j'ai à dire. Faut-il continuer ? Je me le demande. Bast ! je me décide. Je dirai donc qu'être un homme d'esprit n'est pas tout le mérite de M. Sacha Guitry. Il est encore, et surtout, étant cet homme d'esprit, d'avoir su le rester. Croyez bien que cela suppose plus d'intelligence que peut-être il n'y paraît. Jugez-en par les nombreuses conversions que les événements actuels ont opérées. Certes, les serins ne sont pas devenus des aigles, mais que de gens qui semblaient être intelligents sont soudain devenus un peu bien bêtes ! C'est que, dans les grandes circonstances, notre vraie nature se révèle, et seule nous gouverne. C'est très joli d'avoir, dans la vie courante, de vraies idées, une sensibilité au-dessus du vulgaire, une intelligence juste et droite, de montrer de la noblesse, de la fermeté, de l'indépendance d'esprit, de la hauteur dans le jugement, le sens du relatif et de l'équité, en un mot d'être, au moins par la pensée, un homme libre, quand tant d'autres ne sont que des citoyens. Seulement, il faut voir ce que cela devient dans les secousses. Or, nous l'avons vu, et à de nombreux exemples, cela devient à peu près zéro. Tout ce que nous admirions, approuvions en certains hommes, n'était chez eux qu'un revêtement, qu'une attitude. La secousse venue, retrouvant leur naturel, ils n'ont plus montré que de la niaiserie, le bagage commun, et nous les avons connus dans leur être vrai. Témoin, — c'est un exemple qui me réjouit entre tous, — cet écrivain que nous avions pris jusqu'alors pour un grand esprit, et qui,

pendant l'orage, oubliant soudain son parapluie, s'en trouva mouillé comme un Gribouille.

Ce n'est pas encore tout. Par un hasard providentiel, — car la Providence, aussi, est à la mode (la Providence, sans doute, des fournisseurs, des commerçants, des patrons et des actionnaires et des profiteurs de toutes sortes), — la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry porte un titre exceptionnellement de circonstance : *L'Illusionniste*. Prenez la peine d'y réfléchir un peu, je vous prie. Répétez-vous ce mot : l'Illusionniste. Mettez-le même un moment au pluriel. Faites ensuite appel à votre imagination, si peu que vous en ayez. Et j'entends ici, par imagination, la capacité de se représenter les choses en étendue et en profondeur. J'ai même tort de parler d'imagination. Ce n'est pas le mot juste. Au contraire, exercez seulement ce que vous pouvez avoir du sens des réalités. Considérez cet immense univers, divisé en portions arbitraires, nées de préjugés et d'idolâtries diverses autant que malfaisantes, et dans chacune desquelles s'agitent des millions d'individus. Chacun de ces groupements n'a-t-il pas ses illusionnistes, qui lui promettent monts et merveilles comme résultats de la grande aventure engagée, alors que le plus clair est que nous nous retrouverons tous, plus ou moins, le cul nu et le ventre vide, ce qui sera peut-être très joli, quant au cul, et très esthétique, quant au ventre, pour les femmes, mais ne sera ni l'un ni l'autre pour nous autres hommes? Question brûlante, me dites-vous? Aussi, je me dépêche de passer. Quittons le professeur d'illusion pour l'illusion elle-même. Tout ici-bas n'est-il pas qu'illusion? C'est l'illusion qui nous aide à vivre, et c'est elle encore qui aide tant de pauvres êtres faibles de cervelle à mourir. C'est l'illusion qui fait les mariages et qui fait aussi les divorces : on prend une femme croyant qu'on va être heureux avec elle et on la quitte dans l'espoir de retrouver le bonheur. Et il n'y a pas que dans le mariage et le divorce que l'illusion règne ! Dans les pures histoires d'amour également. Une créature charmante, délicieuse, pleine de vivacité, aux beaux yeux noirs, (elles ont toujours de beaux yeux noirs ou de grands yeux bleus), irréprochable, (du moins, elle vous l'a dit, comme elles le disent toutes), pleine d'un feu qu'elle n'avouait pas (« Considération, considération ! » c'est un alexandrin célèbre et la première préoccupation des femmes), et auquel, enfin, elle céda, vous a dit, un jour, qu'elle vous aimait, et, quelques jours après, que vous lui étiez encore plus cher que la veille. Dans la suite, les choses s'étant gâtées, comme vous lui rappelez ces tendres propos, elle vous répond qu'elle était folle et que tout cela est loin. L'illusion ! l'illusion ! vous dis-je, comme, dans *Le Malade*, « le poumon ! le poumon ! » Si sceptique que vous soyez, le jour que cette femme parlait si aimablement, vous l'avez crue, ne dites pas non. Elle-même, de son côté, (heureuse,

elle ne pourrait dire le contraire),écoutait des images nées de la nouveauté, du plaisir, du réveil de son être. Et quand elle s'est reniée, elle ne faisait encore que suivre une illusion, tout comme vous-même vous suiviez la vôtre, en vous persuadant qu'en parlant ainsi elle ne disait peut-être pas complètement vrai. Voulez-vous un autre cas, toujours dans les pures histoires d'amour? Je connais comme cela des gens qui s'aiment, je reçois leurs confidences, et, naturellement, quand j'en trouve l'occasion, je les utilise. Une femme (jeune), s'est donnée à un homme (qui ne l'est plus), par pure question de plaisir, perce qu'elle n'a pas chez elle, avec un mari ou un amant (elle ne s'est pas gênée pour le déclarer), les choses qu'elle aime par-dessus tout. A chaque entrevue, où elle montre des progrès d'entrain et de liberté, elle répète à cet homme qu'elle ne saurait s'attacher, qu'elle ne l'aime pas et ne l'aimera jamais, que seul le plaisir l'occupe et la fait revenir. Cet homme, qui est resté plein d'ardeur à un âge auquel on commence à la perdre, et qui voudrait bien en jouir sans déchirements, est enchanté de la rencontre. « C'est parfait ! dit-il à cette femme (qui, peut-être, voudrait bien le voir s'attacher et souffrir, pour se moquer de lui). Personne ne vous demande de la passion. Est-il besoin de s'aimer pour faire l'amour? Il suffit de se plaire. Avons-nous du plaisir l'un par l'autre? Oui ! C'est l'essentiel. Ne cherchons pas plus loin. Ayons le plaisir sans la souffrance. » Et voilà encore l'illusion, toujours l'illusion ! Ces deux plaisants se figurent qu'ils pourront ainsi se donner de l'agrément sans risques? Attendons-les un jour, s'ils continuent un peu longtemps leur partie. Le sentiment naît du plaisir sans qu'on s'en doute, et c'est déjà un lien que la volupté partagée, — c'est même, souvent, toute la passion. Quand ces deux esprits forts de l'amour seront arrivés au bout de leur histoire et que l'un d'eux, comme c'est fatal, laissera en plan l'autre ou seulement le négligera, celui-ci verra, à ses dépens, ce que valait leur beau programme. Il retombera alors, — et c'est un troisième cas, et il y en a bien d'autres, — dans une autre illusion, en s'imaginant qu'il a perdu un objet irremplaçable, unique au monde, alors que toutes les femmes, à peu de chose près, ont les mêmes talents pour nous plaire et nous retenir. Oui, tout n'est ici-bas qu'illusions, et c'est un thème facile, et je n'en finirais pas si je voulais le développer. Illusion le devoir, illusion le plaisir, illusion le bonheur, illusions les plus douces choses de la vie, comme, peut-être, également, les plus douloureuses. Ne sont-ce pas aussi des illusions, tous ces grands mots qui mènent les hommes, auxquels ils ont élevé un culte, et pour lesquels ils meurent si puérilement quelquefois ?... Autre question brûlante, me dites-vous? Décidément, je passe encore. Vous ne direz plus rien, je pense, si je me contente de nous mettre en cause, moi qui écris et vous qui me lisez. Car, moi aussi, je

donne un exemple d'illusion, bien que je ne me monte pas le coup sur mon compte, en me disant, quand j'écris ces chroniques, qu'après tout elles en valent bien d'autres et qu'on les lira peut être avec plaisir. Et vous en donnez vous-même un autre exemple de votre côté, quand vous ouvrez le *Mercure*, que vous regardez le sommaire, que vous y lisez mon nom, que vous vous dites : « Ah ! il y a un Boissard. Nous allons lire des choses étonnantes », et qu'après m'avoir lu, vous vous dites avec un petit air supérieur : « Mon Dieu ! ce n'est pas très extraordinaire. » Seulement, permettez-moi de vous dire que l'illusion est peut-être surtout plutôt de votre côté que du mien. Du moins, laissez-moi... cette illusion. Cependant, il y a une chose ici-bas qui n'est pas une illusion. Je vous la dirais bien, si j'étais sûr que vous ne me trouviez pas ridicule. Vous m'assurez que non ? En tout cas, ne le répétez à personne, ne dites pas surtout que c'est moi qui vous l'ai dit. On m'a comparé un jour à Footitt et à Chocolat, les chers clowns. Si on savait que je peux penser ce que je vais dire, je serais perdu de réputation, et, si peu que j'en aie, j'ai, (encore une illusion !) la faiblesse d'y tenir. Cette chose, cette unique chose qui n'est pas une illusion, c'est la bonté, la générosité, la pitié qui agissent, qui aident et qui secourent. Non, à toute la chaleur heureuse qu'elles mettent en nous, ces choses-là ne sont pas des illusions. Mais ce qui en est une, par exemple, une fameuse, une considérable, une extraordinaire, comique et réjouissante, c'est bien le talent et le renom que se figurent avoir tels et tels écrivains actuels que personne n'a jamais pu lire jusqu'au bout et que je me garderai bien de nommer, pour éviter de grossir la rubrique de nos *Echos* avec leurs réclamations. Cette illusion-là, je n'en vois guère qu'une digne d'être mise à côté d'elle : c'est celle qui fait un critique dramatique s'amuser à parler pendant trois pages de toute autre chose que de la pièce dont il a à rendre compte.

J'arrive donc à **L'Illusionniste** de M. Sacha Guitry. Je n'ai pas besoin de dire que l'auteur s'est tenu dans le domaine sentimental, romanesque, et nous l'avons retrouvé dans cette pièce tel que toujours, charmant, spirituel, moqueur, insolent, presque cynique, si plein de séductions que, pour ma part, à ce point conquis par lui, il peut bien de temps en temps montrer quelques faiblesses, je refuserai de les voir. Le sujet qu'il a pris est mince,— encore fallait-il le trouver, — mais avec M. Sacha Guitry c'est moins le sujet qui importe que la façon dont il l'arrange, le présente, l'exprime, et, cette façon-là, je n'exagère pas en disant que c'est, à chaque fois, une surprise et un ravissement. Le dommage, c'est que le public ne comprend pas toujours. Il y a dans *L'Illusionniste* des passages de chagrin et de tendresse. Parce qu'ils sont exprimés en souriant, et corrigés par une boutade, le public s'esclaffe. M. Sacha Guitry a bien raison d'être insolent et moqueur.

L'Illusionniste, — je donne le sujet et seulement le sujet, — c'est un faiseur de tours de passe-passe qui remplit un numéro dans tel music-hall que vous imaginerez. Après une de ses représentations, il reçoit dans sa loge la visite de deux spectateurs : une dame et l'oisif qui l'entretient, lesquels viennent le prier de venir, le soir même, donner une séance chez eux, devant quelques invités. Comme il y a déjà un certain nombre de représentations que cette dame vient l'applaudir, arrivant juste pour son numéro, l'illusionniste comprend tout de suite... Nous voyons ensuite cette dame et son entreteneur rentrés chez eux, et occupés à dresser la liste de leurs invités. La dame a son plan. Elle cherche chicane à son amant, fêtard comme il y en a tant, sur les relations qu'il lui impose. La chicane tourne à l'aigre. On renonce à la séance et à convoquer personne. La dame téléphone à l'illusionniste que la séance est remise au lendemain soir. La chicane s'aggrave encore. Le malheureux entreteneur, infiniment maltraité, est obligé de prendre le parti d'aller coucher chez lui, en jurant que, s'en allant dans ces conditions, c'est pour ne plus revenir. Et il est à peine parti, que l'illusionniste fait son entrée, la dame ayant, en effet, téléphoné sans établir la communication. Un court dialogue. La situation s'éclaire. Le désir s'avoue d'un côté, est compris et partagé de l'autre, les baisers s'échangent, et l'illusionniste commence ses tours. Ils sont délicieux, comme le sont les mots d'amour qu'on entend et qu'on dit, qu'ils soient sincères ou seulement un jeu. Car les tours de l'illusionniste, maintenant, ce sont des mots d'amour. Il doit partir le lendemain en tournée, toute l'Europe et l'Amérique à parcourir, et il offre à sa conquête de l'accompagner. Quel enchantement ce sera de s'aimer sous des cieux si divers ! La tenant dans ses bras, frémissante de désir et de rêverie, il lui énumère tous ces pays qu'ils traverseront, avec les charmes particuliers à chacun, leur couleur, leur atmosphère, leur bruit ou leur silence, leurs foules ou leur solitude, leur soleil ou leurs neiges. Oui, quel enchantement ce sera ! La pauvre femme y est prise, et je ne jurerais pas que l'illusionniste lui-même n'y est pas pris, emporté par sa virtuosité. La-dessus, on va se coucher, pour les débuts d'un si beau programme. Nous les retrouvons tous les deux le lendemain matin. L'illusionniste paraît le premier. Son domestique lui apporte son courrier, qu'il lit en véritable homme d'affaires. Puis, c'est la femme qui paraît, lasse, et si heureuse ! « Quand part-on? » c'est sa première parole. Comment? quand part-on? On part donc ? Et où part-on? L'illusionniste a déjà quelque peu oublié. Ah ! oui, hier soir?... Ah ! hier soir !... Quelques heures seulement se sont écoulées, et hier soir est déjà loin. Hier soir était l'heure du désir. Ce matin est l'heure du désir satisfait. C'est inouï le changement que cela peut apporter. Oh ! ce n'est pas

que l'illusionniste revienne sur sa parole. Il a offert de partir ensemble? Il est toujours prêt. Seulement.... Seulement, ce voyage sera-t-il vraiment si agréable? C'est bien vieux jeu, les Musées de l'Italie. C'est bien surfait, l'Espagne, Gautier a très arrangé, et les courses de taureaux sont répugnantes. La Russie n'est qu'une glace, impossible à des gens frileux d'y vivre. L'Angleterre est toujours plongée dans l'ombre et dans l'humidité, et quant à l'Amérique, il faut en faire son deuil : l'impresario a décidé qu'on n'irait pas. Bref, il refait à sa conquête, mais à l'envers, l'itinéraire qu'il lui montrait si séduisant la veille. Comme elle est femme, elle comprend, et devant son rêve écroulé, elle fond en larmes, sans la moindre parole de reproche. A ce moment, l'entreteneur, qui avait juré ses grands Dieux, la veille, de ne plus revenir, revient, naturellement, en bon bénêt qu'il est. Il a d'abord quelque étonnement de trouver là, de si bonne heure, l'illusionniste. La dame lui explique que celui-ci est venu lui dire qu'il ne peut donner la séance convenue la veille, obligé qu'il est de quitter Paris dans quelques heures. L'illusionniste prend congé, départ qui fait redoubler les sanglots de la pauvre créature si bien revenue à la réalité. La pièce se termine alors par un de ces mots profonds, cruels, d'un comique triste et vrai, qui font qu'on peut être sûr que M. Sacha Guitry nous donnera un jour une véritable grande comédie, un mot digne d'une pièce de Becque. L'entreteneur, resté seul avec son amie, et la voyant ainsi toute en larmes, vient à elle, la prend tendrement dans ses bras, et du ton le plus doux, le plus caressant : « Comment! tu pleures?... Pourquoi?... Oh! à cause de la scène d'hier soir?... Pauvre chérie! »

C'est M. Sacha Guitry lui-même qui joue l'illusionniste. Je ne lui ferai pas d'éloges. Il joue ses pièces avec autant de talent et d'esprit qu'il les écrit. A voir ce que je pense de l'auteur, on peut juger comment je trouve le comédien. Mais je dirai que Mlle Madeleine Carlier, Mlle Jeanne Fusier et M. Baron fils, chacun dans leur rôle, eux aussi sont parfaits.

J'allais oublier que j'ai inscrit à mon sommaire : **un mot et un autre mot**. Les voici. Je causais, il y a quelque temps, avec un poète de cette maison et membre de l'Académie française, de la guerre actuelle et des transformations que, sans doute, elle apportera dans la société et qui feront que nous autres hommes d'un certain âge, nous nous trouverons quelque peu dépaysés. « Hé! oui, me répondit-il, — et si on devine quel était mon interlocuteur on sentira combien sa réponse était à la fois juste et jolie, — ce ne sera peut-être pas drôle. Nous serons les *ci-devants*, les nouveaux *ci-devants*. » Un vieil employé de mes amis se trouvait là. Il goûta comme il convenait le mot du poète, et il dit à son tour, faisant allusion, probablement, à la fidélité au passé qu'observerait

son patron, en dépit des conditions économiques bien changées et de la vie doublée de prix : « Vous serez, en effet, les gens comme vous, les nouveaux *ci-devants*. Nous, les employés de la vieille école et qui le demeurerons, nous serons les nouveaux *demi-solde*. »

MAURICE BOISSARD.

LE THÉATRE AU FRONT

Avant de parler de l'organisation spéciale du théâtre du Front, il convient de signaler quelques représentations données dernièrement dans le secteur d'une de nos armées, représentations qui méritent qu'on ne les passe pas sous silence. Dans une petite ville de l'est, un théâtre a été aménagé d'une façon que lui envieraient bien des scènes provinciales et peut-être mêmes parisiennes, grâce à l'intelligente activité d'un des principaux officiers de l'Etat-Major. C'est un vaste manège qui a fourni la salle de spectacle. La décoration de la scène est due à un artiste spécial de talent et le personnel territorial que l'on y emploie supplée à son inexpérience professionnelle par une bonne volonté, un empressement et un désir de bien faire qui surmontent tous les obstacles et ont permis de donner des représentations de grand gala telles que devraient être celles du théâtre aux armées. Ici ce n'est pas la gaudriole plus ou moins épicée, ou l'art théâtral à petite dose que l'on offre aux poilus; les organisateurs ont eu des visées plus hautes et ont réussi à faire applaudir des œuvres importantes. Ce furent d'abord les scènes principales de l'*Hérodiade* de Massenet et de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas. Je sais bien que les musiciens de l'école moderne feront la grimace, aux noms de Massenet et Ambroise Thomas, mais il faut tenir compte des ressources militaires qui permettaient de donner ces deux ouvrages grâce à la présence du baryton Nucelly et du ténor Delzara, et n'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir pu offrir à des spectateurs, dont l'éducation musicale est plus que rudimentaire, des œuvres qui appartiennent, je le veux bien, à un art dénigré par les musiciens de l'école moderne, mais qui sont néanmoins représentatives d'une époque de l'art français?... Il faut descendre de sa tour d'ivoire pour se rendre compte où en est le niveau musical de la foule et combien un art que les porteurs de flambeau trouvent périmé et indigne paraît avancé à une majorité qui en est à peine encore aux cantilènes d'un Meyerbeer ou d'un Rossini.

Les organisateurs des spectacles dont je parle ont jugé qu'il convenait d'agir avec une prudente audace et ils ont ainsi, à mon sens, agi avec sagesse. Voici que, poursuivant leur effort, ils viennent de donner deux représentations remarquables de *l'Arlésienne*. On ne

se doute pas de toutes les difficultés qu'il faut vaincre pour réaliser un pareil spectacle. C'est la réunion de l'orchestre dont on choisit les éléments dans les corps de troupe de l'armée, la quête des accessoires chez les civils de l'endroit, la réunion des décors, la mise au point des répétitions, etc... etc... Heureusement que les ressources des armées sont aussi variées qu'imprévues et qu'il s'agit surtout de savoir les découvrir et les mettre en valeur. C'est ce qui eut lieu cette fois encore.

La pièce de Bizet et Daudet a beaucoup porté devant le public de poilus et de blessés qui remplissait la vaste salle. Ils ont applaudi avec un enthousiasme vibrant l'orchestre de M. Felix Hesse et les interprètes du drame.

Mlle Lucie Brille, qui a fait de Rose Mamaï un de ses meilleurs rôles, Mlle Delville, une Vivette émue et touchante, Mme Bailly, émouvante Renaude, étaient venues de Paris prêter leur concours à ces soirées. Les interprètes masculins appartenaient tous à l'armée ; c'étaient M. Claude Garry, qui abordait pour la première fois le rôle de Balthazar et l'a joué avec autorité et grandeur, M. Poulot, une vedette de café-concert, émule de Vilbert dans le patron Marc, M. Gallet, de l'Athénée, un Francet d'une émotion toute pleine d'humanité et de sincérité, M. Darclet, un ardent Mitifio... Une des meilleures joies du critique n'est-elle pas de découvrir un talent nouveau et de saluer toutes ses promesses ?...Cette joie me fut donnée au cours de ces soirées. M. Bayard interprètait le rôle de Frédéri. Cet artiste encore peu connu à Paris, où il a joué surtout dans les théâtres de quartier, a toutes les qualités que l'on désire rencontrer et que l'on trouve si rarement réunies chez un jeune premier dramatique. Voici une des rares représentation de *l'Arlésienne* où il m'a été donné de voir un Frédéri ayant vraiment les vingt ans du rôle et donnant l'impression de l'enfant qui s'éveille à l'amour, soumis à la fatalité sexuelle et brisé par la fièvre des voluptés. M. Bayard a joué Frédéri avec un juvénilité, une tendresse, une émotion et une ardeur qui lui permettent tous les espoirs. Il a l'élégance naturelle, la voix nuancée et chaude. Sans doute il lui manque encore cette expérience roublarde dont font preuve nos jeunes premiers de quarante ans et qui lui permettrait de moins se dépenser peut-être, pour arriver à produire sans fatigue les mêmes effets, mais elle lui viendra toujours assez tôt, puisque c'est au prix de la perte ou tout au moins de la diminution de ses qualités primesautières qu'il devra l'acquérir. Tel qu'il est aujourd'hui, M. Bayard est un de ceux dont nous devons retenir le nom, pour les jours où les jeux sanglants finiront enfin.

Le lendemain de ces soirées, c'est le réveil dans la réalité. La troupe se disperse : les dames reprennent le train, celui-ci retourne au

volant de sa voiture, celui-là à son travail de bureau, cet autre à sa tranchée.. et il y a dans chaque cœur un peu de mélancolie, mais aussi un espoir qui rejoint le passé et un beau souvenir pour égayer les heures rouges qui recommencent.

LE RÉGISSEUR.

LETTRES ITALIENNES

Mort de Giovanni Boine. — Guido Gozzano : *Alla Cuna del Mondo ;* Milan, Trèves. — Francesco Pastonchi : *Campo di Grano ;* Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Francesco Pastonchi : *Trasfigurazioni ;* Milan, Trèves. — Marino Moretti : *Il Sole del Sabato ;* Milan, Trèves. — Marino Moretti : *La Bandiera alla Finestra ;* Milan, Trèves. — Giovanni Zuccarini : *Ettore Spiombino ;* Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Salvatore Gotta : *Il Figlio Inquieto ;* Milan, Baldini Castoldi. — Bruno Corra : *Sam Dunn è morto ;* Milan, Poesia. — Carlo Linati : *Barbogeria ;* Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Ada Negri : *Le Solitarie ;* Milan, Treves. — Bruno Cicognani : *6 Storielle di Naovo Conio ;* Florence, La Voce. — Arturo Onofri : *Orchestrine ;* Naples, La Diana. — Maria Ginanni : *Montagne transparenti ;* Florence, Italia Futurista. — Antonio Bruno : *Fuochi di Bengala ;* Florence, Italia Futurista. — Raffaello Franchi : *Incantamento ;* Florence, Tempra. — Corrado Alvaro : *Poesie in Grigio Verde ;* Rome, Lux. — Gherardo Marone : *Poesie Giapponesi ;* Naples, Ricciardi. — Giovanni Bertacchi : *Un Maestro di Vita ;* Bologne, Zanichelli. — Luigi Tonelli : *Lo Spirito Francese contemporaneo ;* Milan, Trèves. — Luciano Gennari : *Poesia di Fede e Pensieri di Vittoria ;* Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Renato Fondi : *Chamfort ;* Pistoria, Rinascimento.

La jeune littérature italienne vient de perdre un écrivain de talent : **Giovanni Boine** (1887-1917). Très malade depuis une dizaine d'années, il n'avait pu réaliser tout ce qu'on avait le droit d'attendre de lui. Après des essais de philosophie et d'histoire religieuse — il avait appartenu au groupe milanais du *Rinnovamento* (1908), la meilleure entre les manifestations du modernisme italien, — il était passé franchement à la littérature avec un petit roman (*Il Peccato*, Firenze, *La Voce*, 1913), où sa prose, parfois très personnelle, s'épanouissait dans une sensualité teintée de mysticisme qui n'était pas sans charme. A la veille de la guerre, il avait publié les *Discorsi Militari* (Firenze, *La Voce*, 1915), commentaire moral du règlement de l'armée. Dans les derniers temps il donnait à la *Riviera Ligure* des petits poèmes en prose (*Frantumi*) et de spirituelles revues de livres nouveaux (*Plausi e Botte*) qu'on va réunir en volume par le soin de ses amis. Esprit solitaire et tourmenté, avec un mélange d'aigreur et de tendresse, maltraité par la vie, il n'a pu donner sa mesure ni comme penseur ni comme poète. Mais ce qu'il nous laisse, arraché aux répits de la fièvre, lui donne le droit de n'être pas oublié.

§

Un revenant. On vient de réunir les lettres que le poète Guido Gozzano, mort l'année dernière, avait envoyées à un journal de Turin, pendant son voyage cinématographique et entomologique

dans l'Inde. Ce livre, **Alla Cuna del Mondo**, n'ajoute absolument rien à la renommée discrète de l'auteur des *Rifugi*, quoi qu'en dise son préfacier Borgèse. Il y a de la couleur — la manière de l'esquiver dans ces pays-là ! — et des tableautins de villes assez bien enlevés, celui de Goa la morte surtout. Un vague relent de tristesse nihiliste ne suffit pas à relever le goût frelaté de ce reportage nonchalant.

M. Francesco Pastonchi n'a pas beaucoup de bonheur comme littérateur. Autrefois il a offert à l'admiration des connaisseurs des poèmes presque parfaits au point de vue de la technique. Malheureusement il n'y avait pas beaucoup de poésie et moins encore de nouveauté. Depuis quelque temps il est tombé dans la prose : deux volumes de contes, parus à peu de distance, témoignent de ses louables efforts pour conquérir une maîtrise d'écriture sienne, en dehors des styles usuels. Dans **Campo di Grano** et dans **Trasfigurazioni**, il y a des petites nouvelles fantastiques ou symboliques qu'on peut tout de même lire, surtout quand la guerre ne figure pas parmi les ingrédients obligés; mais l'ensemble est morne et sans relief, fatigant et sans vie. La langue est assez pure et sobre, mais avec des marbrures de mauvais goût et des velléités de sveltesse qui retombent en pesanteur. M. Pastonchi est un travailleur opiniâtre et de bonne volonté : il lui manque simplement les dons naturels de l'artiste.

M. Marino Moretti est bien autrement doué. Il n'est pas un écrivain précieux et joaillier. Il affecte au contraire une simplicité de vocabulaire qui pourrait passer pour banalité. Mais on reconnaît bien vite dans son esprit une veine de sentiment très délicat et personnel qui le place parmi les meilleurs de ceux qu'on a nommés les « poètes crépusculaires ». Il a transporté ses qualités de finesse, de tendresse et d'humour dans ses romans et dans ses contes. **Il Sole del Sabato**, qu'il a publié l'année dernière, est peut-être son chef-d'œuvre en prose. Il raconte l'histoire d'une jeune fille des champs qu'un chasseur, après l'avoir rendue grosse, amène dans sa petite ville soi-disant pour l'épouser. Mais la victime timide de cet exploit n'est pas assez adroite pour s'attacher le grossier personnage qui oublie bientôt son caprice et la délaisse. Son enfant meurt et la faible infortunée s'enfuit et retourne à ses marécages solitaires. Histoire très commune, au fond, et sans complications de nobles aventures. Mais la saveur du livre réside toute dans la peinture des caractères et des milieux de cette ville étrange, où les hommes sont presque toujours saouls de vin fort et de politique révolutionnaire et les femmes des victimes bavardes ou résignées de ces hommes à demi fous. M. Moretti aime surtout à peindre les sacrifiés, les souffre-douleurs, les humbles, les faibles, les naïfs, les miséreux, les

malheureux, les enfants pauvres, les servantes, les vieux paralysés, — toutes les victimes du sort et de la méchanceté. Les êtres subordonnés, assujettis, passifs sont de son ressort. Il donne à leurs piteuses aventures un rayonnement de poésie qui nous attache malgré nous. Avec les riens qui arrivent à des êtres nuls il réussit à créer une émotion qui semble nouvelle même aux lecteurs de Dickens et Dostojevski. Le dénombrement des fleurs d'un petit jardin qu'une jeune fille qui va se faire religieuse fait à la jeune fille qui va devenir mère est une page de touchante beauté.

Le dernier recueil de contes de M. Moretti, **La Bandiera alla Finestra**, est au-dessous du roman au point de vue de l'art : il se ressent de l'actualité guerrière. Mais jusque dans ces zones presque héroïques qui ne sont pas faites pour lui, M. Moretti réussit à sauver son caractère d'intimité pathétique.

§

On écrit toujours des romans, mais qui ne sont pas, heureusement, des romans de guerre. Il y a le roman autobiographique : **Ettore Spiombino**, de M. Giovanni Zuccarini, récit gauche et débraillé des aventures louches d'un raté avec des appels emphatiques à la vie des champs, ou bien **Il Figlio Inquieto**, de M. Salvatore Gotta, narration touffue et inégale de la vie d'un jeune homme sensible et sensuel dans les milieux bourgeois de la province piémontaise.

Il y a aussi le roman fantaisiste : **Sam Dunn è morto**, de M. Bruno Corra, courte histoire humoresque d'un très moderne thaumaturge qui ne manque pas de verve. Et enfin le roman intime : **Barbogeria**, de M. Carlo Linati, aventure sentimentale d'un dilettante européen exilé au fond d'une petite ville sommeillante et vieillotte dont il découvre, au jour le jour, les beautés secrètes, la la saveur et la couleur. Linati, dont j'ai parlé autrefois ici même avec l'admiration auquelle il a droit, a progressé dans le sens d'une écriture plus souple et déliée, mais qui n'a rien perdu de sa verdeur. Telles peintures de rues, de campagnes et de types qu'on peut glaner dans ce petit livre sont des chefs-d'œuvre de spirituelle fraîcheur.

Mme Ada Negri, qui avait conquis d'un coup, il y a vingt ans, une célébrité bruyante par des poésies socialistes et larmoyantes, a réuni dans **Le Solitarie** dix-huit nouvelles où elle décrit, dans une prose recherchée, les différentes formes de la chasse au bonheur, presque toujours malchanceuse, auxquelles se livrent les femmes de notre temps.

En sortant de ces psychologies dont les complications n'ont pas l'excuse de la nouveauté, on renaît à la santé naturelle et intelligente avec les **6 Storielle di Nuovo Conio**, de M. Bruno Cicognani. On pourrait ranger M. Cicognani parmi les régionalistes : ses nouvelles, en effet, sont des anecdotes, émouvantes ou amusantes, de la

vie florentine contemporaine racontées dans un toscan alerte et coloré qui rappelle nos meilleurs conteurs de terroir. L'analyse de ses héros bourgeois est souvent sommaire, mais ils sont tout de même bien vivants.

§

La poésie italienne, après les ravages de M. d'Annunzio, traverse une crise de renouvellement comparable au mouvement symboliste. On commence à comprendre — enfin ! — ce que c'est que la poésie et en particulier la poésie moderne. Soffici, Palazzeschi, Govoni sont des poètes dont la France même pourrait s'enorgueillir.

Je dois m'abstenir — et je le regrette — de juger mon dernier recueil lyrique (*Opera Prima*. 1914-1916. Firenze, *La Voce*), car il ne me sied pas, d'après les conventions littéraires, d'en signaler l'importance.

M. Arturo Onofri, dont l'évolution vers la poésie nouvelle a été suivie avec une sympathie attentive, vient de réunir dans **Orchestrine** la fleur de ses poèmes lyriques en prose. Onofri a figuré parmi les théoriciens de la poésie pure et sans sujet appréciable : il adore les anciens poètes chinois et les français modernes : Mallarmé, surtout, auquel il a même dédié un petit essai très intelligent. Il a quitté les vers réguliers et tout ce qui ressemble à la logique ordinaire : il s'efforce de traduire ses sensations directes devant les choses avec une adresse verbale tellement savante qu'elle peut sembler primesautière. Ces poèmes, très courts et souvent ramassés autour d'une image dominante, atteignent quelquefois, dans la représentation désintéressée des choses extérieures, la perfection. Mais ils laissent presque toujours, malgré le bonheur étonnant de l'expression, un sens de vide et de froid : il y a là certes de l'art et un art raffiné mais il n'y a presque jamais le frisson de la poésie.

Mme Maria Ginanni s'est adonnée dans ses **Montagne Trasparenti**, aux pratiques de la magie cérébrale avec un talent qui ne manque pas de ressources; M. Antonio Bruno, dans **Fuochi di Bengala**, publie des fragments de journal intime et des poèmes en prose qui se ressentent beaucoup de Baudelaire, de Laforgue et de Soffici ; M. Raffaello Franchi poursuit ses maladroits pastiches du lyrisme contemporain avec son **Incantamento**; M. Corrado Alvaro, enfin, avec **Poesie in Grigioverde**, fait de la poésie de guerre qui n'est pas gâtée par la rhétorique et où l'on rencontre parfois des accents émus sur des rythmes presque populaires.

M. Gherardo Marone, avec l'aide de M. Harukichi Shimoi, vient de publier un choix de poètes japonais modernes (Akiko Yosano, Suikei Maeta, Tekkan Yosano, Nobutsuna Sasaki, Isamu Yoshii) tout à fait inconnus aux lecteurs de l'Occident : **Poesie Giap-**

ponesi. Il paraît qu'au Japon il y a eu aux dernières années un renouveau poétique dans le genre de ceux qui se succèdent en Europe. Ces poètes ne manquent pas de grâce et de fantaisie, mais ils ne donnent pas, dans la traduction, la certitude d'une originalité extraordinaire.

§

M. Giovanni Bertacchi, poète des Alpes et du patriotisme de gauche, très apprécié et répandu en Lombardie, s'est appliqué à la tâche de réduire et atténuer le pessimisme de Leopardi dans un petit livre, **Un Maestro di Vita**, où il s'évertue à confirmer son incompétence notoire dans l'histoire de la pensée et de la poésie.

M. Luigi Tonelli a voulu donner un aperçu, pendant la guerre, de la France contemporaine. Dans son livre, **Lo Spirito Francese Contemporaneo**, il prétend que la France s'est transformée de fond en comble ; qu'elle a déjà rejeté les idéologies démocratiques et les folies romantiques et symbolistes. Désormais, au dire de M. Tonelli, tous les Français sont acquis aux doctrines de l'*Action Française*, et des écrivains maladifs et corrupteurs de l'avant-guerre ne surnageront que les représentants de l'ordre et de la tradition, les catholiques et les nationalistes.

Dans le même ordre d'idées — qu'il n'est pas urgent de réfuter dans cette revue — patauge M. Luciano Gennari qui, dans un volume d'essais sur la littérature française de nos jours, **Poesia di Fede e Pensieri di Vittoria**, après avoir résumé les idées de M. Lasserre sur le romantisme et exalté en même temps M. Romain Rolland, s'abandonne sans frein à son admiration pour Claudel, Jammes, Bertrand, Baumann et autres génies catholiques. Suivant M. Gennari, les foyers de la nouvelle littérature française sont les *Cahiers* de M. Vallery-Radot et la *Revue des Jeunes*.

Il faut signaler un petit livre de M. Renato Fondi sur **Chamfort**, essai de reconstruction de la pensée du grand moraliste où l'enthousiasme l'emporte quelquefois sur l'exactitude.

GIOVANNI PAPINI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Civis : *La Direction de la Paix*, Louis Conard, 4 fr. — Charles Maurras : *Le Pape, la Guerre et la Paix*, Nouvelle Librairie Nationale, 3.50. — M. Noir et Z.-L. Zaleski : *L'Effort vital de la Pologne Contemporaine*, Preface de Charles Richet, Fischbacher, 1 fr. — Stanislas Posner : *La Pologne d'Hier et de Demain*, Introduction de Georges Renard, Félix Alcan, 1.25. — Grabienski : *La Pologne*, traduit d'après le manuscrit par Marie Rakowska, Fischbacher, 1 fr. — Augustin Hamon : *Les leçons de la Guerre mondiale*, Giard et Brière : 8 fr. — Divers : *Enquête sur les conditions d'une paix durable*, Les Temps nouveaux. — Général X : *La Paix française*, Echo de Paris, 2 fr. — Gabriel Hanotaux : *L'Enigme de Charleroi*, L'Édition française illustrée, 30 rue de Provence, 1 fr. 50. — René de Planhol : *La Justice aux armées*, Attinger, 3 fr.50. — Paul Fiolle : *La Marsouille*,

Payot, 3 fr. 50. — Armando Palacio-Valdès : *La Guerre injuste*, traduction de A. Glorget, Bloud et Gay, 3 fr.

Des considérations de Civis sur **La Direction de la Paix** nous retiendrons particulièrement, comme objet d'une franche critique, celles qui nous intéressent à titre plus que rétrospectif, celles qui ont pour sujet les événements actuels. Nous nous contenterons donc de mentionner la partie historique de l'ouvrage, où l'on trouvera un exposé synthétique et anti-impérialiste des vicissitudes de la Paix en Europe, depuis la Révolution jusqu'à la Grande Guerre. En ce qui concerne le temps présent, Civis constate que les suites de l'événement de 1914, démesurées, ont dépassé toutes les prévisions, et il s'applique à rechercher les causes et les effets des diverses « surprises » advenues depuis.

Les deux plus grandes de ces surprises ont été l'intervention de l'Amérique et la Révolution russe. Qu'en est-il résulté? Ceci, selon Civis, que l'impérialisme, présent encore jusque-là dans les conceptions de l'Entente (par exemple : attribution de Constantinople à la Russie ; on se souvient du voyage et des déclarations de M. Doumergue à Pétrograd, vers les derniers temps du régime tsariste), s'est trouvé, depuis lors, définitivement éliminé. La démocratie russe, fort peu belliqueuse, a voulu une guerre sans conquêtes, et l'Amérique a proclamé la charte démocratique de la Guerre. En un mot, « l'entrée en ligne de l'Amérique et de la Révolution russe démocratisèrent davantage l'Entente ». Ceci paraît assez exact. Civis ajoute : « Cette démocratisation organique devait entraîner logiquement la démocratisation des buts de guerre. » Ces buts de guerre démocratisés, on les connaît : « Paix sans indemnités ni annexions » (les correctifs concernant l'Alsace-Lorraine et les compensations pour dégâts ayant été introduits ou maintenus par l'Entente). Là-dessus, Civis subordonne la conclusion de cette Paix essentiellement démocratique à une garantie, laquelle consiste en la démocratisation des Puissances germaniques elles-mêmes (point de vue d'ailleurs formellement indiqué par l'Amérique). Faute de quoi, Civis... Que fait alors Civis? Mais, j'ai le regret de le lui dire : bien que « pour cause d'utilité internationale », il reprend, dans un programme de coercitions, les procédés de... de... l'impérialisme (mais, oui!) : expropriations, translations de territoires, etc.

Résumons : Paix démocratique sans annexions ni indemnités (les questions d'Alsace-Lorraine et des réparations demeurant distinctes et réservées). Bien. Mais que devient le principe non moins démocratique des nationalités? Que deviennent les questions du Trentin, de Transylvanie, de la Yougo-Slavie, etc. ? Admettons cette contradiction résolue. Reste la question des garanties, la démocratisation de l'ennemi. Que tout cela est compliqué, d'une part, et à longue éché-

ance, d'autre part ! Et en attendant, le sang coule. Messieurs les publicistes idéalistes, une tâche plus utile de votre part serait de dégager les raisons, — résultats relatifs, politiques et militaires, acquis dès maintenant, — qui pourraient engager l'Entente à regarder moins loin, moins en l'air, que vous ne voulez qu'elle regarde. Vous conseillez les longs desseins et les vastes pensées. Et en attendant, le sang coule, et ce n'est pas le vôtre.

Les récentes et très importantes manifestations du Saint-Siège créent ou renouvellent l'ambiance d'activité morale et intellectuelle où prennent le mieux leur jeu des idées comme celles que vient d'exposer M. Charles Maurras dans ce nouveau recueil d'articles réunis sous ce titre : **Le Pape, la Guerre et la Paix**. L'internationalisme catholique du Moyen-Age est un très lointain souvenir. Les nations, devenues des masses d'égoïsmes distinctes les unes des autres, n'ont pu, depuis, que concerter de pauvres essais éphémères d'équilibre politique général. Au cours de la catastrophe actuelle, on voit naître des idées générales, de nature plus ou moins abstraite, auxquelles sont attribuées une acception et une efficace internationales. M. Maurras parle avec la circonspection qu'il faut de la Justice et de la Raison. Et aussitôt il ajoute : « ... La Raison conseillerait aux peuples divers l'alliance du Siège unique à l'entour duquel sont parlées ou comprises toutes les langues et qui dispose d'un système de puissances de sentiments, seules capables d'émouvoir les intelligences, de fondre les cœurs divisés »... « L'œil qui les voit (ces puissances) ne peut les nier ; comment l'esprit peut-il en faire abstraction quand il se livre à la difficile recherche des organes naturels de l'entente entre les hommes ? »

Les idées rationalistes de Justice et de Raison vont de pair avec la notion abstraite de Nation. De là une façon nouvelle et également abstraite de concevoir le Droit international. M. Maurras discerne dans cette conception une antinomie. Il y a, dans l'idée abstraite de Nation (c'est l'idée révolutionnaire de « la Grande Nation », du « Peuple-Messie », idée que nous voyons achever présentement son cycle en Allemagne), un fanatisme. Or, la Justice, imaginée autrement que d'une manière abstraite, devenue tant soit peu concrète et relative, suivant ce qui a lieu dans l'usage ordinaire et sensé, comment l'administrer au fanatisme de la Nation en soi ? Voici donc un Nationalisme transcendant, ou une collection de Nationalismes transcendants qui veulent la Justice, et qui la refuseront, ne la reconnaissant pas sous des formes pratiques. Il faut faire attention à ces choses dans nos conceptions de la Paix.

Dans les conceptions internationalistes de la Démocratie, toute Nation est la Nation en soi, la Nation parfaite, irréprochable, ce en quoi elle est digne, précisément, de faire partie de la « Société des

Nations ». Une Nation parfaite rend superflu l'exercice de la Justice. Ou vous avez des Nations plus ou moins imparfaites, des Nations inégales, et alors *une* Justice est nécessaire. Ou vous avez des Nations parfaites, des Nations égales, et alors *la* Justice est inutile. Elle n'est plus qu'une toutologie pour dire « Nation ». En un mot, dans l'hypothèse du nationalisme idéal, tel que l'implique le principe des nationalités, la Justice internationale est idéale, et alors une pure chose d'académie ; ou bien elle est conditionnelle, et alors ne saurait être la commune mesure du droit d'entités pures, de même que le relatif ne peut contenir l'absolu.

Mais, d'ailleurs, l'égalité n'est qu'un leurre. « Les égaux (ou crus tels) se battent toujours », dit très bien M. Maurras. C'est là une idée qui m'est depuis bien longtemps familière, et j'essayai jadis, dans divers essais, de dégager le fait d'individualisme indéfiniment multiplié, de différenciation exaspérée, qui est au fond du Laissez-Faire démocratique. Alors, pour concilier, dans le domaine international, tous ces égoïsmes (bien concrets, eux !), vous n'aurez que les compensations d'une Justice abstraite ? Société des Nations, Juridiction internationale, suavité, suavité ! On n'est pas plus ange ! C'est trop beau pour moi !

En somme, ce sont là des tentatives *religieuses*. Et nous touchons ici le vif de la chose. Des tentatives religieuses, — religioso-laïques. Une idée des Abstracteurs plus ou moins déistes du XVIII^e^ siècle a toujours été de se faire une religion en dehors des religions révélées, — en dehors de Rome. La Justice internationale, — mais vous connaissez bien cela : c'est la Catholicité, c'est l'œcuménisme, *moins* la Papauté, *moins* Rome, — et *plus* le Franc-Maçon !

Eh ! bien il nous faut Rome avec ! Je suis de l'avis de M. Maurras, quand il dit qu'il nous faut Rome avec. Le besoin de Justice est un besoin religieux. Il me faut ici ce que le rationalisme, — pauvre petite chose en pantoufles, d'institution bourgeoise, — ne me donnera pas. Il me faut l'emprise de la religion réelle sur l'âme humaine, la connaissance pratique et quotidienne de la doctrine et des sentiments de la créature. Et il me faut, — c'est aussi cela que je réclame, quand je demande « Rome avec », — il me faut le sens politique séculaire et millénaire (1).

Je conclus donc, avec M. Maurras, qu' « un véritable esprit de paix ne saurait sans démence se passer du catholicisme romain ».

(1) La valeur de sentiment, — du sentiment définissable comme une compréhension intime et fraternelle de la destinée humaine, — est d'ailleurs immense et primordiale. Je vois, ici, comme moteur religieux, des origines autrement vivantes que les Idées-forces du rationalisme philosophique, je vois le Sacrifice, le Sang, la Vie. La Vie est la Vie. Pourquoi les « Idées-forces » viennent-elles nous marmotter ce que le Sang a dit de toute éternité ? C'est bien superflu !

Ce concours s'est pratiquement manifesté : il faudrait être bien léger pour envisager paresseusement cette grande chose. J'attends, pour ma part, avec confiance, les commentaires de M. Charles Maurras sur l'acte que vient d'accomplir le Vatican en vue de la Paix.

Les Polonais paraissent avoir saisi avec énergie l'occasion de la Grande Guerre pour faire admettre en bon rang la question polonaise dans les préoccupations des gouvernements et des diplomaties. Comme témoignage de ceci, maintes publications propagandistes ont paru depuis ces derniers trois ans. J'en ai, pour ma part, signalé plusieurs et, autant qu'il se peut, analysé quelques-unes. La Censure m'a supprimé des bibliographies de certaines de ces brochures, qui étaient imprimées à Lausanne. En voici trois nouvelles, parues sous le couvert de maisons d'édition françaices. **L'Effort vital de la Pologne contemporaine**, par M. Noir et Z. L. Zaleski, donne, dans le cadre d'un résumé de l'Histoire polonaise depuis les partages jusqu'à la Grande Guerre, le tableau de l'activité intérieure de ce pays (toujours avant la Guerre, s'entend ; car pour ce qui est d'à présent... On le dit peut-être à Lausanne : mais on ne le laisse pas dire en France). L'on trouve des détails sur l'administration prussienne, russe, autrichienne, sur l'état des partis en Pologne, et l'on est renseigné sur le mouvement des idées. Le point de départ de ce travail fut une recherche à maints égards artistique et littéraire. Cela, sans doute, a contribué à faire de ces pages ce qu'elles sont : une psychologie, la psychologie de la volonté de vivre. — Dans **La Pologne d'Hier et de Demain**, M. Stanislas Posner étudie plus particulièrement les conditions de l'avenir polonais au point de vue économique et politique. Les éléments économiques sont nombreux. Cette brochure, aussi bien que d'autres où j'ai pu jeter un coup d'œil, en donne un relevé qui paraît abondant (du moins pour la période antérieure à la guerre). Sociétés coopératives, banques, industries représentent une somme importante de souples ressources. Quant à l'avenir politique, M. Georges Renard, qui a préfacé ces pages, et M. Stanislas Posner le voient, si je ne me trompe, dans des rapports de plus en plus libéraux entre la Pologne et la Russie, — la Russie étant supposée victorieuse et la Pologne reconstituée. Pauvre Pologne ! Avec quelque optimisme qu'on la veuille considérer, la donnée russe du problème est devenue d'un vague fantastique. La Pologne n'a plus qu'à marquer le pas avec la Belgique et la Serbie, en attendant la victoire des nations occidentales de l'Entente : alors, espérons-le, elle redeviendra, selon les demandes de ses publicistes, un Etat indépendant. — Je signale, pour finir, le résumé d'histoire de M. W. Grabienski : **La Pologne**, traduction de Marie

Rakowska. C'est un tableau capable de renseigner rapidement le lecteur sur l'Histoire polonaise.

EDMOND BARTHÉLEMY.

§

Les Leçons de la Guerre mondiale que tire M. Augustin Hamon sont nombreuses, et à celles qu'il expose on pourrait en ajouter d'autres dont une ressort de son ouvrage même, l'assagissement de nos anarchistes et socialistes. Aucun d'entre eux n'a soutenu sérieusement, comme l'ont fait les social-démocrates allemands, et leurs complices ou dupes de tous autres pays, que cette terrible guerre était le fait du Capitalisme; tous, et M. Hamon le premier, ont reconnu que sa cause unique était l'esprit de conquête des kaisers et des junkers, et de cette vue juste il faut leur savoir gré. Ce sont des raisons non pas économiques, mais morales, d'orgueil, d'ambition et de cupidité qui expliquent la ruée des assaillants, comme ce sont d'autres raisons morales, d'amour de la liberté, de défense du droit d'autrui, d'honneur et de justice, qui rendent compte de la résistance à outrance des assaillis. En sorte que la grande leçon politico-sociale de cette guerre sera la faillite de toute la « realpolitik » et le triomphe de la politique la plus idéaliste et la plus idéologisante. Non sans doute que les champions de l'idéal n'aient pas besoin eux aussi de fusils et de canons, mais à égalité de forces, et même les forces supérieures étant du côté des brigands, ce sont les honnêtes gens qui finalement l'emportent, leur honnêteté leur valant l'appui d'abord silencieux, mais de plus en plus effectif de tous les passants. Le Kaiser, avant d'être dégommé, sinon pendu, pourra méditer le mot du bonhomme Franklin : « Si les criminels savaient, ils seraient honnêtes par intérêt! » — A ces deux premières leçons, qu'il faut servir avant tout la justice et la liberté, et qu'il faut d'ailleurs les servir l'épée à la main, M. Hamon en ajoute une autre que la guerre est une école d'anarchie, et l'on reconnaît là le fougueux libertaire qui, il y a vingt ans, écrivait *la Psychologie du militaire professionnel*. Mais ceci a besoin d'être examiné de près. Si un député a dit que la France a été sauvée par ses soldats malgré ses chefs, ce député a dit une simple sottise, car les chefs, aussi bien ceux qui ont préparé la mobilisation que ceux qui l'ont exécutée, et ceux qui ont dessiné la victoire de la Marne aussi bien que ceux qui l'ont réalisée, ont collaboré décisivement au salut de la patrie. Ceci dit, que certains chefs aient été tout différents, tels officiers incapables, tels diplomates aveugles, tels ministres déformés par l'esprit politicien, tels intendants débordés par les circonstances, etc., on peut l'admettre sans peine, et qu'il en soit résulté un certain esprit d'examen à l'égard de l'autorité, rien de plus légitime ; mais prétendre que la guerre nous a enseigné le mépris de l'autorité, mille fois non! Elle

nous a appris au contraire la nécessité de l'organisation, l'importance vitale de l'administration dont nous étions portés à ricaner, l'indispensable de la discipline, l'utile de l'intervention des pouvoirs publics, etc. En s'obstinant à nier ces évidences, les anarchistes vont directement contre la cause de la liberté qu'ils prétendent défendre, un peu comme leurs frères ennemis, les socialistes, discréditent l'organisation et la surveillance qu'ils prônent en les poussant jusqu'au caporalisme inquisiteur et paralyseur. Mais j'ai idée qu'au fond les uns et les autres ont abandonné leurs anciens fanatismes et que si Jules Guesde et Kropotkine écrivaient de nouveaux livres, ceux-ci seraient tout différents de leurs aînés. Cette effroyable guerre devrait bien nous avoir guéris de toutes les étroitesses haineuses et envieuses, et de toutes les rodomontades truculentes !

Kropotkine, justement, nous donne son avis dans **l'Enquête sur les conditions d'une paix durable** qu'a poursuivie la rédaction des *Temps nouveaux*, et cet avis est très approuvable. Sans doute il débute bien par cette clause de style que « tant que durera l'exploitation (capitalistique) de l'homme par l'homme, les guerres continueront à se produire », et il serait encore plus évident de dire que tant que l'homme sera homme, il pourra y avoir des explosions de colère et de brigandage ; mais aussitôt l'avis continue avec une sagesse parfaite : « Si on veut parler d'arrangements qui puissent diminuer les chances de nouvelles guerres, je n'en vois qu'un, celui de rendre l'enrichissement d'une nation par la conquête si coûteux, par suite de la résistance qu'on y oppose, que cette résistance tue l'envie des conquêtes. » Seulement ceci donne raison à tous ceux qui, bien avant la guerre, demandaient qu'on s'y préparât, et qu'on s'armât jusqu'aux dents, ce qui n'était le cas ni des anarchistes ni des socialistes ! Rien de plus juste enfin que le dernier principe posé par Kropotkine du libre consentement des intéressés pour toute annexion ; on peut noter seulement, pour rétablir les droits de la vérité, que ce principe n'a pas été imposé à Napoléon III en 1859 par les démocraties européennes, mais que notre empereur se l'est imposé à lui-même parce qu'il était démocrate et d'âme haute. Quant à l'application de ce principe que Kropotkine fait à l'Alsace-Lorraine, elle n'est pas tout à fait la nôtre, puisque nous déclarons inutile un plébiscite que la résistance inflexible des habitants à la domination allemande pendant un demi-siècle remplace d'une façon plus satisfaisante encore ; mais enfin nous ne sommes pas hostiles à une consultation de ce genre qui serait faite de façon loyale, c'est-à-dire après évacuation complète du pays intéressé par les belligérants ; quant à laisser les Allemands surveiller les urnes et chiffrer les votes, *risum teneatis* !

Mais le principe de la consultation loyale des habitants, nous l'ap-

pliquerions sans réserve aux Rhénans, et c'est pour cela que nous ne saurions admettre l'annexion pure et simple de la rive gauche du Rhin demandée par quelques publicistes, notamment par le général X... dans **La Paix française** et par son préfacier, Junius, de l'*Echo de Paris*. Il est inconcevable que certains de nos compatriotes, après avoir si justement stigmatisé la conduite de nos ennemis, demandent tout de suite à les imiter. D'autant que rien ne dit que si on proposait loyalement aux Rhénans de se constituer en Belgique ou en Suisse indépendantes, ce qui nous donnerait toute sécurité, rien ne dit qu'ils n'accepteraient pas ! Heine pensait ainsi il y a quelque soixante ans : qui sait si beaucoup de ses compatriotes aujourd'hui ne pensent pas de même? La question, du moins, mériterait d'être posée.

HENRI MAZEL.

§

Résumant en une petite édition accessible une partie importante de son *Histoire de la Guerre* actuelle, M. Gabriel Hanotaux a publié sur l'**Enigme de Charleroi** une sorte de résumé, de récit condensé, pourrait-on mieux dire, qui a étudié cet épisode surtout dans ses rapports avec les événements qui devaient suivre. Isolée, séparée des contingences, la bataille de Charleroi fut sans doute un succès allemand, — à tel point qu'ayant bousculé nos troupes après trois jours de combats, les envahisseurs ne songèrent plus qu'à marcher sur Paris. Cependant c'était un succès incomplet et les forces allemandes jetées à la poursuite des nôtres jusqu'aux bords de la Marne devaient bien s'en rendre compte ensuite. — Le travail de M. Hanotaux étudie d'abord ce qui fut dit de la bataille de Charleroi en France d'une part et en Allemagne de l'autre, puis a voulu établir quel était le plan de l'agresseur, qui devait nous tourner vers la mer et de fait nous couper des Anglais. Après la prise de Liége, l'Etat Major allemand hésita, semble-t-il, du 7 au 19 août. C'est, affirme M. Hanotaux, qu'il espérait pouvoir anéantir en Belgique, grâce à la supériorité numérique de ses troupes, les forces françaises qui s'y étaient vues appelées, mais dont le commandement sut éviter le piège. L'ennemi, d'ailleurs, ne cherchait à ce moment qu'à nous tromper sur ses intentions, afin de déclancher une offensive foudroyante. Un vaste mouvement tournant, — procédé toujours le même de la stratégie allemande, — fut enfin dessiné par l'armée de Von Kluck, qui devait atteindre Amiens, la Seine, passer à l'ouest de Paris et nous couper de Calais, Dunkerque, Rouen, Le Havre, etc... On peut ajouter que l'armée allemande était admirablement organisée et constituait un organisme de combat de premier ordre. Selon toutes les prévisions, — immanquablement, — elle devait obtenir le résultat cherché. L'Etat-Major français ce-

pendant n'avait jamais voulu admettre que l'adversaire violerait la neutralité belge et se mettrait ainsi l'Angleterre à dos. Toutes ses dispositions étaient prises pour faire face à une offensive dans l'Est et un front compact fut établi, qui remontait jusqu'à Dinant et Dunkerque. Mais l'Allemagne risqua l'aventure, — elle a même dit « intentionnellement » par la suite, — et dès lors eut contre elle l'Angleterse dont les troupes se rangèrent à côté des nôtres.

M. Hanotaux donne cependant le dispositif des armées au moment où va se produire la rencontre de Charleroi. Quoi qu'on en ait dit, — on peut se rappeler qu'on raconta lors de la retraite que nous avions dû céder devant l'énorme disproportion des forces, tous les corps allemands s'étant trouvés doubles, — les adversaires étaient à peu près à égalité : 545.000 Allemands contre 536.000 alliés ; mais l'ennemi nous avait devancés sur quelques points ; notre concentration d'ailleurs n'était pas achevée et il eut l'initiative de la bataille. Les Anglais, en effet, n'étaient pas encore en ligne lorsque l'attaque se produisit (21 août). Après une lutte de trois jours, l'ennemi enleva les forts de Namur. Les Anglais étaient prêts enfin, mais les uns et les autres se trouvèrent débordés, tant qu'on prit sagement le parti d'ordonner la retraite. Les nôtres se trouvaient battus par l'initiative stratégique de l'ennemi, mais ils n'étaient pas rompus. La « victoire » — que l'ennemi appela la « victoire de Sambre et Meuse » — n'était qu'une victoire incomplète. L'armée de Von Hauser, qui devait couper les communications de notre armée, avait été rejetée, et d'autre part les troupes de couverture, qui devaient continuer le mouvement tournant vers la mer, avaient été arrêtées à Tournai et en avant de Lille. Le succès total n'était donc pas obtenu ; les armées anglo-françaises n'étaient ni tournées, ni coupées, ni détruites, et dès le 16 août le général Joffre commençait la manœuvre qui devait fournir la riposte au coup de Charleroi. Les troupes françaises, un moment désemparées, purent poursuivre leur retraite, « ayant échappé pour se reprendre », — et faire tête sur la Marne, où se produisit la contre-attaque qui devait avoir raison de la formidable ruée allemande déferlant depuis la frontière.

Ce premier travail sur *l'Enigme de Charleroi* donne une narration succincte des faits. Mais il est peut-être bien tôt pour en juger définitivement, et sans doute nombre d'indications viendront s'ajouter par la suite à la relation présente. On peut dire toutefois que M. Hanotaux a groupé les renseignements qui en donnent le sens général. La bataille de Charleroi n'était d'ailleurs qu'une « première manche » et dès le 25 août des instructions avaient été apportées de Vitry-le-François, où séjournait le général Joffre, pour préparer l'engagement général qui devait arrêter net la marche triomphante de l'ennemi.

Chez Attinger, M. René de Planhol publie un volume qui est au moins une curiosité : **La Justice aux Armées**, *Chronique d'un Conseil de Guerre au Front,* où l'auteur analyse nombre des affaires jugées, mais, par un scrupule, plutôt louable nous avertit qu'il a partout donné des noms d'emprunt aux accusés, — personnages au reste d'un intérêt secondaire le plus souvent, — mais qui purent regagner leur poste ensuite, pour la plupart du moins, ayant vu leur peine ajournée. « Le Général, nous indique M. R. de Planhol, a le pouvoir d'en suspendre les effets jusqu'à la fin de la guerre ; il la suspend presque toujours, et même en cas de récidive, après la guerre, toute peine ainsi en sommeil a chance de bénéficier d'une amnistie. Les seules immédiatement effectives sont la mort et les peines infamantes qu'accompagne toutes la dégradation militaire. » — Il serait absurde en effet de loger en prison, pendant des mois et des mois, des gaillards que leurs fautes dispensent de se battre. — Cependant, la loi n'a pas été rédigée pour la guerre actuelle et les Conseils jugent beaucoup plus en fait qu'en droit, — ce qui interloquera toujours les jurisconsultes, habitués à ergoter et à accumuler les *distinguo*. Les affaires qui ressortissent aux tribunaux militaires sont le plus souvent, d'ailleurs, d'un intérêt médiocre et ne relèvent guère que de la discipline. Ce sont ainsi des histoires d'ivrognes, ou ce qu'on a emphatiquement nommé « les crimes de la peur », — la crainte devant l'ennemi, qui est surtout irraisonnée et dont l'individu, en somme est irresponsable, car ce sont ses nerfs ou le tempérament qui le dominent. On peut citer, par exemple, un garçon qui est parti volontairement et a été nommé caporal au cours de la campagne de Belgique ; il s'arrête brusquement lors d'un départ pour les tranchées, se couche, incapable de faire un pas, et finit par s'endormir. Le Conseil le condamne pour la forme et suspend la peine. D'autres cas analogues sont indiqués, — l'un même d'un accusé qu'on déclare « incapable de vaincre sa peur ». — Moins recommandables sont ceux qui se trouvent convaincus de s'être procuré des maladies ou mutilations les rendant impropres au service. Deux ou trois se sont donné des apparences de jaunisse avec de l'acide picrique, — sur les conseils d'un personnage louche qui semble bien avoir été un agent de l'ennemi. Un quatrième s'était frotté les yeux avec une poudre envoyée par sa femme, afin de simuler une conjonctivite ; un autre encore s'était blessé au pied d'une balle, etc... Simples peccadilles à côté de cela paraîtront les méfaits de ceux qui se sont à l'occasion garni les mains, d'un litre, d'un paquet de chocolat ; d'un quidam ayant utilisé le saucisson, le fromage de chèvre d'un camarade blessé, — lequel d'ailleurs lui avait recommandé de le faire. Le volume cite encore le cas de certains qui ont prolongé une permission afin de rester auprès d'une femme aimée, — et de temps

à autre se présente le cas de désertion sans que le coupable puisse donner un motif. — C'est qu'il y a de tout dans la série des prévenus, mais d'abord des demi-fous, des dégénérés, des alcooliques, — des roublards aussi, mais surtout des irresponsables, — des êtres qui accomplissent nombre d'actes dont ils ne discernent pas la portée. Ce sont des coupables sans doute, mais aussi, pour la plupart, des malheureux, quasiment irresponsables. M. René de Planhol montre que les Conseils de Guerre, dans bien des circonstances, se sont montrés d'une mansuétude rare; mais nous pouvons convenir que bien des affaires dont il nous soumet le jugement ne méritaient guère de prendre place parmi les Causes célèbres.

Pour finir, l'auteur préconise l'organisation de compagnies spéciales, — non des compagnies disciplinaires, qui ont renom d'infamie, — où les individus en général turbulents seraient versés et ne risqueraient plus de contaminer le reste des troupes. — Mais il est certain que dans la plupart des cas, les juges doivent être plutôt embarrassés, — puisqu'il leur faut concilier les sentiments d'humanité émanant de leur responsabilité temporaire avec le souci toujours présent de la discipline.

Du médecin aide-major Paul Fiolle, tué en juillet 1916, la librairie Payot a donné un intéressant récit, un des plus curieux que nous ayons encore sur la guerre : **La Marsouille**, qui raconte la campagne d'un des régiments d'Infanterie de Marine durant la première période des hostilités, de la Belgique aux combats de la Marne. Paul Fiolle y a noté les choses vues et vécues, — on peut même dire souffertes, — et la multiplicité des épisodes durant cette période si fournie en événements en accentue encore l'intérêt; même il faudrait ajouter que le narrateur a été frappé par tant de choses qu'il n'a su comment leur faire place. La retraite d'ailleurs était si vivement menée qu'il constate n'avoir eu que onze heures de sommeil en dix jours; « on pourrait aussi compter les jours où nous nous sommes lavés, ajoute-t-il, et je suis resté jusqu'à vingt-neuf jours sans me déchausser ». La nourriture ensuite était rare, car le ravitaillement n'arrivait pas. On se battait en se retirant. Concernant le service de secours, il y avait seize brancardiers pour mille hommes. Il parle ensuite des combats de Scaulnay, de Châtillon-sur-Bar, de Saint-Remy-sur-Bussy. Les hommes étaient si épuisés qu'ils s'endormaient au premier moment de repos. Plus loin, il note que beaucoup pleuraient de rage en nous voyant toujours reculer. Sur les rives de la Marne, la retraite enfin s'arrêta et les troupes firent tête. Mais le narrateur avoue que de la guerre, il a vu surtout les tristesses, n'ayant pas eu un coup de fusil à tirer. — Sa narration qui s'arrête brusquement a été complétée par quelques tableaux de la vie des tranchées qui commença ensuite : *la Main de Massiges*, *le Cuistot*, *le Trou de mar-*

mite, etc., et Paul Fiolle s'élève avec véhémence, comme plusieurs autres déjà, contre la sotte légende dont on a entouré le type du poilu : « La bravoure ne consiste pas à n'avoir peur de rien, mais bien plutôt à réfréner sa terreur et à marcher contre elle. Auprès de vous s'écrasent les balles; les marmites vous assourdissent de leur fracas et vous couvrent de terre. On a peur, mais *on reste parce qu'il faut rester...* »

La Librairie Bloud et Gay a publiée ncore, traduit par M. A. Glorget un volume du romancier Armando Palacio Valdès : **La Guerre injuste**, recueil de lettres écrites à l'occasion des événements actuels et où l'auteur dit vertement leur fait à ses compatriotes; — articles de journaux dont l'auteur est un Espagnol qui se trouve des nôtres et le crie hautement. « Il n'y a pas en Europe, écrit-il avec un remarquable bon sens, de races supérieures ou inférieures; il n'y a que des hommes de bonne ou de mauvaise volonté. La guerre actuelle est une tragédie sordide; l'Allemagne, un peuple qui vient en rugissant s'emparer des fruits du travail de ses voisins. » — Après avoir établi que la guerre présente a été cherchée, voulue par l'Allemagne, il s'inquiète des causes de l'animosité de ses compatriotes contre les alliés, contre la France, — animosité dont les raisons se trouvent du reste assez difficiles à définir : — sentiment? question religieuse? — blessure de vanité plutôt! Ailleurs, il parle de l'idéal germanique comparé à l'idéal latin; du mouvement intellectuel en France; il montre l'Allemagne infestée par l'esprit scientifique, — jusqu'à l'absurde, — et donne des considérations plutôt justes sur le caractère de la femme française. Les meilleures pages du recueil, sans doute, sont consacrées à la question religieuse en France et en Allemagne. — M. A. Palacio-Valdès a plus que du talent; il a la foi. Ses articles, dont le traducteur a pu rendre en partie l'éloquence et le charme, constituent un beau et bon livre. C'est plus qu'un témoignage affectueux; c'est une confession.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LE DÉSARROI. — La courte session que vient de tenir le Reichstag (du 26 septembre au 11 octobre) a été marquée par une série d'incidents, dont le dernier a provoqué une nouvelle crise gouvernementale. « Crise d'incapacité », écrivait péremptoirement la *Gazette de Francfort*, au lendemain de la clôture, et de nouveau le malheureux Michaelis est rendu responsable d'une situation qu'il n'a pas créée et qu'il est incapable de dominer. Les difficultés que lui a légnées son prédécesseur et qui, depuis trois mois, ne font que s'ag-

graver, n'ont pas leur origine dans les rivalités entre les groupes politiques ; elles tiennent aux conditions générales de la guerre. Que le sixième chancelier cède sa place à un septième, ou qu'il continue, sans aucun prestige, à remplir ses fonctions subalternes, le profond désarroi qui règne dans tous les milieux politiques n'en subsistera pas moins.

Pour comprendre ce qui se passe en Allemagne, il faut se rappeler sans cesse que le pays est en proie à une idée fixe qui ne l'abandonne ni jour ni nuit : la guerre l'excède et il a la hantise de la paix. Ses dirigeants lui ont dit si souvent que le moment allait venir où ses ennemis seraient à bout de souffle, qu'il a fini par voir dans les multiples propositions de paix dont on ne cesse de l'entretenir des événements décisifs auxquels les gouvernements de l'Entente ne sauraient se dérober. Quelle que soit l'origine de ces propositions, nous savons qu'il ne faut y voir autre chose que des manœuvres tortueuses destinées à désunir les Alliés. Notre bon sens en a vite fait justice. Pour les Allemands qui s'enlizent, elles sont la planche de salut. Il leur tarde de voir la fin du terrible cauchemar, car ils savent que, si la guerre ne finit pas bientôt, d'autres maux les attendent et qui seront pires que ceux dont ils souffrent aujourd'hui. Ils s'imaginent, en outre, que le monde entier partage leurs angoisses. Leurs journaux ont si souvent répété que nous en sommes arrivés au même point qu'eux qu'ils ont fini par le croire. Les communiqués de la marine grossissent chaque semaine les chiffres de nos pertes sur mer ; il leur paraît donc évident que la guerre sous-marine à outrance exerce des ravages tels que nous ne tarderons pas à succomber. La façon dont la presse allemande accommode, à l'usage du public, les incidents de notre politique intérieure permet de deviner ce qu'attendent nos ennemis.

Ces habiles truquages n'atteignent pas toujours leur but. Il faut croire que, malgré la sévérité de la censure, des renseignements véridiques finissent par filtrer, de ci de là, en Allemagne. Les démentis dont ils sont l'occasion permettent de mesurer l'influence qu'ils exercent sur le moral de la population. C'est ainsi que la *Gazette populaire de Cologne*, organe du parti catholique (citée par les *Débats* du 7 octobre), a cru devoir publier la note suivante :

Des faits nombreux ne permettent pas de douter que nos ennemis ont entrepris chez nous, à l'intérieur, de nouvelles manœuvres de grande envergure. On peut en trouver la preuve dans le nombre infini des bruits qui circulent, sans qu'il soit possible d'en découvrir l'origine.

On se propose de déprimer le moral du peuple allemand en éveillant l'impression que l'Entente est en mesure de continuer la guerre encore pendant trois ans. D'autres informations, venant d'Amérique, ont trait aux immenses préparatifs des Etats-Unis et poursuivent le même but.

Il est de l'intérêt général, non seulement de faire connaître ces machinations que l'ennemi trame chez nous, mais encore d'arrêter et de mettre hors d'état de nuire les auteurs et les propagateurs de nouvelles semblables, lancées dans une intention trop évidente.

Des scandales récents nous ont fourni l'occasion de constater que ce n'est pas en Allemagne qu'il faut signaler les « manœuvres de grande envergure ». Pour faire éclater la vérité, les Alliés n'ont pas besoin d'avoir recours aux procédés spécifiquement germaniques. Mais n'est-il pas singulier que notre volonté de vaincre paraisse en Allemagne quelque chose de tellement extraordinaire que l'affirmation ne peut en avoir été lancée que par des traîtres ? L'idée seule que les Etats-Unis pourraient bien réaliser leur dessein d'apporter à la France un secours efficace suffit à plonger les peuples germaniques dans un état voisin du désespoir... D'autres bruits ont circulé, ceux-là plus rassurants pour l'Allemagne, celui par exemple que des négociations de paix ont déjà été engagées. La crédulité publique leur a fait un tel accueil que le comte de Hertling a cru devoir les démentir à la Chambre bavaroise.

Nous songeons à la victoire beaucoup plus qu'à la paix. Mais les Allemands, dupés depuis trois ans par les entrepreneurs de la guerre, ont peine à accepter la réalité des faits. Ils s'imaginent encore qu'ils se tireront sans trop de dommage d'une mauvaise affaire où ils se sont imprudemment engagés et tout leur effort tend à profiter de la défaillance russe pour obtenir une liquidation immédiate. L'idée simpliste de la « carte de guerre » suffit à les maintenir dans la conviction que l'avantage est de leur côté. Le parti militaire essaye de profiter de cette situation pour peser sur les masses. Dans quelle mesure celles-ci ont-elles prêté l'oreille aux appels des annexionnistes ? Il est difficile de le démêler. En tous les cas, cette campagne chauvine, dont nous signalions il y a un mois les ravages, n'a fait que se développer. Elle est dirigée principalement contre la motion de paix du Reichstag et s'en prend à la majorité parlementaire que des orateurs belliqueux accusent de trahison. La propagande se poursuit dans l'armée, sous prétexte de l' « éclairer » et de lui apporter de la nourriture intellectuelle. Les soldats sont contraints d'adhérer par ordre au nouveau parti de la « patrie allemande ». Dans toutes les villes, dans tous les villages la popularité du maréchal de Hindenburg est exploitée contre les promoteurs d'une « paix de famine ». Le ministre de la guerre en personne écrit la préface d'une brochure qui oppose à cette paix de résignation la paix glorieuse « en tenue de campagne ». M. Kurt Engelbrecht, auteur de la brochure, y écrit :

On ne peut, on ne doit parler que d'une paix qui nous fera paraître en

pleine force, qui nous montrera à tous les peuples comme les porteurs du glaive.

On nous a reproché le militarisme.

Eh bien, nous acceptons ce reproche. Mais au lieu de militarisme, nous disons simplement : force, force cuirassée et armée !

Voilà qui révélera notre pensée à nos ennemis. Voilà qui montrera à la génération allemande d'aujourd'hui et à nos descendants ce que l'Allemagne veut dire quand elle souhaite la paix : la paix allemande, la paix en tenue de campagne !

Les journaux de gauche ont aperçu le danger que présente cette activité belliqueuse, soutenue par l'argent des gros métallurgistes, intéressés à la continuation de la guerre. Dans la *Gazette de Francfort* du 5 octobre, un article de trois colonnes met le peuple allemand en garde contre les ambitions turbulantes de la « patrie allemande ». Le Reichstag s'est ému et, le 6 octobre, il a discuté une interpellation sur la propagande pangermaniste dans l'armée et sur l'appui que lui apporte le pouvoir civil, déposée par les socialistes majoritaires. Au cours d'une séance qui n'a pas duré moins de six heures d'horloge, la question n'a pu être débrouillée. Mais, dès ce moment, les causes de conflits se sont précisées qui huit jours plus tard aboutissaient à la crise d'où les dirigeants de l'empire ne sortiront pas sans dommage.

M. Landsberg, député de Magdebourg, en développant l'interpellation de son groupe, a passé en revue les multiples exploits des propagateurs de la ligue chauvine. Dans sa réponse, le ministre de la guerre n'a pas craint de reconnaître qu'il favorise cette agitation. Pour lui, elle fait partie du « travail d'éclaircissement » qu'il convient de faire auprès des soldats qui se battent. Par une volte-face assez maladroite que son collègue de la marine devait répéter la semaine suivante, le général de Stein a ensuite passé à l'attaque pour s'en prendre à ceux qui sèment la discorde et s'efforcent de décourager l'armée. L'assemblée déjà impatientée est devenue houleuse, quand M. Helfferich, succédant au ministre de la guerre, s'est présenté au nom du chancelier. M. Helfferich n'a pas l'oreille du Reichstag. A mainte reprise il lui a témoigné de son aversion et son intervention n'a eu cette fois-ci d'autre résultat que de faire ajourner le vote des crédits affectés au poste de vice-chancelier, spécialement créé pour lui.

Le Reichstag n'a du reste pas boudé longtemps. Chaque fois qu'il fait preuve d'un peu d'indépendance, il s'étonne après coup de son audace et, comme pris de vertige, il opère une prudente retraite, pour revenir dans la suite sur sa première décision. L'extrême docilité devant les pouvoirs publics continue à être la première vertu du citoyen allemand. Rappelons-nous l'interpellation sur les affaires de

Saverne ! Après les explications fournies par le chancelier en séance de commission, la majorité du Parlement a complaisamment voté dans la suite, en troisième lecture, les crédits demandés pour le vice-chancelier. Il convient d'ajouter cependant que, pour la première fois depuis le 4 août 1914, les socialistes ont fait bloc pour rejeter la demande du gouvernement.

La discussion de l'interpellation socialiste a amené à la tribune un député progressiste qui a dit quelques choses sensées auxquelles on n'a peut-être pas assez pris garde. M. Haas s'est demandé qu'elle est au juste la politique de l'empire. A l'intérieur, le gouvernement soutient la propagande chauvine des pangermanistes. Il laisse dire que la motion de paix du Reichstag ne correspond pas à la volonté du peuple allemand. Le parti de la patrie allemande tente de jeter le discrédit sur la représentation nationale et les fonctionnaires de toutes classes, soutenus par le commandement militaire, participent à une agitation qui, aux yeux du Reichstag, est contraire à l'intérêt de la nation.

A l'extérieur, le gouvernement prétend soutenir la politique de la majorité :

Le gouvernement, a dit M. Haas, veut-il s'aventurer sur le terrain dangereux de faire à l'extérieur une autre politique qu'à l'intérieur, de montrer à l'étranger un autre visage qu'au peuple allemand ? Cette politique est aujourd'hui impossible. Ce n'est pas le Reichstag qui, le premier, s'est déclaré prêt à la paix. Cette déclaration est venue du gouvernement, d'accord avec le haut commandement. L'offre de paix du 12 décembre existe. Le gouvernement impérial a adhéré à la résolution du Reichstag. Il a répondu à la note du pape en s'en référant à la résolution en faveur de la paix, et maintenant de nouveau le gouvernement impérial approuve la déclaration du conte Czernin. Si donc le gouvernement impérial, malgré cet accord de fait, permet l'agitation pangermaniste dans l'armée, quoiqu'il y ait harmonie entre le haut commandement et le gouvernement impérial, nous nous trouvons devant une véritable énigme. Cette énigme, il faut que le gouvernement en fournisse la clef...

Le chancelier n'a pas été en mesure de répondre à M. Haas, mais il s'est rendu au grand quartier général pour y chercher un mot d'ordre. Il en est revenu avec quelques bonnes paroles qui sont parvenues à aplanir, du moins provisoirement, l'incident Helfferich ; mais, en même temps, il rapportait les éléments d'une manœuvre qui a donné lieu à l'incident von Capelle. On a discuté pour savoir si le secrétaire d'Etat à l'office impérial de la marine s'était mis d'accord avec le chancelier avant d'apporter à la tribune du Reichstag les graves accusations qu'il a formulées contre trois députés de la minorité socialiste. La presse conservatrice, pour sauver la tête de M. Michaelis qui est devenu soudain son grand favori, parce qu'elle craint de le voir remplacer par M. de Kühlmann, sa bête

noire, s'efforce maintenant de faire croire que l'amiral a agi de sa propre initiative et que le chancelier ignorait les documents qu'il allait rendre publics.

Quoi qu'il en soit, le mardi 9 octobre, tandis que le Reichstag poursuivait la discussion de l'interpellation socialiste, le chancelier se trouvait au banc du gouvernement et rien ne faisait prévoir l'intervention malencontreuse du ministre de la marine. On s'était « arrangé » en séance de commission et l'on se proposait de s'arranger mieux encore au cours de la séance publique. « M. Michaelis avait mis de l'huile dans les rouages, écrit le *Berliner Tageblatt* du 9 au soir, ou du moins de l'*Ersatz* d'huile, de l'*oeloline*. » Cette plaisanterie a dû réjouir les Berlinois. Le chancelier fut même acclamé, lorsque, après des explications assez embrouillées qui lui avaient valu de nombreuses interruptions, il haussa le ton, pour annoncer que l'Allemagne ne ferait plus de propositions de paix et que, confiante en ses canons et dans l'efficacité de la guerre sous-marine, elle attendrait « l'heure de la paix allemande ».

Après cette péroraison qui pouvait clore le débat, il n'y avait aucune raison pour faire connaître au monde entier l'existence de mouvements d'insurrection dans la marine, qui jusque-là étaient restés secrets. L'amiral von Capelle commit cette maladresse et il voulut rendre responsable de ces mutineries les trois députés socialiste MM. Haase, Vogtherr et Dittmann, qui s'étaient contentés de donner audience au Reichstag à quelques marins de la flotte qui, individuellement, étaient venus leur apporter leurs doléances. Les « instigateurs » du complot n'eurent aucune difficulté à établir qu'ils n'étaient pour rien dans la préparation de ces révoltes. Aussi bien la justice prussienne n'aurait-elle pas manqué de leur intenter une action pour crime de haute trahison, s'il avait été possible de trouver une base juridique à l'accusation. La majorité du Reichstag l'a si bien compris que, malgré les applaudissements que l'amiral avait recueillis sur les bancs des conservateurs, aucune voix ne s'éleva pour demander des poursuites.

Mais M. Haase, chef des socialistes indépendants, profita du désarroi général, pour lancer à la tête de la camarilla militaire la plus terrible des accusations. Le rédacteur parlementaire du *Berliner Tageblatt* a donné une « physionomie » de cette partie de la séance : tous les députés ont envahi la salle, quelques-uns se sont groupés aux pieds de l'orateur. Le chancelier est à sa place, le regard fixé sur le député, sans le perdre de vue. Il règne, dans toute la salle, un silence presque inquiétant. C'est alors que M. Haase, après s'être expliqué sur l'affaire des marins, lance cette virulente apostrophe :

Vous évoquez le péril rouge pour faire bloc en faveur de votre politique; depuis le début de la guerre, j'attendais cela; c'est la preuve que l'eau

vous arrive maintenant, à vous et à ceux qui soutiennent votre politique, jusqu'au cou. Dans cette situation, ne sachant plus que faire pour vous sauver, vous vous jetez tête baissée contre vos adversaires politiques.

L'eau leur monte jusqu'au cou... Après cet aveu, il n'est pas nécessaire de chercher davantage les causes de l'inquiétude qui étreint l'Allemagne. « Le système a fait faillite », écrit le *Vorwaerts* du 8, et le lendemain l'organe socialiste ajoute : « Le pire, c'est que nous ne savons pas au juste où l'on nous conduit. » Les pangermanistes cherchent « un Hindenburg civil » qui mette fin à tout ce gâchis. Laisons-les s'agiter. Nous, nous savons « où on les conduit ». Nous savons surtout où nous les conduirons. D'ici là, nous n'avons qu'à attendre avec patience.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

DE LA PSYCHOLOGIE POLITIQUE BELGE. — Dans la Belgique occupée, mes compatriotes ont instinctivement formé le bloc de l'entr'aide et de la résistance.

Aucune personne renseignée sur nos dissensions intestines d'avant guerre n'eût jamais pensé que cléricaux, libéraux et socialistes fraterniseraient un jour sans arrière-pensée. Cependant ils communient véritablement dans les œuvres d'assistance; et quand Monseigneur Mercier parle du haut de la chaire de Sainte-Gudule, « calotins », « franc maçons », « gueux » et « démoc soc » s'empressent pareillement sous les voûtes de la vieille cathédrale bruxelloise.

Seule, la sale petite intrigue des « activistes flamingants », dont je parlais au cours de ma dernière chronique, attriste et blesse les cœurs.

C'est ce dont se réjouissent les Boches. L'idée de leur force les enivre et plus ils font de mal, plus ils s'imaginent puissants. Leur implacable volonté de faire plier les Belges, ne fût-ce qu'apparemment, impose à nos populations flamandes l'autorité des sept crétins sportulaires du conseil des Flandres, institué par Berlin.

Les Traîtres sont chargés de la répartition du charbon et du pain en remplacement de l'ancienne commission américaine de ravitaillement; on leur attribue, en outre, le rôle d'une commission des grâces; et le Gouverneur général, agissant d'ordre supérieur, devra s'employer, dans la plupart des cas, à entériner leurs avis.

Le chantage apparaît immédiatement. Nos populations envahies ont eu de quoi s'entraîner aux privations et pourraient, à l'extrême rigueur, se passer de charbon. Mais le pain !...

Oui, le pain ! Les grâces aussi... quand on songe à la multiplicité à la gravité des peines que, pour les motifs les plus futiles, les Allemands font pleuvoir sur les provinces occupées.

Pour ne pas mourir d'inanition et pour arracher ses enfants au poteau d'exécution, il faudra donc bien passer par le conseil des Flandres. La juridiction félone se trouve étendue à toute la zone flamande où, très arbitrairement, se trouve avoir été englobée Bruxelles, ville bilingue, mais où chacun, à de très rares exceptions près, parle et comprend le français. On tiendra compte des infernales nécessités, c'est entendu, on en a déjà tant vu, mais quand le pays sera libéré, les sept trouveront à qui parler. Et ils en prendront pour leurs bons de pain !

Pour ce qui est des Belges en exil, il ne faut pas s'y tromper en jugeant sur les apparences. Sans doute, il en est qui festoient et beaucoup qui continuent à se débiner entre eux comme par le passé et « puis, me disait un ami français, le Belge n'est jamais content de rien »...

En réalité, le Belge exilé, qu'il soit de haute ou de modeste situation, souffre profondément d'être un exilé et nulle part il ne se sentira aussi bien qu'il l'était chez lui. Il en est qui s'étourdissent, se donnent le change et, fils de Teniers et de Jordaens, cherchent l'oubli dans les franches lippées et les larges beuveries. Ils sont, du reste, l'exception, ceux-là. Et puis, ils ne se prennent pas à leur jeu. A leur bel appétit si copieusement arrosé, à leurs faces rubicondes, vous pourriez croire qu'ils s'amusent. Approchez-vous, vous entendriez : — « Comme c'était meilleur à Liége ou à Bruxelles!... *ici*, c'est cher et ça ne vaut pas grand chose... » En général, et tel est l'ingénu mais puissant ressort de notre activité, nous sommes convaincus qu'il n'y a rien de supérieur aux choses de chez nous, de notre pays, de la Belgique. — « Comme on parle drôlement le français à Paris! » me confiait un ami de Charleroi. Ce « comme » revient tout le temps dans nos phrases et il est douloureux, nostalgique. Que voulez-vous? en France, en Angleterre, « *ce n'est pas comme chez nous* »...

Beaucoup de nos ouvriers, ils sont extrêmement travailleurs, ont trouvé en France des emplois et des gains inespérés. Ils aiment la France, ils l'estiment, les hauts salaires ne leur sont pas du tout indifférents, mais que, demain, la Belgique soit libérée et qu'on leur propose ici un salaire triple, ils ne prendront pas moins le premier train qui les ramènera au pays. Nous sommes ainsi et ce sont les siècles qui nous ont faits ainsi, à travers tous les bouleversements que nous avons subis par attachement à notre sol, à nos manières belges de sentir et de vivre.

Il faut bien dire qu'au début nos grands alliés nous avaient par trop idéalisés et complimentés. Assurément, nous n'avons pas agi en politiques, puisque nous n'avons sollicité aucune garantie et que nous sommes entrés dans la mêlée par sentiment, par point d'hon-

neur, par ce dégoût inné de la tricherie qui, dans la vie, guide les actions de la plupart d'entre nous, leur fait aimer ce qui est juste, honnête, correct.

Quand le Boche a voulu passer par chez nous pour porter un coup brusque à notre grande sœur, la France, nous avons voulu l'empêcher, sans penser plus loin, sans demander quelle serait notre récompense, sans nous demander non plus quelles en seraient les conséquences pour la Belgique. Peut-être nous en a-t-on trop glorifiés et n'en avions-nous pas si grand mérite, puisque tel était notre instinct. Tout de même l'encens ne nous déplaisait pas. Maintenant, d'être replacé au rang commun, comme cela se devait, induit parfois en mauvaise humeur quelques-uns d'entre nous.....

Alors, on se réunit entre soi, comme le faisaient les Emigrés de la Révolution, les Exilés du second Empire ou de la Commune, et on parle, on bavarde, on discute, on dit bien des bêtises ou bien des choses inutiles. On se débine mutuellement, ainsi qu'en ont toujours usé les exilés! Balzac a si bien noté ce trait! — « C'est un janséniste, disait à Coblence un vieux prêtre non assermenté d'un de ses collègues non assermenté comme lui, mais dont le nez ne lui revenait pas.» Petites misères, inséparables de notre nature humaine. Mon compatriote, le bon écrivain et nationaliste belge Maurice des Ombiaux, me signalait récemment cette plaisante concordance de l'exil belge avec tous les autres exils.

A propos de politique, le petit jeu de débinage bat son plein et j'avoue que, sur ce point, j'éprouve quelque peine quand je vais, aux heures de loisir, rejoindre mes compatriotes, les Belges de Paris.

Quoi, toujours, les vieux clichés! Catholique!.. Libéral!.. Bourgeois!.. Socialiste!.. Wallon!.. Flamand!.. — Qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire, face à la réalité, qui est que nous sommes tous des Belges profondément atteints dans tout ce que nous possédons là-bas, nos familles, nos affections, nos biens et ce patrimoine commun qu'il nous faudra reconstituer sans le loisir de sacrifier à ce vieux jeu de la lutte des partis et des langues qui n'était vraiment, au milieu de notre labeur et de notre prospérité d'antan, rien autre chose qu'un jeu passionnant, ridicule et coûteux.

Assurément, quand nous étions prospères, il n'eût pas fallu nous parler d'apaisement ni de détente. La politique, les associations, les ligues, c'était, dès l'école primaire, notre passe-temps favori et si passionnément désintéressé que chez nous les députés ne gagnent que quatre mille francs par an et les sénateurs rien du tout! Mais dès l'âge de sept ans, un petit laïque se battait contre un petit élève des Frères...

Seulement la guerre si cruelle, et dont nous sommes les principales victimes, a changé tout cela et la politique que nous devrons suivre demain ne sera plus la comédie d'autrefois où nous avions

accoutumé de confier les premiers rôles à des avocats. Il ne s'agira plus de « beaux » discours, de gestes de Tribune. Non, il s'agira d'un long, méthodique et patient effort. J'en sais qui le préparent. Ils sont nombreux.

Les uns sont les jeunes hommes sortis de nos Ecoles, de nos Universités, qui se sont engagés volontairement et qui ont l'intention de faire en sorte que demain la *parole* ne sera à personne, mais que *l'action* sera aux compétents. Ces jeunes gens se battent, ce qui ne les empêche pas de penser. Leur pensée, je puis affirmer la connaître et ne pas me tromper en disant qu'ils réservent des pommes cuites à tous ceux qui tenteraient un retour vers la politicaillerie.

Les autres, ce sont les capitaines d'industrie, les hommes forts qui avaient constitué la richesse industrielle de la Belgique, l'avaient mise au cinquième rang des puissances productrices du monde. Quelques-uns sont en France, d'autres en Angleterre, en Russie, en Amérique. Pour vivre, nous devrons exporter, échanger nos produits manufacturés contre les produits agricoles que notre sol, trop petit pour sa population surabondante, ne pouvait nous fournir. Mais pour exporter, il nous fallait passer par-dessus les barrières douanières sans cesse grandissantes des autres Etats il nous fallait perfectionner sans cesse notre outillage, abaisser nos prix de revient, nous contenter de menus bénéfices pour un prodigieux labeur.

Nos capitaines d'industrie ont fait cela. C'est-à-dire qu'ils ont fait la Belgique, aidés par une bonne et saine législation sociale et par l'effort des socialistes nationaux, les fondateurs de ces admirables coopératives grâce auxquelles la vie de l'ouvrier, dans notre pays libre-échangiste, était simple et facile.

Le titre du parti socialiste, créé par César de Paepe, disciple et ami de Benoit Malon, est : parti ouvrier *belge*. Ce titre en dit long sur les sentiments profonds et instinctifs de *nos* socialistes et témoigne qu'on peut leur faire confiance ; l'internationalisme de *notre* socialisme n'a jamais été, somme toute, que manifestation de verbalisme d'exportation.

La politique — qui signifie proprement l'administration de la cité et, par extension, celle du pays — redeviendra conforme en Belgique à sa véritable définition. Derrière les petites manifestations de la masse de nos exilés, c'est le souci de nos élites. Ainsi se rejoignent par une pensée commune les braves « Belges du dedans » et les meilleurs d'entre les « Belges du dehors », pour reprendre notre vocabulaire. Je sais qu'un programme est élaboré qui sera prochainement soumis à une vaste enquête parmi les Belges qualifiés. C'est le programme du parti national auquel dès à présent se sont ralliés les plus hautes compétences industrielles et des hommes éminents groupés autrefois sous les drapeaux du libéralisme, du catholicisme

et du socialisme, mais qui se rendent maintenant parfaitement compte qu'il n'y aura plus chez nous pendant de longues années qu'une seule action possible, celle du relèvement économique. J'aurai prochainement l'occasion de parler de ce programme, dans les détails.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Quelques représentants ayant fait remarquer à la Chambre des députés du Japon que la guerre actuelle était considérée comme faite par la démocratie contre l'autocratie, et le gouvernement impérial s'étant refusé à examiner la question, MM. Foukouda Tokouzo, professeur à l'Université de Keio, présente, dans l'*Information d'Extrême-Orient*, ses idées personnelles sur ce sujet :

L'autocratie à l'allemande est un système très arriéré, c'est l'opinion de beaucoup d'Allemands eux-mêmes, ainsi que le prouvent les dépêches que nous recevons actuellement d'Europe sur la crise politique à Berlin. Chez nous, au Japon, l'autocratie allemande n'a jamais pris racines, et nous nous refusons absolument de l'y acclimater. Nous sommes même résolus à détruire cette autocratie comme notre ennemie, de concert avec les Anglais, les Français et les Américains. Telle est notre opinion bien arrêtée; nous sommes ainsi dans le courant d'idées qui dérivent de nos principes d'Etat. Je serais tenté de dire qu'il n'y a aucun antagonisme entre notre forme d'Etat et la démocratie, que même il y a accord. Je dis : « démocratie » et non « démagogie », dont il faut préserver le Japon. Il y a une autre distinction à faire.

L'ancienne démocratie était purement nominale; ce n'était pas une vraie démocratie. *Demos*, en réalité, ce n'était point la multitude, mais une classe spéciale de la nation. Autrefois, les démocrates ne considéraient que les affaires politiques. Mais c'était une erreur de croire que la politique était une partie importante de la civilisation et de la culture. Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, le progrès politique réalisait le progrès de la civilisation, et l'on finit par regarder comme nécessaire la prépondérance de la bourgeoisie, âme de la nation, pour annihiler les classes privilégiées.

L'avénement de la bourgeoisie au pouvoir était donc une question essentielle, et l'établissement d'un régime représentatif était une revendication de première importance. Pour arriver à ces buts, le parti politique parut être l'arme la plus efficace.

La base sociale des deux classes privilégiées était le bien foncier. Au contraire, la bourgeoisie tenait sa puissance de la propriété mobilière. La politique démocratique au XVIII^e^ siècle m'apparaît comme l'expression de la lutte des possesseurs de biens mobiliers contre les détenteurs de biens immobiliers; ses deux revendications sont la liberté de l'individu et la garantie de la fortune. Mais les personnes en possession de la fortune, meuble ou immeuble, sont loin de former une majorité dans le pays; ils ne sauraient prétendre représenter la nation entière. La multitude est sans

fortune. Ce qu'on appelle garantie des biens n'a donc aucun sens pour une grande partie des citoyens. Ce qu'on appelle liberté de l'individu est le privilège de la minorité possédante ; pour la plèbe pas de liberté ! Et la situation des non-possédants n'est en rien améliorée par l'institution d'un régime représentatif ou l'octroi de garanties constitutionnelles. Parmi les centaines d'articles des codes civils, les 4/5e protègent uniquement les individus qui ont des moyens d'existence ; quelques articles seulement se rapportent aux contrats de location de services et sont en faveur des hommes qui vivent par le travail sans *posséder*. Ceux-ci n'ont qu'à dire : « Nous mangeons en cultivant les fruits de la terre, nous buvons en creusant des puits... »

En définitive la démocratie politique n'a aucune relation avec le bonheur de la partie la plus considérable des citoyens d'un pays. Les résultats législatifs de la politique des partis sont à peu près sans valeur pour le peuple pauvre. La classe possédante seule en bénéficie ; elle peut ainsi en souffrir quand ils ne sont pas exactement suivant ses intérêts. Par conséquent le Japon commettrait une erreur si, par imitation de l'Europe, il instaurait un régime de fausse démocratie. Et, si véritablement dans la grande guerre européenne l'on doit voir d'un côté des partisans de cette démocratie arriérée et de l'autre des partisans de l'autocratie, mieux vaut que le Japon ne prenne pas parti !

Mais en Europe et en Amérique les tendances démocratiques nouvelles s'accusent de plus en plus. Les hommes qui luttent contre l'autocratie allemande ont en vue le bonheur de l'humanité en général. Il ne s'agit pas cette fois de s'emparer du pouvoir politique, mais de faire progresser la civilisation. Les revendications de la démocratie nouvelle sont d'abord la sécurité économique et la protection de la vie. Cette démocratie a donc avant tout un caractère économique.

Au Japon, sous le Shogounat Tokougawa, la sécurité de la vie était assurée : du fait, pour le travailleur, de rester fidèle à son métier découlait des garanties sociales. Il est vrai que la division de la société japonaise en quatre classes était très sévère et qu'en conséquence la liberté individuelle était extrêmement limitée. C'est une remarque que l'on doit faire par comparaison avec l'état actuel, mais il ne faut pas perdre de vue que cette étroite division par classes était une condition de sécurité sociale.

Les démocrates d'aujourd'hui veulent accorder les garanties d'autrefois avec un état démocratique nouveau, plus étendu, plus complet. Il ne s'agit plus maintenant des classes anciennes — samouraïs, agriculteurs, etc.,— il s'agit de protéger la nation tout entière. Telle est la vraie démocratie. Cet idéal n'est pas en contradiction avec l'esprit national du Japon, bien au contraire ! On peut dire qu'il est un élargissement de l'esprit réformiste de l'ère *Taika* à l'époque préféodale.

Cette formidable guerre a démontré que la valeur des soldats est préférable, pour une nation, au mérite des généraux et des hommes d'Etat. Par ce fait, les tendances démocratiques ont été fortifiées. Seule la nation où le peuple, force vitale des sociétés, trouve une pleine sécurité, seule cette nation a le droit de faire appel à ce peuple, de le mobiliser au moment critique. Aussi l'intérêt même des grands Etats civilisés est d'établir en temps de paix un régime de véritable démocratie et d'améliorer les conditions

économiques d'existence. Cette réforme est de toute nécessité, j'en suis fermement convaincu.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le but de la guerre, les moyens de la terminer, la limitation des armements incitent le capitaine de vaisseau Persius à une dissertation, dans le *Berliner Tageblatt* qui mérite d'être reproduite ici :

Le peuple allemand ne veut pas que son avenir soit emporté par l'haleine de haine de presque le monde entier. Quiconque a en vue la prospérité de l'Allemagne, aussi sa prospérité économique, doit se prononcer absolument en faveur d'une paix de conciliation; car c'est seulement grâce à cette paix que nous pouvons espérer renouer nos relations avec les autres peuples. Le fait que notre gouvernement a consenti à limiter les armements est une preuve tangible qu'il veut une paix dont le but est l'accord des peuples. Nous pouvons donc espérer que nous obtiendrons une paix qui ne sera pas comme jadis une paix armée, une paix qui servait seulement à préparer des guerres futures, mais une paix qui aboutira, comme fruit de cette effroyable guerre, à la vie commune et unie de tous les peuples. Qui donc ne reconnaîtrait pas que jusqu'à présent notre gouvernement ne s'est guère montré favorable à l'idée de la limitation des armements? Que l'on se souvienne de l'attitude de nos représentants aux conférences de la Haye, conférences auxquelles — ainsi qu'en d'autres occasions — ils adoptaient le point de vue que toute convention relative au désarmement était une utopie. Aussi en public, toute initiative concernant la restriction des armements et l'arbitrage se heurtait presque toujours à une brutale et âpre hostilité... Ne nous faisons pas d'illusions pour l'avenir! Aujourd'hui, après les événements de cette guerre et ses déplorables phénomènes accessoires, il ne sera pas aisé de faire croire à l'humanité que nous aspirons sincèrement à « arranger l'Europe selon le droit ». Par quel moyen atteindra-t-on le but idéal de la limitation des armements? Là-dessus les opinions divergent grandement. Selon l'avis des uns, la suppression des armées et des flottes serait le moyen le plus radical, en même temps le plus sûr, de garantir la paix mondiale. D'autres s'y opposent. Ils prétendent que les peuples ne régleront jamais leurs conflits à l'amiable; s'ils n'ont pas d'armes, ils sauront s'en forger en cas de besoin. Il est impossible d'envisager l'avenir avec sécurité, de sorte qu'il n'est pas possible d'enlever toute justification à cette opinion. Quoi qu'il en soit, ce serait un bienfait pour l'humanité que de se débarrasser de la course aux armements. Il est très probable qu'après cette guerre et les pertes énormes de biens et les impôts gigantesques qui en résulteront, l'obligation de consacrer le moins de moyens possible aux armements s'imposera toute seule. Les blessures matérielles causées par la guerre se cicatriseront le plus rapidement si les finances de l'Etat sont uniquement employées à fortifier les forces économiques. En outre, la vie économique ne sera en mesure de se développer heureusement que lorsqu'elle sera libérée du souci de nouvelles guerres et qu'elle aura le sentiment d'une sécurité absolue. Le désarmement complet serait le couronnement de l'œuvre de l'accord général des peuples. Un tribunal d'arbitrage international, conjointement à la réalisation du projet américain de la « lea-

gue to enforce peace », c'est-à-dire d'une ligue pour imposer le paix, serait la solution la plus simple du problème, la plus réalisable à la conclusion de la paix; ce serait l'élimination de la situation anarchique internationale. On objecte souvent contre l'arbitrage obligatoire qu'il compromettrait l'honneur d'un peuple. Où en sommes-nous avec l'honneur des peuples ? Les peuples riches en masses humaines possèdent-ils un autre honneur que les peuples pauvres en masses humaines? Par exemple, un peuple faible qui cherche par tous les moyens à éviter la guerre avec un peuple fort et belliqueux n'entache nullement son honneur, bien au contraire, c'est le pêcheur en eau trouble qui, en donnant libre carrière à ses instincts conquérants, c'est ce peuple qui entache son honneur. Si les peuples se réunissent, ils s'engagent, en cas de conflit, à donner la parole au tribunal d'arbitrage; si en outre ils se mettent d'accord pour combattre le gêneur d'abord par des mesures économiques, puis par des mesures militaires, une garantie excellente serait créée contre le danger de guerre. Il va sans dire que bientôt, comme conséquence logique de l'arbitrage, nous aurions un corps de police international. Cette force de police rendrait parfaitement superflue toute force militaire des Etats pris isolément. De cette façon on aboutirait peut-être au désarmement complet.

Les peuples comprendront-ils enfin, après cet épouvantable bain de sang et de larmes, que la guerre est la démence, la paix la raison. Se basant sur leur expérience, auront-ils aussi la reconnaissance du droit et de la morale dans les rapports internationaux ? Cette question émeut aujourd'hui des millions d'hommes torturés. Si on ne répondait pas à cette question, à la conclusion de la paix, dans un sens satisfaisant pour tout homme civilisé, toutes les souffrances et toutes les pertes auraient été vaines; les peuples seraient trompés, et le but de la guerre ne serait pas atteint.

LA PRESSE NEUTRE. — M. William Martin qui, avant la guerre, représentait le *Journal des Débats* à Berlin, a coutume de donner dans le *Journal de Genève* des articles qui se distinguent par une vue des plus nettes et des plus aiguës, et par un jugement que des sympathies fortements alliophiles n'aveuglent en rien. Il pense avec raison qu'il est grand temps que la guerre cesse de n'être faite que par les guerriers et que l'heure a sonné d'une action diplomatique, seule à même d'amener une solution sage au conflit universel. Les rapports entre Vienne et Berlin sont loin d'être aussi fraternels qu'au début des hostilités et, par sa politique actuelle, l'Autriche en travaillant pour elle-même facilite la tâche de l'Entente.

L'élimination de l'armée russe, comme force militaire organisée et appréciable, a libéré l'Autriche, et particulièrement la Hongrie, de la menace qui pesait sur elles. Le partage de la monarchie a passé au rang des improbabilités, et a cessé d'être un facteur décisif de la politique au sein des deux coalitions. Il en est résulté que le gouvernement de Vienne s'est émancipé de la dépendance dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de Berlin; en regagnant de la sécurité il a vu augmenter son indépendance. Les troupes allemandes, dont l'Autriche-Hongrie a eu besoin pour défendre

son intégrité, faisaient peser sur la monarchie une lourde tutelle qui s'est partiellement dissipée. La question de savoir si l'Autriche pourra jamais se libérer de la tutelle allemande a fait un pas vers sa solution.

A l'intérieur de la double monarchie, les répercussions de cet événement sont plus confuses. La Hongrie se trouve, vis-à-vis de l'Autriche, dans une situation analogue à celle de l'Autriche vis-à-vis de l'Allemagne; le relâchement de la menace russe a pour effet de rendre les Magyars plus exigeants et plus influents dans le sein de la monarchie. Or, la pression hongroise s'exerce traditionnellement dans un sens hostile aux nationalités; la Hongrie tient à la forme dualiste de la monarchie comme à un dogme intangible, et toute satisfaction sérieuse des nationalités est impossible dans les cadres rigides du dualisme. Toutefois, cet effet est compensé par un autre qui l'annule; si les Magyars ont gagné de l'influence pour eux-mêmes dans la mesure où le danger direct qui pesait sur eux s'est relâché, ils ont vu diminuer l'influence allemande qui s'exerçait dans le même sens que la leur et en leur faveur; ils ont vu aussi les nouvelles idées russes passer la frontière et rendre les nationalités plus conscientes et plus fortes; enfin, les chances d'entente se sont accrues avec les ennemis, rendant le gouvernement impérial désireux de remplir, en quelque mesure, par des conces sions aux nationalités, les conditions auxquelles cette entente pourrait se produire.

Prenons un autre exemple. Les Autrichiens que nous voyons ne manquent jamais de nous dire : « Nous ne demandons pas mieux que d'imposer à l'Allemagne l'acceptation d'une paix de notre goût, qui rendrait l'Alsace-Lorraine à la France. Mais nous ne le pouvons pas seuls. Il faut que les Alliés nous aident en les battant d'abord. »

Il y a de la tendance et de la propagande dans ces propos; mais ils contiennent une part de vérité. L'Autriche-Hongrie ne peut rien, au sein de la coalition dont elle fait partie, aussi longtemps que les Allemands font figure d'invincibles sur le front d'occident. Si le chemin de la paix passe par Vienne, il passe aussi et d'abord par Bruxelles. La solidarité morale des Allemands et des Autrichiens n'est pas telle que les uns considèrent comme un irréparable malheur tous les échecs militaires subis par les autres. Les Allemands se sont réjouis plus d'une fois, à part eux, des défaites autrichiennes et ils ne se sont pas toujours donné la peine de le dissimuler; les Autrichiens, à leur tour, se consoleraient aisément d'un échec allemand sur le front occidental, assez sérieux pour modifier à leur avantage l'équilibre moral au sein de l'alliance. Les Anglais, devant Ypres, travaillent pour le Habsbourg contre le Hohenzollern, et pour les aspirations des peuples contre le dualisme.

Prenons un troisième exemple. Si les succès de la guerre sous-marine profitent dans une certaine mesure à tous les pays de l'alliance centrale, ils sont surtout à l'avantage de l'Allemagne, qui les remporte. La froideur avec laquelle le gouvernement de Vienne a reçu l'annonce du blocus renforcé est là pour en témoigner.

Si la guerre sous-marine avait pu amener rapidement la paix et écraser l'Angleterre, les prétentions de l'Allemagne vis-à-vis de ses fidèles alliés n'auraient plus connu de bornes. Si elle avait complètement échoué, on peut être assuré inversement que l'influence de Charles Ier aurait trouvé mainte occasion de se faire entendre efficacement.

Les rapports de l'Allemagne et de l'Autriche, l'influence réciproque des deux gouvernements, la force de volonté et de réalisation des deux peuples qu'ils représentent sont des éléments qui importent au plus haut degré à la paix future, qui peuvent la hâter ou la retarder, la rendre plus ou moins favorable pour l'Europe. Les événements qui, comme la révolution russe ou les victoires des Alliés sur le front d'occident, sont de nature à augmenter le crédit de l'empereur Charles et son autorité, hâtent la fin de la guerre. C'est là, entre Vienne et Berlin, qu'est le thermomètre de l'Europe.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Louis Léger : *Le Panslavisme et l'Intérêt français;* Flammarion. 3 50

Linguistique.

Henri Delcourt : *Expressions d'argot allemand et autrichien;* Boccard. » »

Littérature

André Beaunier : *Figures d'autrefois;* Nouv. Libr. nationale. 3 50

J.-J. Calmy : *Entretiens de Glaucon sur des choses du temps présent;* Journal du Caire. 1 »

Lucien Chiselle : *La vie sociale de Pierre Dupont;* Carbonnel. » »

Elie Faure : *La Conquête;* Crès. 3 50

Victor Giraud : *Pro Patria;* Bloud. 0 60

Péladan : *L'Art et la Guerre;* Boccard. 3 50

Gaston Sorbets : *Lueurs et Reflets de la Guerre;* L'Edition franç. illust. 3 50

André Suarès : *Remarques, I.* Nouv. Revue française. 2 »

Miguel de Unamuno : *Le Sentiment tragique de la vie.* Trad. de Marcel Faure Beaulieu; Nouv. Revue franç. 6 »

Jean Vic : *Les Idées de Charles Rivière Dufresny;* Hachette. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

A. Baudrillart : *Une Campagne française.* Préface de Fréd. Masson; Bloud. 3 50

René Chambry : *Pierre Ier, roi de Serbie;* Bloud. 0 60

Abbé Jean Desgranges : *La Religion et la guerre;* Bloud. 1 50

Luc Durand : *La Paix définitive;* Giard et Brière. 3 50

J. Ernest-Charles : *La rééducation professionnelle des mutilés et l'union des Colonies étrangères en France.* Préface de M. J. Godart; Union des Colonies étrangères en France. » »

Génold : *L'Eglise et la guerre.* Préface de Séb. Faure; Ce qu'il faut dire. 0 75

Raymond Genty : *La Flamme victorieuse;* Berger-Levrault. 3 50

Guides Michelin pour la visite des champs de bataille. I : L'Ourcq; Berger-Levrault. 3 50

Léon Maccas : *Constantin, roi des Hellènes;* Bossard. 1 50

Gaston Riou : *Lafayette, nous voilà!* Hachette. » »

Dr Harry Stuermer : *Deux ans de guerre à Constantinople;* Payot. 3 50

Ch. Valentino : *L'Indemnisation des infirmités de guerre;* Giard et Brière. 3 50

C. Silva Vildosola : *Le Chili et la guerre.* Trad. de l'espagnol par C. de Bethencourt; Alcan. 1 50

René Viviani : *La Mission française en Amérique.* Préface de M. Henri Bergson; Flammarion. 3 50

Philosophie

Louis Huot et Paul Voivenel : *Le Courage*. Préface de M. E. Etienne; Alcan. 3 50

G. Santayana : *L'Erreur de la philosophie allemande*. Trad. de G. Leroble et H. Quantin. Préface de E. Boutroux ; Nouv. Libr. nat. 3 50

Poésie

René Bourgerie : *Graines dans le vent*. Préface de Marcel Lebarbier; Les Humbles. 3 50

Jean Catel et Mario Montanard : *Un Rêve;* Imp. Roux, Privas. 1 »

Pierre Contras : *L'Araignade*. Préface par M. Jean de La Fontaine; Revue des Indépendants. 1 50

Paul Fort : *Que j'ai du plaisir d'être Français !* Fasquelle. 3 50

Maurice Gauchez : *Les Rafales;* Figuière. 4 »

Léon Monnier : *Après la bataille;* Agence doloise, Dôle. » »

Arthur Pellegrin : *Les gars d'Afrique*. Préface de M. J. Aicard; Edit. Litt. Tunis. 1 50

Pierre Préteux : *Reflets d'épées*; Revue normande. » »

Philippe Soupault : *Aquarium;* s. n. d. » »

Questions religieuses

Freddy Dierrleman : *Initiation protestante*; Soc. centrale évangélique. » »

Fernand Mourret : *Le mouvement catholique en France de 1830 à 1850*; Bloud. 3 50

Roman

Paul Acker : *Entre deux Rives* ; Plon. 3 50

Mathilde Alanic : *L'Essor des Colombes*; Flammarion. 3 50

Ernest Gaubert : *La Mayorquine*; Crès. 3 50

Ch.-Louis Philippe : *La bonne Madeleine et la pauvre Marie. Quatre Histoires de pauvre amour*; Nouv. Revue française. 3 50

Pierre Reverdy : *Le Voleur de Talan*; s. n. éd. » »

Horace van Offel : *Les Nuits de garde*; Albin Michel. 3 50

Sciences

Dr Hélan Jaworski et René d'Abadie : *L'Intériorisation*; Maloine. 3 50

Sociologie

Marius André : *Guide psychologique du Français à l'étranger ;* Nouv. Libr. nat. 3 50

Génold : *Le Pourrissoir*; Ce qu'il faut dire. 0 25

Yves Guyot : *La Question de l'alcool* Alcan. 3 50

Alexandre Houel : *La Mobilisation générale;* Giard et Brière. 1 50

Henry Joly : *L'Avenir français;* Bloud. 3 50

Voyages

Louis Carpeaux : *Mes amoureuses à Bourbon;* Renaissance du livre. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'Origine du Cubisme. — La maison de Galilée. — La statue de Pie X. — A Munich. — Rebaptême de navires allemands — Bon pour le service ! — Le Canada et l'industrie du papier. — La chasse à l'Original. — La déviation des torpilles. — Jour de l'an hébreu. — L'oiseau blond ou l'hôte inconnu. — Petits cadeaux. — Le Vieux-Colombier à New-York. — Un cours sur Verlaine. — Os de baleines. — Villiers de l'Isle-Adam en 1870. — Osco Manosco. — Kühlmann le Visionnaire. — Etiquette épistolaire. — Comment appeler la guerre actuelle. — M. Tristan Bernard et l'Anthropométrie. — Un jeune marchand de tableaux. — Les Explosifs comme engrais. — Anglo-French Society. — Littérature valdôtaine. — Le Com-

muniqué de Cadorna. — Le peintre Lallemand à Sadowa. — Une nouvelle revue polonaise. — La plus grande carte de la guerre. — Les voyages du capitaine Greenstreet. — Les grands hommes. — Les « chants de morts » teutoniques. — La tyre. — Un intéressante initiative.

L'origine du Cubisme.

Mon cher Directeur,

Mon article du premier juillet qui a troublé Monsieur Guillaume Apollinaire ne se proposait pas de préciser les détails de l'origine du cubisme. Simplement j'exprimais à Willette mon étonnement de voir un artiste de sa valeur reprendre contre un système esthétique cet argument un peu puéril de l'importation étrangère, dont on s'est servi depuis longemps contre tous les mouvements d'art nouveaux.

Cordiale poignée de mains.

GUSTAVE KAHN.

§

La Maison de Galilée. — Sous le portail du Palais des Tribunaux, à Florence, on a affiché cette annonce de vente aux enchères :

« Un bâtiment avec cour, jardin et boutique..., situé à la Costa San Giorgio, portant une plaque de marbre indiquant que Galileo Galilei habita dans une aile de l'édifice... »

La Costa San Giorgio est une localité peu fréquentée. C'est là que se trouve la maison où Galilée écrivit la défense de son système dans l'ouvrage intitulé : *Quatre dialogues sur les deux principaux systèmes du monde, celui de Ptolémée et celui de Copernic*, et d'où il partit pour attendre la sentence de l'Inquisition romaine.

Il y revint répétant sa fameuse protestation : « Eppur, si muove ! »

Cette maison extrêmement modeste, qui se vend par autorité judiciaire, était pour ainsi dire ignorée, au sommet de la colline où Galilée cachait, loin de la ville, ses profondes études.

Aujourd'hui, on l'a modernisée et la façade est égayée d'un médaillon de Galileo Galilei. Une ancienne plaque de marbre porte cette inscription :

Ici où habita Galilée — Ne dédaigna point de s'incliner devant la puissance du génie — La majesté de Ferdinand II de Médicis.

La maison qui sera bientôt vendue aux enchères publiques est située dans un lieu solitaire et plein de poésie.

§

La Statue de Pie X. — Le sculpteur Enrico Astorri, à qui a été confiée l'exécution du monument funéraire de Pie X dans la basilique vaticane, a choisi à Serravezza un bloc de marbre de 24 tonnes qui sera avant tout transporté à la gare de Rome et de là à l'atelier du sculpteur dans un chariot qui sert depuis longtemps à ces transports artistiques.

Dans la basilique de Saint-Pierre on a creusé une niche où sera placé le soubassement de la statue, qui sera double de la grandeur naturelle.

Un modèle de plâtre sera placé à l'endroit du monument et visité par la commission cardinalice nommée par le pape pour l'érection du sépulcre de Pie X, commission présidée par le cardinal Merry del Val, ex-secrétaire d'Etat du Pontife défunt.

§

A Munich. — Munich est la ville des arts en Allemagne. Moissi est revenu, après deux ans de détention de guerre et d'internement en Suisse, avec la croix de fer et une voix plus agréable qu'auparavant.

Un nouveau prophète de la musique : Pfitzner, qui ne plaisait pas avant la guerre, est maintenant, avec Strauss, le représentant de la musique allemande.

Il a composé *Palestrina*, que l'on joue chaque soir dans une vingtaine de villes.

L'exposition du Palais de Cristal est toujours l'événement des étés allemands. On y a fait des recettes fantastiques, les nouveaux riches ayant besoin d'acquérir des tableaux et des statues pour meubler les nouveaux palais construits pour eux.

On y vit surtout des choses d'aspect cossu, avec beaucoup de clinquant, de tape à l'œil, beaucoup de marbre (le bronze est requisitionné pour les usines de guerre).

Ne croyez pas qu'il y ait eu dans cet engouement quelque chose d'intellectuel. Dans l'exposition de livres qui est annexée à celle des œuvres d'art ou soi-disant telles, il n'a été vendu qu'un seul petit volume d'un mark quatre-vingts.

§

Rebaptême de navires allemands. — Presque tous les anciens navires allemands qui font maintenant partie de la marine américaine ont été rebaptisés. Ceci a été décidé pour éviter l'ennui aux marins de porter sur leur béret des noms tels que « Kaiser-Wilhelm-II ». Les navires dont les noms ont été changés sont :

« Vaterland » devient « Leviathan ».
« Konprinzessin-Cecilie » — « Mount-Vernon ».
« Kaiser-Wilhelm-II » — « Agamemnon ».
« Amerika » — « America ».
« Hamburg » — « Powhatan ».
« Grosser-Kurfürst » — « Aeolus ».
« Kœnig-Wilhelm-II » — « Madawaska ».
« Neckar » — « Antigone ».
« Rhein » — « Susquehanna ».
« Princess-Irene » — « Pocahontas ».
« Friedrich-der-Grosse » — « Huron ».
« Barbarossa » — « Mercury ».

Le « George-Washington », le « President-Lincoln » et le « President-Grant » conservent leur nom.

§

Bon pour le service ! — Le *New Statesman* rapporte cette scène qui se serait passée à Berlin à la réunion d'un conseil de révision.

Entre une recrue. Le Président de la Commission à cette recrue :

— Que diable prétendez-vous avoir ? De l'asthme ? Impossible de respirer ? Racaille! Notre Hindenburg est asthmatique. Bon pour le service ! Marche !

Entre une deuxième recrue. Le Président à cette recrue :

— Pourquoi tenez-vous le bras ainsi ? Allons, levez-le, espèce de cochon ! Paralysé ? Impossible de le soulever ? Et vous vous croyez incapable de servir ? Quelle farce ! Notre empereur a un bras paralysé. Bon pour le service ! Marche !

Entre une troisième recrue. Le Président à cette recrue :

— Qu'est-ce qu'il y a, caporal ? Quel cas d'exemption ? Fou ? Incapable de servir ? Ridicule ! Mais, Dieu du ciel, notre Kronprinz est dans le même cas. Bon pour le service ! Marche !

Et le conseil s'ajourne pour aller déjeuner.

§

Le Canada et l'industrie du papier. — L'industrie de la pulpe et du papier se développe rapidement au Canada surtout depuis dix ans, et il semble qu'il soit destiné à devenir le grand centre mondial pour cette production et un concurrent redoutable pour les pays scandinaves. Il y a maintenant au Canada à peu près 90 usines, dont plusieurs très considérables sont outillées de la façon la plus moderne. Les exportations de l'année 1916 accusent que les expéditions de bois de pulpe, de pulpe de bois et de papier ont presque atteint 50 millions, c'est-à-dire près de la moitié des exportations totales de produits forestiers.

§

La Chasse à l'Original. — Quoique moins réputé que la Colombie-Anglaise et le Nouveau-Brunswick pour ses chasses au gros gibier, l'Ontario abrite cependant dans ses bois plusieurs catégories d'animaux sauvages dont la chasse fait les délices du nemrod à l'automne et au commencement de l'hiver. De ceux-ci, il n'y en a certes pas de plus intéressant que l'original, que l'on rencontre en très grand nombre dans le district de Timagami, autour de Missanabie, Bisco, Desbarats et White River ; on le trouve encore dans la région qui s'étend de Fort William à Wabigoon Lake. A cette saison, les chasseurs de l'Ontario-Nord sont assurés de faire de très beaux coups, car les incendies qui ont dévasté une grande partie de ces districts ont forcé le gros gibier hors de ses repaires quasi inaccessibles des grands bois, pour l'amener à trouver sa nourriture plus près de la civilisation, où il pourra être plus facilement atteint. Jusqu'à il y a quelque temps le sport intéressant de la chasse au gibier était presque exclusivement réservé au sexe masculin, mais il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer sous la futaie, en compagnie de leurs compagnons plus forts, des femmes qui en maintes occasions ont prouvé qu'elles pouvaient épauler une carabine avec autant de fermeté que bien des hommes.

Ce n'est certainement pas le premier venu qui doit s'attendre à obtenir les plus grands succès dans la chasse à l'original. Cet animal est très défiant de sa nature et il faut employer toutes sortes de ruses pour l'approcher à portée de fusil. Au commencement de la saison, on l'attire en imitant le cri de sa femelle dans un cor d'écorce ; on appelle cette méthode « chasser à l'appel ». Mais plus tard, quand la neige a couvert le sol, on le chasse « à la piste », ce qui demande encore de plus grandes précautions, surtout en ce qui concerne le bruit, la portée du vent, etc.

§

La Déviation des torpilles.— Thomas A. Edison aurait inventé, écrit-on d'Amérique, un mécanisme pour faire dévier les torpilles dans leur trajet. L'essai de cette nouvelle découverte aurait été fait sur plusieurs vaisseaux de long cours. On croit que les mouvements giratoires extraordinaires d'une torpille qui manqua un gros vaisseau américain arrivé dans l'un des ports de l'Atlantique étaient dus, non pas, comme paraissaient le croire les passagers et quelques-uns des officiers du bord, à quelque rainure nouvelle qui serait produite dans un laboratoire allemand, mais au génie de M. Edison.

Le projectile perdu fut décrit par les passagers comme étant une torpille genre tire-bouchon ou boumerang. L'un des officiers du navire a rapporté que c'était un nouveau modèle de torpille qui marchait dans le sens d'un tire-bouchon vers son but, de manière à ce qu'il soit difficile de s'en garer, et que si, par hasard, le vaisseau l'évitait d'un côté, elle pût revirer et frapper sur le côté opposé.

Cette marche erratique décrite par ceux qui l'ont observée est la caractéristique, dit-on, des effets obtenus en pratique par l'invention de M. Edison, et le saut final en dehors de l'eau, ou le changement brusque de direction est un résultat que produit le déviateur lorsque la torpille arrive à portée de son champ d'action.

On affirme avec assurance que le vaisseau américain était l'un des navires à bord desquels l'instrument avait été installé. On s'occupe activement à en pourvoir d'autres vaisseaux. La dépense et le temps nécessaires pour installer ce préservatif sont, dit-on, insignifiants quand on considère le service qu'il rend.

§

Jour de l'an hébreu. — Les Juifs de Montréal, suivant une antique tradition, se sont rendus au jour de la fête de la Pénitence, sur les quais des bateaux de Québec, afin de se débarrasser de leurs péchés qu'ils confient aux eaux du fleuve.

Ce rite, établi sur le passage des Saintes Ecritures : « et je jetterai vos péchés dans la rivière », n'était cependant pas présidé par les dignitaires des synagogues. Chacun se débarrassa de ses péchés individuellement, suivant en cela la tradition qu'il avait apportée des vieux pays ou que ses parents lui ont léguée et enjoint de suivre.

La scène ne manquait pas d'un certain pittoresque. Des groupes d'Hébreux, au milieu des mille embarras d'un port en pleine activité, vers l'extrémité du quai, commençaient immédiatement à se livrer à leur cérémonie sans se préoccuper des curieux. De temps en temps, quelqu'un d'entre eux psalmodiait un passage des Ecritures. Puis les têtes se penchaient de nouveau sur les rituels.

Le tapage des camions, les sifflets des bateaux, l'agitation de la foule les laissaient impassibles et indifférents. Les sourires narquois des débardeurs, le bruit de ferraille venant des transatlantiques ne préoccupaient aucun les fidèles absorbés dans leur dévotion. Ils ne semblaient pas se rendre compte qu'ils accomplissaient une chose qui sortait de l'ordinaire. Seuls, quelques petits Hébreux étaient distraits par cette agitation.

La cérémonie se poursuivit sans interruption. Des vieilles femmes aux figures ravagées par le travail et la misère, scandaient, d'un long balancement de leur corps fatigué, la lecture des Saintes Ecritures. Des jeunes gens et des jeunes femmes se tenaient debout, les yeux au loin, comme s'ils apercevaient l'aurore d'une ère de liberté non seulement au Canada, mais aussi dans la sombre Russie.

La lecture terminée, chacun des fidèles s'approcha du fleuve et y secoua ses vêtements, faisant ainsi le simulacre de se débarrasser de ses péchés. Lorsque tout fut terminé, un air de fête se répandit sur toutes les physionomies. Un des Hébreux poussa du pied, jusqu'au fleuve, un vieux journal et l'y jeta, comme si ce chiffon de papier était aussi un péché.

Sur la figure des vieillards on ne voyait que la satisfaction laissée par la conscience d'un devoir accompli et la certitude d'une âme purifiée.

§

L'Oiseau blond ou l'Hôte inconnu. — «... *Avec maint enjouement et agitation d'aile, entra un majestueux corbeau des saints jours de jadis...* » A la vérité, ce ne fut pas un majestueux corbeau, mais une blonde et grêle effraie à l'albe masque de Pierrot qui entra « par un minuit lugubre » dans la demeure niçoise du poète, non par la porte, mais par le *portasol* entr'ouvert de la persienne...

Elle ne se perchа point sur le « pallide buste de Pallas », pour la bonne raison qu'il n'existe point tel buste chez Maeterlinck, bien que la sagesse y réside... Ce fut simplement sur son bureau anglais que Maeterlinck, entrant, par un glorieux matin de ce dernier septembre, dans son cabinet de travail, y trouva l'admirable rapace dont il s'empara sans qu'il lui fut opposée la moindre résistance, et qu'il plaça dans une volière de son beau jardin des Baumettes.

Une quinzaine durant, Maeterlinck alimenta lui même de chair crue l'insolite visiteur. J'eus, un jour, le singulier honneur d'aider le rêveur de *l'Oiseau bleu* dans l'opération compliquée du gavage de l'Oiseau blond, car telle était la seule manière de faire accepter de la nourriture à ce *Strix flammea* aussi bienveillant, d'ailleurs, que décoratif.

Une heure vint où le poète eut vergogne de garder captif plus longtemps l'utile nocturne, terreur des rats et des insectes — et, un beau soir, il lui donna la liberté... Avec le vlouement d'ailes noté par Gourmont à la page 13 de *Sixtine*, l'effraie s'envola lentement vers un haut cyprès que, jusqu'au sommet, le printemps fleurit de petites roses de Marie.

«... *Et le Corbeau, sans voleter, siège encore sur le pallide buste de Pallas...* »

Le lendemain même, en entrant dans son bureau, Maeterlinck retrouva l'effraie sur son bureau de travail, *à la même place*... Il la remit dans la volière — où elle mourut dans la nuit qui suivit...

Se pourrait-il que cette aventure nous vaille quelque jour, de la plume du pensif auteur du *Temple enseveli*, un pendant au poème d'Edgar Allan Poe?... — GEO. M.

§

Petits cadeaux. — Un des plus illustres fournisseurs de guerre a adopté la louable coutume, qu'on ne saurait trop inviter ses collègues à imiter,

d'envoyer régulièrement à son personnel mobilisé, notamment aux prisonniers, des colis, des livres, etc.

Une carte est jointe à ces envois, portant ces mots imprimés :

« A nos employés sous les drapeaux, nous envoyons ce petit cadeau, en signe de notre amicale pensée. »

Et c'est signé :

M. et Mme Krupp von Bohlen et Halbcht

Le Comité pour les cadeaux de guerre des Aciéries...

§

Le Vieux-Colombier à New-York. — M. Jacques Copeau a parlé au théâtre du Vieux-Colombier de l'œuvre qu'il va entreprendre en Amérique. Il a retracé la carrière du théâtre du Vieux-Colombier, carrière si courte et si bien remplie ! Le théâtre du Vieux-Colombier de Paris continuera à s'efforcer de régénérer le théâtre contemporain et l'ambition de M. Jacques Copeau est que chaque capitale de l'Entente possède une succursale du Vieux-Colombier, dont le siège resterait à Paris dans « la petite crèmerie » (le mot est de M. Copeau) où il a fait ses débuts.

Pour marquer son activité, tandis que M. Copeau et sa troupe iront à New-York sous les auspices du ministère des Beaux-Arts exhiber les beaux costumes que d'adroites artistes doublées d'habiles couturières terminent dans les couloirs du Vieux-Colombier, le théâtre de Paris s'ouvrira par des séances de musique moderne et des conférences où parleront MM. Paul Fort, Jules Romains, Guillaume Apollinaire, Charles Vildrac, etc.

A New-York, M. Copeau a trouvé des amants de la France et de l'art français qui seront ses commanditaires. Il trouvera aussi un public qui n'attend que l'occasion de manifester en faveur de l'art théâtral tel qu'il existe en France, hors des boulevards.

§

Un Cours sur Verlaine. — Le jeudi 8 novembre, à la *Schola cantorum*, Charles Morice inaugurera un cours de quatorze leçons consacrées à Verlaine.

Définir le caractère et le génie de l'auteur de *Sagesse*, ses origines d'homme et de poète, sa formation, son développement, l'influence de son œuvre sur les générations nouvelles, la nature et l'avenir de cette influence : tel est, au plus bref, le programme du conférencier. Il sera la matière du livre définitif sur Verlaine qu'il promet depuis longtemps et qu'il est mieux que quiconque en mesure d'écrire.

On sait, en effet, que Charles Morice a le premier vu et compris Verlaine. Dans un livre récent (*Le Cinquantenaire de Charles Baudelaire*), Ernest Raynaud le notait : « La gloire de Charles Morice, c'est d'avoir découvert Paul Verlaine. » Il a vécu des années dans l'amitié du Maître, il lui a amené la jeunesse de son temps, il lui est resté inaltérablement fidèle. A maintes reprises, d'abord dans un premier livre,— maintenant introuvable, — puis dans de nombreux articles et des conférences et discours qui se multipliaient sans se répéter, il a témoigné de son admiration, toujours plus éclairée et plus fortement justifiée, pour le merveilleux chanteur de qui le nom s'égale aux plus grands.

C'est l'achèvement et le couronnement de cette œuvre de piété lucide qu'il entreprend aujourd'hui.

Ce cours sur Verlaine sera, en outre, la conclusion et comme l'illustration des leçons données, l'an dernier, par Charles Morice sur l'Histoire de la Poésie française. Il y annonçait une Autre Renaissance dont il indiquait les causes et les sources. Il reviendra inévitablement sur ce point dans ses nouvelles leçons, car, de ce grand mouvement, Verlaine est, en date, l'initiateur et, par le mérite, le héros éponyme.

Les leçons sur Verlaine auront lieu dans la grande salle de concerts de la *Schola cantorum* (269, rue Saint-Jacques), à 5 heures, le jeudi, les 8, 15, 22, 29 novembre, 6, 13, 20 décembre 1917, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21 février 1918. — Prix de l'abonnement aux quatorze leçons : 50 fr. Une leçon : 5 fr. Le prix de l'abonnement est réduit à 25 fr. pour les élèves de la *Schola cantorum* et des établissements d'enseignement. (S'adresser à M. Charles Morice, 9, rue de la Grande-Chaumière, Paris-6e.)

§

Os de baleines. — Le *Mercure* du 1er octobre 1917, page 570, signale « une église dévorée par les chiens ».

C'est qu'en effet aux abords du cercle polaire arctique, il est fréquent de rencontrer des murailles, voire des sièges, fabriqués avec des têtes ou des côtes de baleine.

En Irlande et aux Fœroë, j'ai vu de nombreuses habitations d'indigènes entourées par des murs dans lesquels les crânes de baleine remplaçaient la pierre.

Le *Mercure* ajoute que cette architecture simple pourrait donner des idées aux architectes en quête d'un style nouveau. Je pris à *Thorshavn*, capitale des Fœroë, une photographie de l'usine d'un Monsieur *Ostrom* qui justement avait fait un portail de deux gigantesques maxillaires de baleine entrelacés en voûte dite *Ogives en quinte pointe*, et dans mes conférences j'avais toujours un succès d'humour en projetant cette vue, car j'ajoutais : « C'est peut-être là l'origine du style ogival du moyen âge ? » — Dr HENRY LABONNE.

§

Villiers de l'Isle-Adam en 1870. — Un de nos lecteurs, le docteur Mazel nous signale un passage du livre de Villiers de l'Isle-Adam, *Chez les Passants* (p. 71), qui tranche définitivement la question de savoir si le grand écrivain a porté ou non l'uniforme en 1870-1871.

« Un soir pendant le siège je me trouvais chez elle (Augusta Holmès) avec Henri Regnault et Catulle Mendès, la veille du combat de Buzenval... Tous trois nous portions une casaque de soldat. »

Voilà donc éclairci ce petit point d'histoire.

§

Osco Manosco. — A Forcalquier, on célèbre chaque année la fête de Jeanne d'Arc ; à Manosque, on fait de même. Mais en réalité il s'agit d'une autre Pucelle. Aux alentours de l'an 1515, le roi François 1er vint visiter la bonne ville de Manosque, où naquit, il y a quelque 70 ans, notre Elémir Bourges. Le roi François y rencontra la jolie fille de l'échevin et se trouv

fort épris de ses charmes. Pour échapper à sa poursuite, on assure que la belle, trop pudiquement peut-être, se défigura à jamais. Au reste, en des temps plus anciens, les mœurs de la vieille cité n'étaient pas aussi rigides.

« Osco Manosco! » crie-t-on aux Manosquéens qui partent pour la guerre : c'est un encouragement, presque une devise, mais qu'est-ce que cela veut dire?

Osco correspondrait, d'après M. Andrieux, député des Basses-Alpes, à ce que plus au nord on appelle *ouche*, soit un morceau de bois qui sert d'instrument de comptabilité primitive aux boulangers pour les livraisons faites à leurs clients.

Il advint que le seigneur de Manosque, partant pour la croisade, laissa sa cité et son honneur à la garde de son épouse.

Il connaissait mal les femmes, car lorsqu'il revint des contrées infidèles, chargé d'ans et de gloire, il trouva qu'on parlait de ses infortunes conjugales.

— Toi qui sais la chronique, dit-il au bedeau qui était son frère de lait, dis-moi quelles femmes d'ici trompent leurs maris ?

— Venez dimanche à la grand'messe, beau sire, dit le bedeau, vous verrez marquer d'une entaille sur le bois toutes les femmes qui trompent leurs maris.

Le seigneur fut fidèle au rendez-vous et, le dimanche, à mesure que les femmes entraient, le bedeau entaillait, entaillait sans cesse. Vint l'épouse du croisé. Le bedeau entaille.

— Que fais-tu, maître sot? dit le seigneur.

— Osco Manosco! s'écrie le bedeau. J'entaille, ô Manosquien.

D'où vient sans doute l'expression *faire des traits*.

§

Kühlmann le Visionnaire. — Le ministre allemand qui a déclaré que jamais l'Allemagne ne rendrait l'Alsace-Lorraine eut, au XVII^e^ siècle, un homonyme qui fut un personnage singulier et non dénué d'intérêt quoique peu recommandable. Il se faisait passer pour visionnaire, il était né à Breslau, en 1651, et on le trouvait un enfant doué d'un esprit vif.

Etant tombé malade à l'âge de huit ans, il éprouva un dérangement dans son cerveau et crut avoir des visions.

Une fois il s'imagina voir le diable escorté d'une foule de démons subalternes ; un autre jour, il se persuada que Dieu lui avait apparu ; dès ce moment, il ne cessa de voir à côté de lui une auréole éclatante de lumière. Il parcourut le Nord précédé partout par sa mauvaise réputation ; il escroquait de l'argent à ceux qui lui montraient quelque confiance, pour l'employer, disait-il, à l'avancement du royaume de Dieu.

Il fut chassé de Hollande au commencement de l'année 1675 ; il voulut se lier avec Antoinette Bourguignon, qui rejeta ses avances. Il fut arrêté en Russie pour des prédictions séditieuses et brûlé à Moscou le 3 octobre 1689.

Quirinus Kühlmann, le visionnaire, a publié à Lübeck un *Traité de la sagesse infinie d'Adam et de Salomon* dont voici le titre exact : De sapientia infusa Adamæ Salomonæque. En 1681 il publia à Paris : *Arcanum microscomium* ; il avait déjà publié à Leyde en 1674 son *Prodomus qui-*

quennii mirabilis, in-8° dont on n'a qu'un tome, mais qui devait en avoir trois et qui devait contenir cent mille inventions curieuses.

Kühlmann a encore publié une quarantaine d'opuscules dont la plupart n'ont pas d'autre mérite que leur rareté.

§

Etiquette épistolaire. — On sait que dans la conversation on ne donne le titre qu'à partir de duc. Mais le titre se donne toujours sur les adresses de lettres, sans toutefois le faire précéder de monsieur ou madame. Ex.: la comtesse une telle, et non madame la comtesse une telle. Pour les lettres aux officiers, au contraire, sur l'adresse le grade est toujours précédé de monsieur.

Il ne serait peut-être pas mal de redonner les titres auxquels donnent droit les promotions dans les ordres nationaux et, sur les adresses de lettres, d'écrire à un chevalier de la Légion d'honneur, monsieur le chevalier. Les Italiens tiennent à ces honneurs épistolaires et peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort.

§

Comment appeler la guerre actuelle. — On a commencé à l'appeler « la guerre de 1914 », puis, 1915 venant, on dit « la guerre européenne », puis, les Américains s'y mettant, on parla de « guerre mondiale » ou de « guerre universelle », ce qui est d'une meilleure langue. « La grande guerre » a aussi ses partisans. « La guerre des nations » pourrait réunir des suffrages. « La guerre des races » pourrait se défendre. « La guerre des Alliances » vaudrait la peine qu'on l'examinât, ainsi que « la guerre des Libertés » ou « la guerre des peuples ». Mais « la guerre des Fronts » exprimerait peut-être mieux le caractère de cette lutte gigantesque.

§

M. Tristan Bernard et l'Anthropométrie. — On sait que M. Tristan Bernard, qui est un fantaisiste de la machine à écrire, l'est également de la photographie. Il collectionne des photos de lui dans les attitudes les plus singulières : en Baptiste décollé, en Apollon, en poilu civil, etc. L'une des pièces les plus curieuses de sa collection est sa fiche anthropométrique, qui fait également partie de la bibliothèque d'identification judiciaire de M. Bertillon, où se trouvent réunies les « fiches » des plus célèbres parmi les contemporains. Et sur sa fiche anthropométrique M. Tristan Bernard a le sourire, ce sourire à la fois méprisant et indulgent qu'il cache dans la barbe.

§

Un jeune marchand de tableaux. — Connaissez-vous le marchand de tableaux de la rue du Val-de-Grâce? Il a neuf ans. C'est le bel âge par le temps qui court. On a de la marge avant la conscription. L'avenir, l'avenir est à ceux qui n'ont pas plus de neuf ans.

Voilà donc un marchand bien avancé pour son âge. Les œuvres sont épinglées aux volets de madame sa mère. Elles coûtent deux sous ou six sous sur commande.

Quand un chaland ou plutôt un amateur se présente, ce Vollard en herbe lui dit : « Voulez-vous voir l'artiste? il a douze ans. Il est dans l'escalier. »

On demande à voir et l'artiste arrive les mains et le nez tout barbouillés de « couleurs sans danger ». Cher Paris, chère France !

Comment, lorsque tant d'hommes, aujourd'hui, accomplissent par la bravoure et l'honneur tant de prodiges, n'y aurait-il pas d'enfants prodiges ?

§

Les Explosifs comme engrais. — Le *Pearsons Magazine* assure que sur les champs de bataille français il y aurait une exubérance extraordinaire de végétation et que rien n'est plus efficace qu'une bonne bataille d'artillerie pour fertiliser les terres les plus stériles, les explosifs étant très riche en nitrates.

Au demeurant, cette vertu agricole des explosifs n'est pas une découverte. Il y a une quarantaine d'années, dans les plantations du Texas, on eut l'idée de détruire à la dynamite les racines de milliers de gros pins. On s'aperçut vite que partout où les cartouches avaient été enterrées, la terre produisait une végétation beaucoup plus vigoureuse qu'ailleurs, l'explosion ayant bouleversé et fertilisé prodigieusement le sous-sol. La guerre en un mot répare donc d'elle-même une partie des dommages qu'elle apporte.

§

Anglo-French Society. — Le 15 octobre se réunissait pour la première fois, au Holborn Restaurant de Londres, la nouvelle Anglo-French Society, sous la présidence effective de Lord Burnham, les deux présidents d'honneur étant M. Lloyd George et M. Painlevé. Lord Burnham donna tout d'abord lecture de lettres signées Lloyd George, Paul Painlevé, Paul Cambon, Franklin-Bouillon, après quoi le télégramme suivant fut adressé à M. Painlevé :

Votre gracieux message a été lu à la réunion inaugurale de l'Anglo-Fench Society, qui l'a accueilli avec un grand enthousiasme. Les membres anglais désirent vous exprimer leur admiration et leur sympathie pour la France en cette heure d'épreuve, et vous assurer de leur détermination de l'assister jusqu'au bout, soit de près, soit de loin. Tous les membres ont résolu de faire tous leurs efforts pour renforcer les liens d'amitié entre les deux nations, lesquels furent forgés dans une souffrance commune pour une grande cause.

Puis le Président prononça un discours, dont voici en quelque sorte l'esprit. S'il n'est possible de dire que peu de choses touchant l'avenir de l'Europe orientale, on peut toutefois avancer que la vitalité et le bonheur de l'Europe occidentale dépendent de l'immortelle amitié des deux nations qui ont frayé et défendu la route de la liberté civique. Toutes deux se sont dressées pour les droits de l'homme et les principes de la justice. Comme l'a dit Mirabeau, unir la gloire de la France à celle de l'Angleterre est ce qui peut arriver de meilleur. Jusqu'ici leur amitié fut trop formelle et intermittente. En France, elle a eu, au cours des siècles, de brèves périodes d'anglomanie, que suivirent de longues périodes d'anglophobie. Mais l'Angleterre n'a que faire de l'anglomanie ; ce qu'il lui faut, c'est l' « anglo-frenchism », l'union et la concorde des esprits apparentés et des sympathies communes. L'Angleterre a le ferme et sûr espoir que la fidèle « camaraderie » de l'armée française, de même qu'elle a gagné les relations journalières établies entre les armées française et britannique, pourra s'étendre aux relations journalières du peuple français et du peuple britannique. Ces

deux peuples sont nécessaires l'un à l'autre. En face des incertitudes et de la confusion de l'Europe orientale, plus que jamais ils sont indispensables. Qu'on travaille à cette union, partout et toujours, et que la nouvelle société porte haut, mêlant leurs plis, l'union Jack de l'Empire britannique et le drapeau tricolore de la République française.

Mr Edmund Gosse prit ensuite la parole, s'étonnant en premier lieu que la société n'ait pas été fondée plus tôt. Puis il fit remarquer que, lorsque l'Allemagne déclara la guerre, ce ne fut pas seulement une guerre contre la Belgique et le monde civilisé. Elle faisait la guerre à cette culture de l'âme dont l'Angleterre et la France étaient en Europe les principaux soutiens. L'heure est venue pour celles-ci de faire en sorte que leurs esprits se dégagent de ces contributions à la culture que l'Allemagne cherchait à leur imposer avant la guerre. Il faut que l'interpénétration de cette dernière avec la culture de France et d'Angleterre prenne fin. Elle fut perfide et abominable. D'autre part, l'interpénétration des cultures anglaise et française a toujours été amicale et bienveillante, et la fondation de cette société n'a pas été un commencement, mais une continuation et un développement. La France offre à l'Angleterre des qualités qu'elle possède à un degré plus élevé que toute autre nation : sa lucidité, sa faculté de considérer les faits et les réalités dans la claire lumière du jour, sa loyauté, sa chevalerie, sa beauté d'attitude, son panache. Il faut qu'une entente s'établisse entre les poètes. Ce sentiment, cette exaltation spirituelle qui pénètre en ce moment les deux peuples, et qui est un peu comme une exaltation mystique, n'est point chose négligeable ni qu'il faille considérer comme de peu d'importance.

Puis Mr Edmund Gosse exprime le désir que la Société, maintenant si heureusement fondée, prenne pour principal objectif le développement de l'esprit chevaleresque et de l'intelligence.

M. de Chasseloup-Laubat et Sir Henry Newholt parlèrent ensuite, auxquels succéda M. Henry-D. Davray qui précisa l'ambition de la Société, qui est de tenir ses membres et le public informé de la vie française dans toutes ses manifestations et tendances : art, science, littérature, industrie, etc. Elle compte en outre être un lieu où se pourront rencontrer les membres de la société, et elle fondera des centres semblables dans les villes les plus importantes. Une telle société existe en France, et, après la guerre, les liens qui les unissent se feront plus étroits. Des conférences, des livres, des journaux et des informations seront échangés, et les membres de chacune de ces sociétés, en traversant la Manche, seront toujours assurés de trouver un chaleureux accueil. Ces deux sociétés auront jeté un pont par-dessus le Canal, qui fera se rejoindre les deux pays. Elles travaillent pour la société de demain.

§

Littérature valdôtaine. — Un peu partout maintenant on s'est aperçu de l'intérêt humain que présentaient les dialectes. On les étudie, on les cultive. Plusieurs provinces dans tous les pays ont leur littérature dialectale ; poésie, prose, grammaire, dictionnaire. Ainsi en est-il en Wallonie, dans le Piémont, la Catalogne, mais surtout en Provence. Le patois valdôtain n'est pas très connu, il n'a eu ni poète, ni prosateur célèbres. Ce

n'est qu'en 1850 que parut, une vraie nouveauté : une lettre en ce dialecte, insérée dans l'Almanach du Duché d'Aoste.

Le félibrige contribua à mettre ce dialecte en honneur. On sait que ce grand mouvement dialectal en Provence a ses journaux, sa revue et sa librairie avec près de 4000 ouvrages en langue d'oc, parmi lesquels ceux en patois valdôtain qui y figurent « comme attenant à la langue d'oc ».

Le Roumanille valdôtain fut le chanoine Bérard, et aujourd'hui le digne abbé J.-B. Cerlagne, qui en son jeune âge a été ramoneur, cultive d'agréable façon la prose et la poésie de la vallée d'Aoste.

Cependant aussi bien dans la cité d'Aoste que dans les bourgades du val, le patois tend à disparaître. Cela vient de l'obligation imposée aux Valdôtains, qui ont toujours parlé français, de connaître désormais l'italien. L'émigration et la conscription, comme dans la Wallonie prussienne, aident aussi à empêcher l'usage du français.

Peu à peu le piémontais et l'italien remplacent le valdôtain et le français, langue à laquelle, il faut le dire, les autorités italiennes font la guerre bien à tort, car le particularisme dialectal n'a jamais été un danger pour l'Etat. Au contraire.

§

Le Communiqué de Cadorna. — Le grand condottier des armées italiennes, le général Cadorna, n'a pas de prétentions d'écrivain, mais il parle bref et écrit brièvement dans un style dépouillé de toute rhétorique. On sait qu'il dicte lui-même ses communiqués depuis le second jour de la guerre italienne.

On lui avait donné un écrivain fin lettré, pour rédiger ces communiqués. Il crut qu'il fallait orner les brèves communications de l'Etat-Major et, le premier jour de guerre, ayant rédigé le premier communiqué le soumit au général Cadorna qui le signa ; mais dès le second jour, il jeta la prose du fin lettré au panier, disant qu'il y avait trop d'adjectifs, et rédigea son premier bulletin que les journaux publient toujours avec la mention : *Signé Cadorna*, en italien *Firmato Cadorna*, si bien qu'un brave paysan des Abruzzes, peu au fait des choses de la guerre, voulut donner le nom de *Firmato* à son fils nouveau-né, et l'employé de la mairie eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il ne s'agissait nullement d'un prénom.

§

Le peintre Lallemand à Sadowa. — Les Autrichiens ont récemment envoyé des peintres en mission sur le front pour prendre des croquis destinés à des tableaux historiques.

Cela permet de rappeler le mot du fameux peintre de bataille Franz Lallemand ; qui se trouvait au quartier général de Benedek durant la guerre austro-prusienne de 1866.

Après la terrible journée de Sadowa, Lallemand se présenta au commandant des forces autrichiennes et lui dit qu'il voulait retourner à Vienne.

— Ne vous étiez-vous pas engagé pour la durée de la guerre ? lui objecta Benedek.

— Oui, Excellence, répondit Lallemand, mais je me suis engagé comme peintre de batailles et non de défaites.

§

Une nouvelle revue polonaise. — Une nouvelle revue littéraire à tendances modernes paraît en Pologne. Elle s'appelle *Ldroj*, c'est-à-dire, *Fontaine de jouvence*. Elle a comme collaborateurs : Miriam, traducteur de Rimbaud, Mallarmé et Baudelaire ; Przybyszewski ; Koscielski, traducteur de Moréas, de Louis Le Cardonnel, etc.

D'après ce que l'on en peut savoir, malgré l'occupation allemande, la nouvelle revue va s'efforcer d'être un pont entre la littérature française moderne et la Pologne intellectuelle où les talents originaux ne manquent pas.

§

La plus grande carte de la guerre. — Elle se trouve aux Etats-Unis et reproduit avec précision tout le continent européen avec ses montagnes, ses cours d'eau, les forêts et toutes les particularités du terrain.

Cette carte gigantesque couvre une superficie de cent mètres carrés et est exposée à Chicago. Elle a coûté environ 300.000 francs.

§

Les voyages du capitaine Greenstreet. — *J'ai fait trois fois le tour du monde*, chante-t-on dans *les Cloches de Corneville* ; le capitaine anglais Greenstreet a achevé récemment son 90e tour du monde. Il a décidé enfin de se reposer. Il a traversé 2 fois le canal de Panama, il a doublé 95 fois le cap de Bonne-Espérance et 74 fois le cap Horn. Il a traversé 14 fois le détroit de Magellan et passé 192 fois l'Equateur.

En tout il a fait 2 millions et demi de milles marins (le mille marin vaut 1 kil. 852) sans naufrage aucun et sans maladie.

§

Les grands hommes. — Quels sont ceux d'entre les hommes qui ont mérité le surnom de grands ?

Voici ceux dont le nom est toujours accompagné du qualificatif *grand* :

Alexandre de Macédoine (356-323 av. J.-C.) ; Antiochus III (242-187 av. J.-C.) ; Pompée, dit le grand Pompée (106-48 av. J.-C.) ; Hérode (73-4 av. J.-C.) ; l'empereur Constantin (279-337) ; le pape Léon Ier (440-462) ; le pape Grégoire Ier (590-604) ; Charlemagne (742-814) ; Alfred (871-901) ; Othon Ier, empereur (936-973) ; Ferdinand, roi de Castille (1028-1065) ; Albert-le-Grand (1206-1280) ; Pierre Ier, tsar de Russie (1672-1725) ; Louis XIV, roi de France (1638-1715) ; Frédéric II, roi de Prusse (1712-1786). Enfin Napoléon Ier mériterait qu'on ne l'appelât que le Grand.

Comme on le voit, seul Albert-le-Grand ne fut pas un monarque.

§

Les « chants de mort » teutoniques. — Contraste au *faut pas s'en faire* de nos poilus, à la bonne humeur anglo-saxonne, les chants de l'armée combattante allemande sont lugubres.

Le chant le plus populaire est le vieux *Morgenroth* :

Soleil rouge du matin, soleil rouge du matin,
Lumière qui me conduit au sépulcre,
Bientôt la diane
M'appellera vers la mort,

Moi et d'autres braves,
Soleil rouge du matin.

Qui eût jamais cru que ma gaîté finirait ainsi ?
Hier je chevauchais un coursier fougueux,
Aujourd'hui je suis frappé en pleine poitrine,
Demain je serai dans la tombe froide,
Soleil rouge du matin.

N'est-ce pas que le *Feldgrau* roule en sa *tétère* de plus funèbres pensées que les poilus et les tommies?

§

La Tyre. — Il paraît que les soldats allemands, devenus fort superstitieux à la guerre, se servent maintenant de *tyres*, instruments empruntés aux opérations magiques auxquelles se livrent les sorciers lapons.

La tyre a pour propriété de recevoir les projectiles destinés à son maître. Elle passe pour être animée et pour être fort sensible.

En tout cas, si les alliés trouvaient dans les dug-outs teutons du champ de bataille une petite boule ronde de la grosseur d'une noix, faite de duvet, polie et si légère qu'elle semble creuse, de couleur mêlée de jaune vert ou gris, mais le jaune domine, qu'ils ne s'étonnent point, c'est la tyre laponne en quoi les Allemands mettent présentement leur confiance.

§

Une intéressante initiative. — M. Louis Masson et M. Alex. Jouvin ont organisé an *Trianon-Lyrique*, sous le patronage de la Société des Amis de la Musique, une intéressante reconstitution d'ouvrages célèbres de maîtres de XVIII^e^ siècle et des débuts du XIX^e^. Les représentations, comportant deux séries d'abonnement, auront lieu en matinée les deux premiers samedis de chaque mois, de novembre 1917 à avril 1918. On donnera cette saison six matinées en double : *Maison à vendre* de Dalayrac (1753-1809) et *les Voitures versées* de Boieldieu (1775-1834); *Joconde* de Nicolo (1777-1818) ; *Rose et Colas* de Monsigny (1729-1817) et *l'Epreuve villageoise* de Grétry (1741-1183) ; *Richard Cœur-de-Lion* de Grétry ; *le Directeur de Théâtre* et *l'Oie du Caire* de Mozart (1756-1791) ; *la Fête du Village voisin* de Boieldieu. Les demandes d'abonnement sont reçues au *Trianon-Lyrique*, 80 Boulevard Rochechouart (*Nord 33-62*).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le Marché dans son ensemble reste assez bien disposé, et le fond de la cote reste enu malgré un peu de dépression sur le groupe russe.

Nos Rentes sont très fermes, notamment le 3 o/o Perpétuel qui passe de 60 fr. 20 fr. 50. Le 5 o/o est aussi en léger progrès à 88 fr. 55. On observe toujours de égularité sur les Rentes russes et le tassement qui se produit est pourtant moins noncé qu'on aurait pu le craindre à la suite des dernières opérations militaires et ales :

Russe 4 1/2 o/o 1909, 59 fr. 60 ; 3 o/o 1891, 47 fr. 50 ; Consolidé 4 o/o 3e série, riable à 56 fr. 25 ; 5 8/o 1906 en progrès à 71 fr. 25.

Le marché de nos grands chemins de fer a été plus animé et les cours enregistrés généralement en hausse de quelques points : Orléans 1115 fr. ; Est 795 fr. ; Nord fr. ; Midi 920 fr. ; P. L. M. 975 francs.

Parmi les Banques, il n'y a pas d'écarts bien importants à relever ; à noter cepen- la bonne tenue de l'Union parisienne à 630 fr., du Crédit foncier de France à 660 fr. u Crédit mobilier à 407 fr. Le Comptoir d'Escompte se retrouve à 774 fr. ; le lit Lyonnais abandonne quelques points à 1135 francs.

Au groupe du cuivre, la hausse s'est développée de façon assez sensible : Rio 1910 fr. ; rsis 154 fr. ; Montecatini 124 francs.

En titres métallurgiques, l'Ariège progresse encore à 1200 fr. ; Peñarroya se ntient à 1400 francs.

On annonce qu'à l'adjudication, qui eût lieu ces jours-ci, du stock de minerai de nb de la mine Arrayanes appartenant à l'Etat espagnol, il s'est présenté un seul ac- reur pour les 400 000 quintaux de minerais accumulés sur le carreau. C'est la Société ère et Métallurgique de Peñarroya qui est devenue adjudicataire provisoire. L'en- ble de l'opération porte sur un chiffre dépassant 5 millions de pesetas.

Les valeurs russes demeurent bien orientées : Toula 789 fr. ; Bakou 1426 fr. ; zoff 414 fr. Bien que les bénéfices de l'exercice écoulé pour cette dernière société résentent en plus-value sensible, il serait sursis à la répartition d'un dividende en on des circonstances actuelles.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DEFENSE NATIONALE

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES
Bons de la Défense Nationale
(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »

Bons de la Défense Nationale offrent toutes rilités pour effectuer un placement de pleine té, qui n'immobilise les capitaux engagés que eu de temps et qui donne au Trésor public les ces indispensables au salut du Pays.
rouve les *Bons de la Défense Nationale* par- Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de Agents de Change, Banque de France et ses ales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, outes les Banques et chez les Notaires.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

es annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

SISTANCE PUBLIQUE DE PARIS

JUGER sur 1 enchère, Chambre des Notaires, Paris, le **6 Novembre 1917**, à midi et

TERRAIN A SAINT-DENIS (Seine), lieudit

Les Tartres, section A, numéro 3 P., Contenance 10.243 mètres **Mise à prix : 134.700** francs. S'adresser **Assistance publique**, avenue Victoria, 3, Paris, ou Me G. MOREL-D'ARLEUX, notaire, 15, rue des Saints-Pères.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.